

154

Finances
Anglaises

1784

DC142
L4
158:2

The Bancroft Library

University of California • Berkeley

HISTOIRE
DE L'ADMINISTRATION
DE LORD NORTH,
ET DE LA GUERRE
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE;
JUSQU'A LA PAIX, EN 1783.

SECONDE PARTIE.

LISTE
DE LA MISSION
DE LA PAIX
ET DE LA GUERRE
D'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
JANVIER LA PAIX, EN 1831
SECONDE PARTIE

HISTOIRE
DE L'ADMINISTRATION
DE LORD NORTH,
*MINISTRE des Finances en Angleterre ,
depuis 1770 jusqu'en 1782 ,*
ET DE LA GUERRE
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,
JUSQU'A LA PAIX :

*Suivie du Tableau Historique des finances
d'Angleterre , depuis Guillaume III jus-
qu'en 1784.*

Sine ira nec studio quorum causas procul habeo. Tac.



A L O N D R E S ,

Et se trouve A PARIS ,

Chez { L'AUTEUR, rue des Fossés-Montmartre ,
n^o. 35.
COUTURIER, Imprimeur Libraire, Quai des
Augustins, près l'Eglise.

M. DCC. LXXXIV.

THE

ADMINISTRATIVE

DEPARTMENT

OF THE

GOVERNMENT

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

WASHINGTON

1900

PRINTED BY THE GOVERNMENT

PRINTING OFFICE

WASHINGTON

1900

PRINTED BY THE GOVERNMENT

PRINTING OFFICE

WASHINGTON

1900

LIVRE TROISIEME (a).

CHAPITRE PREMIER.

Situation de la France au commencement des hostilités ; combat entre les flottes anglaise & française à Ouessant ; les propositions des Commissaires de l'Angleterre sont rejetées ; évacuation de Philadelphie , & marche de l'armée anglaise pour se rendre à New-York.

DEPUIS l'avénement de Louis XVI à la Couronne de France, ce royaume se relevait sensiblement de toutes les détresses

Année
1778.

(a) Ce Livre troisieme, ainsi que le quatrieme, ne doivent presque rien à l'auteur anglais de l'histoire de Lord North. M. * * *, en refondant cet ouvrage, a cru devoir y faire entrer tous les événemens de la guerre, & s'est attaché à y maintenir une impartialité aussi précieuse que rare. Les personnes instruites reconnoîtront facilement la fidélité de ses mémoires, & attendront sans doute avec impatience que le temps & les circonstances lui permettent de donner à son sujet plus de développement & d'étendue. Il ne prétend pas dans ce moment à d'autre mérite que celui de n'offenser personne sans

A

qui l'avaient précédemment accablé. L'économie avait succédé à la profusion & à la négligence qui absorbaient le revenu public. Ce jeune Monarque avait su trouver des Ministres disposés à remplir ses vues patriotiques. On lui avait fait sentir qu'il n'était point de conquête ni d'alliance qui pût contribuer à sa puissance, autant que le rétablissement du crédit national, par une administration prudente & par les progrès de l'agriculture & de l'industrie; mais il ne voulait pas rester tranquille spectateur de la révolution de l'Amérique. En même temps qu'il voulait rétablir les finances & le commerce de son royaume, il voulait aussi relever sa marine; & il ne pouvait

trahir la vérité, d'être discret sans retenue; & de louer sans flatterie. Le temps de la censure n'est pas encore arrivé, & quand le devoir d'un historien l'oblige d'être sévère, ce doit être toujours sans aigreur & sans malignité. On peut être véridique & judicieux sans affliger les vaincus, sans déchirer les coupables, & la clémence s'accorde très-bien avec la dignité de l'histoire. Ceux qui croiraient trouver dans cet ouvrage contemporain des choses propres à flatter leurs jalousies, leurs vanités, leurs passions, sont averties de leur erreur, & peuvent se dispenser de lire.

souffrir que l'Angleterre usurpât plus longtemps la souveraineté sur l'Océan.

Ayant à combattre ce nouvel ennemi, le Ministère de la Grande-Bretagne crut devoir choisir un Amiral d'une longue expérience & d'une valeur éprouvée, afin d'inspirer de la confiance à ceux qui composaient la flotte destinée à s'opposer à celle de France dans les mers de l'Europe.

Le suffrage de la marine & celui du peuple nommaient l'Amiral Keppel à cette importante commission. A quatorze ans il avoit accompagné le fameux Anson dans son voyage autour du monde; & dans la dernière guerre, l'Amérique, l'Europe & l'Afrique avoient été tour-à-tour témoins de ses succès; il joignoit une haute naissance & de grandes richesses à son mérite personnel; il désapprouvoit les mesures du Ministère & la guerre de l'Amérique; il blâmait sur-tout la négligence qui s'étoit introduite dans le département de la marine, & ne voulut recevoir que du Roi le commandement de la flotte.

Arrivé à Portsmouth, il trouva à peine

A ij

six vaisseaux de ligne en état de faire voile ; point d'équipages suffisans , ni de provisions préparées ; cependant il employa tant de zèle & de diligence , qu'il mit en mer au mois de Juin avec vingt vaisseaux de ligne & trois frégates. Il rencontra deux frégates françoises & s'en empara ; quoiqu'il n'y eût point encore de guerre déclarée ; mais il apprit par les papiers qui furent trouvés à bord de ces prises , que trente-deux vaisseaux & dix frégates se préparaient à sortir de Brest. Une si grande supériorité de forces l'obligea de rentrer à Portsmouth pour y prendre du renfort. Le 9 de Juillet il remit en mer ayant trente vaisseaux sous son commandement , & fut à la rencontre de la flotte française , qui était sortie de Brest la veille , sous le commandement du Comte d'Orvilliers. Dans l'après-midi du 3 Juillet , les deux flottes se trouverent à la vue l'une de l'autre. Les Français ayant le vent , & étant par conséquent maîtres de livrer le combat ou de l'éviter , la flotte anglaise forma sa ligne de bataille ; mais il n'y eut point d'action ce jour-là. Le lendemain ,

deux vaisseaux français s'étaient tellement écartés, que leur flotte ne pouvait les rejoindre sans engager le combat avec la flotte anglaise; mais la situation eut alors été si défavorable, que le Général français aima mieux être privé de leur assistance & les laisser éloignés que de se compromettre. L'Amiral Keppel, trompé par cette lenteur, crut que l'ennemi attendoit du renfort; il redoubla d'activité pour en venir à un engagement, & fit signal de chasser. Les deux flottes employèrent jusqu'au 27 l'une à poursuivre, l'autre à se retirer. Alors il survint un coup de vent qui les sépara; mais le ciel s'étant bientôt éclairci, les Anglais apperçurent l'armée française qui se formait en ligne de bataille; & comme le changement du vent lui avait procuré à son tour l'avantage de la position, elle passa devant les vaisseaux les plus avancés de la flotte anglaise, qui en reçurent toutes les bordées. Les deux flottes faisant différentes manœuvres, combattirent à la portée de la mousqueterie pendant près de deux heures, & se séparèrent

A iij

entre une & deux de l'après-midi. Il y avait alors dix-neuf ans que les deux nations rivales avaient cessé de combattre sur l'Océan : il parut ce jour-là que les Français avaient fait de grands progrès dans la manière de manœuvrer les vaisseaux & de servir le canon. Une partie de la flotte anglaise souffrit beaucoup plus dans ce combat que ceux qui la commandaient ne s'y étaient attendus. Ils combattirent bravement, mais la victoire ne pouvait être décidée que par un engagement complet & général entre les flottes respectives. Keppel espéroit forcer son ennemi à terminer cette journée, & les Français paraissaient également animés, mais des incidens s'y opposèrent de part & d'autre. Trois heures furent employées à réparer les dommages ; & quelques vaisseaux de l'arrière-garde Anglaise étant tellement sortis de leur ligne & tombés sous le vent, qu'ils étaient en danger d'être coupés, le Comte d'Orvilliers fit signal à une partie de son armée de marcher à eux. Cet ordre ne fut pas compris sur le champ. L'Amiral Anglais eut

le temps de venir au secours , & la victoire échappa aux Français. D'un autre côté Sir Hugh Palliser , Amiral de la Bleue , & qui commandait l'arriere-garde anglaise , avait formé la ligne de bataille à trois heures , & la position se trouvait être telle , que l'escadre de Sir Robert Hartland , qui formait naturellement l'avant-garde , était alors à la queue. L'Amiral Keppel voulant recommencer le combat , fit signal à l'avant & à l'arriere-garde de reprendre leur situation naturelle , ce qui fut exécuté sur le champ par l'escadre de Robert Hartland , mais Palliser n'obéit pas ; & quoique l'Amiral lui eût envoyé répéter l'ordre par la frégate *le Fox* , Capitaine Windsor , Palliser ne fit aucune manœuvre , en sorte que la nuit survint avant que la flotte anglaise fût en état de combattre : & l'Amiral voyant que plusieurs vaisseaux étaient désarmés , il retourna en Angleterre dans le même temps que la flotte française mouillait à Brest.

Ce combat indécis fut livré à 48 degrés 39 minutes de latitude , & à 27 lieues

A iv

d'Ouessant. Keppel rendit compte avec beaucoup de modération de la conduite de l'officier qui commandait l'arrière-garde: en parlant de sa désobéissance, il loua son courage & ses qualités. Cette clémence était contraire aux principes de la discipline anglaise, mais elle provenait d'une source bien respectable, l'amitié. Keppel & Palliser étaient les amis communs de l'estimable Charles *Saunders*, que toute la marine anglaise regardait comme un excellent Officier. Ce brave homme leur avait laissé en mourant une immense fortune; qu'ils avaient partagée entr'eux; le bon cœur de Keppel répugnait à trouver un coupable dans un homme que *Saunders* avait cru digne d'être son ami. S'il avait mis Palliser aux arrêts aussi-tôt qu'il avait manqué d'obéir, & l'avait traduit à une Cour martiale, cette conduite sévère, mais juste, eût donné à la nation un exemple utile, & lui eût évité de fâcheux scandales.

Keppel sortit de nouveau le 23 Août, ayant toujours Sir Hugh Palliser pour commandant de l'arrière-garde. Quoique la

flotte française fût sortie de Brest cinq jours avant lui , il acheva sa croisière sans la rencontrer. Cette flotte s'élevant dans le sud , laissa les ports de France sans gardes , & le commerce sans défense. Les navires venans de Saint-Domingue & des îles du Vent étaient pris en entrant dans les rivières de Nantes & de Bordeaux ; & dans le même temps des corsaires anglais prirent trois riches vaisseaux venans des Indes orientales.

Les approches de l'hiver ayant forcé Keppel à rentrer dans le port sans avoir combattu , il fut bien reçu du Roi ; mais le peuple impatient avait compté sur une victoire , & des paragraphes , insérés méchamment dans les papiers publics , ne cessaient d'exciter son mécontentement.

Cependant les Commissaires chargés de traiter avec les Américains sur les Bills conciliatoires de Lord North étaient arrivés en Amérique. C'était le Comte de Carlisle , le Gouverneur Johnstone & William Eden. Le Commandant des forces de terre & celui de la flotte devaient concourir avec eux.

Les dispositions politiques du premier étaient bien connues; il avait approuvé les mesures coercitives aussi-tôt qu'elles avaient été proposées. Le Gouverneur Johnstone, au contraire, s'était toujours distingué par sa popularité & sa modération. A l'égard de William Eden, il était Sous-Secrétaire d'Etat du Comte de Suffolk, & ne pouvait par conséquent avoir d'autres principes que ceux que le Ministère adoptait; mais il avait été Gouverneur du Maryland, & l'on supposait qu'il pouvait avoir quelques liaisons dans les provinces voisines. Aussi-tôt leur arrivée à Philadelphie, au commencement du mois de Juin, ils envoyèrent au Président du Congrès (c'était alors Henri Laurens) les deux actes du Parlement, en vertu desquels ils agissaient, & leurs autres titres de créance; le tout fut rejeté, & leurs propositions ne furent point écoutées. Ils offraient, au nom du Roi, une cessation d'hostilités par terre & par mer, une liberté de commerce illimitée, l'expulsion de toute garnison militaire, de payer les dettes contractées

par le Congrès, & de relever le crédit du papier monnoyé. La réunion devait être entretenue par des députés envoyés respectivement par les Provinces au Parlement, & par le Parlement au Congrès; mais il était trop tard, toute confiance était détruite. Des propositions si avantageuses ne parurent avoir été dictées que pour priver l'Amérique de l'assistance de ses alliés, & l'opprimer tout-à-coup quand elle serait sans défense & sans appui. Le Congrès répondit définitivement qu'il n'y avait d'autre moyen de conciliation que de reconnaître l'indépendance, & d'éloigner des côtes de l'Amérique toutes les forces de terre & de mer; après quoi l'on pourrait faire tout traité de paix & de commerce, qui ne serait pas incompatible avec les traités qui subsistaient déjà entre le Congrès & d'autres puissances.

Alors les Commissaires britanniques ne pouvant ébranler la fermeté du Congrès, firent à plusieurs de ses membres l'injure de croire qu'ils pourraient se laisser séduire en particulier. Ils mirent tout en usage

pour corrompre les chefs des Conseils & de l'Armée. Washington, Laurens furent exposés à leurs artifices; ils firent aussi des offres au Général Reed, autrefois Avocat, & devenu depuis Président de la Pensilvanie (a). Toutes ces démarches furent révélées au Congrès, & publiées ensuite dans toutes les Provinces; en sorte que les Commissaires qui en étaient les auteurs, se discréditèrent eux-mêmes; &, méprisés du peuple, ils se disposerent à retourner en Angleterre, où le mauvais succès de leur ambassade devint un nouveau sujet d'humiliation pour le Gouvernement.

Les Ministres qui avaient eu connaissance du départ de la flotte du Comte d'Estaing, avaient envoyé des ordres au Général Clinton pour qu'il évacuât Philadelphie. Toute l'armée anglaise passa la Delaware le 18 Juin. La seule route par où les bagages

(a) Ce dernier répondit, à ce que l'on prétend, « qu'il » n'était pas à vendre, mais que s'il l'était, le Roi d'An- » gleterre ne serait pas assez riche pour l'acheter ». D'autres assurent que M. Reed donna aux propositions qui lui furent faites beaucoup plus d'éclat qu'elles n'en méritaient.

pouvaient être conduits à New-York était inégale & mauvaise ; les chariots, l'artillerie, les équipages du camp s'étendaient dans la longueur de plus de douze milles ; néanmoins le Général Clinton trouva le moyen de les couvrir, de les défendre & de les préserver de toutes les attaques projetées par Washington.

Une nombreuse division de l'armée américaine, commandée par le Général Lée ; le poursuivit & lui livra combat, le 28 Juin, aux plaines de Montmouth-Courthouse, dans le bas Jersey. La victoire fut incertaine, & cette journée ne fut remarquable que par la perte de cinquante-neuf soldats qui périrent accablés par la fatigue & la chaleur, & qui furent trouvés morts sur le champ de bataille sans avoir reçu aucune blessure. Les Américains ont attribué leur défaut de succès, dans la bataille de Montmouth, à la mauvaise conduite du Général Lée, qui pouvait, disaient-ils, intercepter l'armée royale, & donner le temps à Washington de l'environner & de la réduire. Quoiqu'il en soit, cet Officier

fut désapprouvé par une Cour martiale, & quitta le service.

L'armée anglaise ne put arriver à New-York qu'après quinze jours de marche, ayant à vaincre toutes sortes d'obstacles & de dangers en traversant le pays, & à résister sans cesse à l'ennemi qui harcelait son avant-garde. L'Amiral Howe, de son côté, avait quitté la Delaware, & toute la flotte avait mouillé à Sandy-Hoock.

Le Congrès retourna à Philadelphie, & le premier acte qu'il y fit fut la réception solennelle de Conrad Alexandre Gerard, Ministre Plénipotentiaire du Roi de France auprès des Etats-Unis. Les Commissaires du Roi d'Angleterre, avant de s'embarquer à New-York pour retourner à Londres, publièrent un Manifeste adressé au peuple des treize Colonies, dans lequel ils prétendaient que le Congrès abusait du pouvoir qu'il avait usurpé sans l'aveu de ses constituans, & trahissait leurs véritables intérêts en les engageant à la France; que cette conduite ne tendait qu'à leur ruine & à l'agrandissement de la France. Mais, malgré les expressions arti-

qu'ils employaient, & les promesses qu'ils faisoient à ceux qui abandonneraient le parti du Congrès pour se réunir à l'Angleterre, ce Manifeste ne produisit aucun effet.

CHAPITRE II.

La flotte française commandée par le Comte d'Estaing paraît devant Staten-Island; opérations de l'armée anglaise; entreprise des Français sur Rhode-Island; combat entre les deux flottes, interrompu par une tempête; la flotte française se réfugie dans le havre de Boston, d'où, après avoir été long-temps bloquée, elle fait voile pour les Indes occidentales.

LES tempêtes qui avaient dispersé la flotte de l'Amiral Byron n'avaient que retardé celle du Comte d'Estaing, en sorte qu'il arriva à la fin de Juin à l'embouchure de la Delaware, d'où le Lord Howe n'était parti que depuis trois jours avec son escadre pour se rendre à New-Yorck. Si la flotte

française était arrivée quelques jours plutôt, la supériorité de ses forces aurait pu lui procurer une victoire signalée, car l'escadre du Lord Howe n'était composée que de six vaisseaux du troisième rang, trois de cinquante, & deux de quarante, au lieu que le Comte d'Estaing avait sous ses ordres onze vaisseaux de ligne, dont un de quatre-vingt-dix canons, un autre de quatre-vingt, & six de soixante-quatorze. Mais ce Général ne trouva plus d'ennemi dans la Delaware; & lorsqu'il arriva devant Sandy-Hook, Lord Howe, qui possédait au degré le plus éminent le mérite d'un Amiral habile, fut profiter du peu de momens qui lui restaient, en se mettant à l'abri dans le havre, & en position de ne pouvoir être attaqué. En vain le Comte d'Estaing se préparait au combat; ses gros vaisseaux exigeaient une trop grande quantité d'eau pour trouver un passage, & il employa dix jours à essayer inutilement de vaincre les obstacles qui le séparaient de son ennemi. Alors il fit voile pour Rhode-Island, dont l'attaque avait été concertée entre lui & le Congrès. Le

Général

Général Sullivan , à la tête de dix mille Américains , devait venir par les terres pour assiéger la Ville de Newport & forcer les lignes anglaises , tandis que les troupes de débarquement & l'artillerie de la flotte française l'attaqueraient du côté de la mer ; mais à peine il avoit quitté l'embouchure de la rivière d'Hudson , que Lord Howe avoit été joint par trois vaisseaux de ligne , & étoit parti pour le provoquer au combat.

L'Amiral Français n'avoit pas moins d'empressement. Le 10 Août il fit quitter à sa flotte sa station devant Newport , & parut en ordre de bataille. A peine Howe l'aperçut , que , voyant l'armée française avoir le vent sur la sienne , il travailla à regagner cet avantage par l'habileté de ses évolutions ; mais il fut trompé dans son projet par les mouvemens opposés que fit l'escadre française. Le lendemain se passa tout entier en efforts inutiles , toujours croisés par la prudence de l'Amiral Français ; enfin , à quatre heures de l'après-midi , désespérant de rendre sa situation meilleure , il fit signal aux vaisseaux les plus faibles de se

Liv. III.

B

porter au centre, & aux plus forts de se ranger à la tête en ligne de bataille. Par cette position, il évita de se laisser engager par l'ennemi qui n'était qu'à trois quarts de lieue de distance. Il passa ensuite du vaisseau *l'Aigle*, qu'il commandait, sur la frégate *l'Appollon*, où il était plus à portée de diriger les opérations de sa flotte. La réputation de Lord Howe était depuis long-temps établie, & il passait pour n'avoir point de supérieur dans les évolutions navales. Il n'avait pas eu jusqu'alors l'occasion de se signaler dans la guerre de l'Amérique. Elle se présentait pour la première fois; mais une tempête affreuse s'éleva, & ceux qui cherchaient à s'entredétruire furent obligés d'abandonner le combat & d'employer toutes leurs forces à se défendre contre les éléments. Bientôt les vaisseaux ne se virent plus, ils furent dispersés, confondus. La flotte française, moins solidement agréée que celle des Anglais, souffrit beaucoup plus de dommages; *le Languedoc*, que montait le Comte d'Estaing, fut démâté de tous mâts & réduit

aux plus extrêmes dangers, son gouvernail fut emporté. Dans cet état de détresse, la tempête ayant cessé, il fut attaqué par le vaisseau Anglais *le Renaud*, de 50 canons, contre lequel il se défendit deux heures sans gouvernail, quoique canoné par la hanche & hors d'état de faire aucune manœuvre. L'Anglais fut obligé de lâcher sa proie, par la force du canon & l'adresse de ceux qui le servaient. La position était telle que *le Languedoc*, immobile au milieu des eaux, ne pouvait faire usage que de six pièces de canon; mais leur feu fut dirigé de manière que plusieurs boulets de trente-six entrèrent par la poupe du *Renaud*, & prolongeant leur action dans toute l'étendue des batteries, le mirent hors de combat. Bientôt après, six vaisseaux français parurent & se rallierent au pavillon de leur Général. La frégate *l'Apolon*, qui portait l'Amiral Howe, ayant perdu deux de ses mâts, ce Général s'embarqua à bord de la frégate *le Phœnix*, aussi-tôt que la tempête cessa. Il passa ensuite sur *le Centurion*; mais voyant dix

vaisseaux de la flotte française mouillés à environ 25 lieues à l'Est du Cap May, il laissa le *Centurion* pour aller observer leurs mouvemens & diriger les vaisseaux anglais à mesure qu'ils se réuniraient. Il se rembarqua à bord du *Phœnix* pour se rendre à Sandy-Hook, où il avoit fixé le rendez-vous de la flotte. Il y jeta l'ancre dans la soirée du 17 Août.

L'arrivée de deux vaisseaux de la flotte de Byron donnant la supériorité aux Anglais, le Comte d'Estaing étoit renfermé dans Rode-Island avec sa flotte désarmée, sans pouvoir y trouver les mâtures, ni les agrès nécessaires pour se mettre en état de tenir la mer. Il craignoit avec raison d'y être bloqué; mais il eut le bonheur d'échapper & de gagner le havre de Boston, avant que l'escadre anglaise eût remis en mer. L'Amiral Byron arriva quelques jours après, & le commandement lui étant dévolu, Howe retourna en Angleterre. Le Général Sullivan, privé du concours de l'escadre française, fut contraint de faire retraite & d'évacuer Rode-Island,

dont le Général Clinton , à la tête de quatre mille hommes , vint reprendre possession.

Les Américains ne virent point sans chagrin cette flotte puissante , sur laquelle ils avaient fondé de grandes espérances , arriver à Boston dans un état de détresse & de délabrement. Cependant la prévention des Bostoniens contre les Français ne put résister aux soins que le Comte d'Estaing & les principaux Officiers se donnerent pour la détruire.

Ce Général eut beaucoup de peine à se procurer des matieres & à remettre ses vaisseaux en état de naviguer. Il se préparait à faire voile lorsque Byron vint le bloquer avec des forces supérieures. Une tempête avait causé sa détresse , une autre tempête vint le délivrer au commencement de Novembre 1778 , & força l'Amiral Byron de quitter la station qu'il avait prise. Le Comte d'Estaing saisit cette occasion d'échapper à l'ennemi ; il abandonna les côtes du continent & fit voile pour l'archipel occidental , où de nouveaux

B iij

lecombe, qui gouvernait Pondichery, fût abandonné de l'escadre, il fit une résistance plus vigoureuse qu'on ne pouvait l'espérer. Il soutint six semaines l'effort des bombes & des batteries anglaises, & ne capitula que le dix-sept Octobre, lorsqu'il vit les ennemis décidés à livrer à la Ville un assaut général, dont le succès était infaillible, & aurait entraîné la ruine des habitans. Les Anglais, charmés de sa bravoure, lui accorderent toutes les conditions honorables qu'il voulut obtenir, & firent ensuite démolir les fortifications déjà détruites dans la dernière guerre, & à peine relevées depuis 1763.

Ils agirent dans l'Ouest avec la même célérité. Ils détruisirent les pêcheries françaises des environs de Terre-neuve, s'emparèrent des Isles de St. Pierre & de Miquelon, qui étaient sans défense. Le Gouverneur, les habitans, la garnison, qui n'était que de 62 hommes, les pêcheurs & gens de mer, furent renvoyés en France, & ces Isles furent réduites à leur premier état de désolation & de stérilité.

La prise de la Dominique & la conquête du Sénégal vinrent bientôt consoler les Français de ces pertes prématurées. La situation de la Dominique, entre la Martinique & la Guadeloupe, la met à portée d'intercepter tout ce qui entre ou sort de ces deux Isles. Il était important de s'en emparer au commencement des hostilités. Aussi-tôt que le Marquis de Bouillé, Gouverneur de la Martinique, eut reçu des instructions de la Cour pour se préparer à la guerre, il y envoya quinze cents hommes. Leur avant-garde, composée de Volontaires-Flibustiers, s'empara, sans peine, du fort principal (a); on ne leur résista point. L'Isle était sans défense, il n'y avait que cent hommes de garnison. Les Marchands de Londres avaient à la vérité donné une pétition pour engager le Gouvernement à renforcer les garnisons des Isles de l'Occident; mais les troupes n'étaient pas encore arrivées; les vainqueurs jugèrent seulement qu'on en attendait bientôt, lorsqu'ils trouverent dans

(a) Le Fort de *Cachacrou*.

l'Isle 164 canons , 2 mortiers de fonte ; & une grande quantité de toutes especes de munitions de guerre & de provisions. Le Marquis de Bouillé si distingué depuis par un heureux accord des talens militaires & des vertus civiles , donna aux habitans une capitulation généreuse ; il prévint le pillage , en faisant délivrer aux volontaires & aux soldats une somme d'argent , & ne souffrit pas que l'on commît le moindre désordre.

On avait formé en France une légion nombreuse sous le nom de Volontaires Étrangers de la Marine , & sous les ordres du Duc de Lauzun , jeune Seigneur vif , aimable , intrépide. Cette jeunesse frivole & turbulente , mais brave , que les plaisirs de la Capitale , l'abus des privileges de la naissance , l'oisiveté , le défaut des richesses , & sur-tout une longue paix , avaient rendue jusqu'alors inutile au Royaume , se disputait l'honneur de courir des dangers avec lui. Il se présenta tant d'Officiers qu'il n'en put être employé que la sixieme partie. Il n'était pas aussi facile de se pro-

curer, à l'instant, des soldats dans la même proportion. Pour compléter les bataillons, on recruta des étrangers, & l'on tira de la chaîne une quantité de déserteurs. Ces hommes, dont la punition est si sévère, ne sont pas à dédaigner; un cœur fier & sensible s'irrite, à la moindre injure, & le mécontentement lui persuade aisément qu'il ne lui reste d'espoir que dans la désertion; mais infidèle à son Officier, il est encore plein de zèle pour son Roi, & bouillant de courage pour sa patrie.

Une partie de cette légion fut destinée pour l'Amérique & les Indes orientales, une autre division fut envoyée sur les côtes d'Afrique, & cette nouvelle incorporation rendit par-tout de grands services. Le commencement de son existence fut marqué par la conquête du Sénégal; les forts que les Anglais y avaient bâtis furent assaillis & réduits, & l'on y laissa des garnisons.

La flotte de l'Amiral Byron ayant été une seconde fois battue & dispersée par la tempête, fut long-temps à se réparer avant de pouvoir suivre son ennemi dans les Indes

occidentales. Pendant qu'elle travaillait à se réagérer, des ravages affreux s'exerçaient dans les derrières de la Pensilvanie, vers les frontières des Sauvages. Des Torrys qui s'étaient réfugiés parmi ces peuples barbares, & dont les Anglais animaient le ressentiment contre leurs compatriotes, les guidaient & se joignaient à eux dans les actes de la cruauté la plus déterminée. Le nouvel établissement de *Vioming*, peuplé par quelques émigrans de la Province de Connecticut, devint le théâtre des plus horribles actions que l'esprit exterminateur puisse inspirer aux hommes. La belle rivière de Susquehanna traverse ce canton. Le premier établissement qui y avait été fait ne remontait pas au-delà de quinze années, mais ce sol riche n'avait pas tardé d'être peuplé; la beauté du climat & la fertilité de la terre y avaient attiré sans cesse de nouveaux habitans. Mille hommes de ce canton servaient dans l'armée américaine, & ayant quitté leurs familles pour défendre la patrie, ils avaient cru qu'elles étaient assez gardées par l'éloignement, la

justice & l'innocence. Ils se trompaient ; un nommé Butler , qui avait été employé comme agent de l'Angleterre parmi les Sauvages du Nord, apprit que la nouvelle Colonie de Vioming était dépourvue de guerriers ; il conduisit un parti de quinze cents hommes, sauvages ou déguisés comme tels, contre cet heureux pays, que quatre petits forts étaient destinés à protéger ; le premier de ces forts fut rendu volontairement, étant occupé par le petit nombre de Royalistes ou Torrys qui se trouvaient dans la nouvelle Colonie. Le second fut pris d'affaut, & les hommes furent égorgés avec les raffinemens de la cruauté la plus révoltante, mais les femmes & les enfans furent épargnés. Butler trouva le moyen d'attirer le principal Officier & une partie de la garnison du troisieme, dans une embuscade où il les massacra ; le Commandant & soixante hommes seulement parvinrent à s'échapper. Ayant ainsi mis le troisieme fort hors de défense, il l'investit & envoya à ceux qui y restaient les crânes de deux cents de leurs compagnons. Ces

malheureux ne pouvant résister, lui firent demander à quels termes il exigeait qu'ils se rendissent; il ne leur répondit que ce mot, *la hache* (a). Malgré leur impuissance, le désespoir les porta à se défendre jusqu'à l'extrémité; mais enfin Butler entrant dans le fort fit tuer ceux qu'il y trouva, sans égard à l'âge & au sexe, & fit mettre le feu aux bâtimens. Le quatrième fort restoit encore, mais la garnison étant trop faible, & effrayée du sort des autres, elle espéra fléchir le féroce Butler en se soumettant sans résistance; il prouva qu'il est des hommes qui ne peuvent se rassasier de cruauté. En vain les femmes & les jeunes filles s'avancèrent & se jetterent à ses pieds pour demander grâce; tout fut massacré & aussi-tôt le feu mis aux bâtimens; enfin les habitants & leurs demeures furent détruits en même temps. Les familles d'un certain nombre de Torrys furent seules exceptées, & Butler les emmena avec lui parmi les sauvages. Cette contrée qui pro-

(a) *The hatchet.*

mettait de devenir si florissante, demeura déserte, & n'offrit plus aux yeux du voyageur que les débris de l'incendie & les traces du carnage. La rage des meurtriers fut telle que, ne pouvant emmener les troupeaux, ils eurent la cruauté de leur couper la langue & de les estropier de différentes manières.

Les Américains, pour se venger de ce ravage, dont il n'est peut-être point d'autre exemple, formèrent un parti de jeunes gens, qui pénétra, avec des peines extraordinaires & un généreux mépris de tout danger, jusques dans les retraites éloignées d'où ces barbares étaient sortis, mais malgré toutes les précautions qu'ils prirent, ils furent découverts. L'alarme se répandit aussi-tôt parmi les Sauvages & les réfugiés; ils parvinrent à s'échapper, mais leurs huttes & tout ce qu'ils possédaient fut détruit. Un autre détachement partit de la Virginie pour se rendre aux Illinois & y saisir le Gouverneur. C'était un Français nommé Rochebl (a), qui avait envoyé plusieurs fois

(a) L'établissement français des Illinois a été cédé aux

les Sauvages de son département ravager les derrières de la Virginie, & qui, soutenu sans doute par les Anglais, leur payait un prix par chaque chevelure qu'ils rapportaient. Quoiqu'il fallût faire cent lieues pour arriver à *Kaskakias*, où demeurait ce malheureux, les Américains accomplirent leur dessein; le village fut surpris, le Gouverneur fut arrêté lui-même & envoyé prisonnier à la Virginie. Tous les Indiens en état de faire la guerre furent tués sans pitié; mais on épargna le reste, & on se borna à exiger des Français qui habitoient ce canton, qu'ils prêteroiient le serment d'allégeance aux Etats-Unis de l'Amérique.

Année
1779.

Dans ce temps-là le Parlement d'Angleterre s'occupoit de la querelle qui s'était élevée entre l'Amiral Keppel & sir Hugues

Espagnols avec la Louisiane, mais la négligence des Espagnols l'avait laissé dans une espèce d'indépendance. Les Indiens de ce canton s'étaient exercés, dans la guerre de 1756, à piller les derrières de la Virginie, & à y enlever des chevelures. Le Gouverneur français était alors dans l'usage de les leur payer, comme il se pratiquait au Canada. Le prix ordinaire était de dix écus.

Palliser.

Palliser. Les gazettes ministérielles avaient maltraité l'Amiral Keppel en différents paragraphes , celles de l'opposition ne tarderent pas à attaquer Palliser. Ce dernier, tout coupable qu'il étoit , eut la hardiesse de requérir l'Amiral Keppel de contredire les faits avancés dans ces papiers. Ce dernier s'y refusa , disant qu'il ne se croyait point obligé de réfuter un Ecrivain anonyme , en faveur de qui que ce fût , puisqu'il avait méprisé les nombreuses attaques que l'on avait faites contre lui-même. Palliser , favori des Ministres , & l'un des Commissaires de l'Amirauté , fut piqué de ce refus , & publia un état des faits dans lequel il blâma la conduite de l'Amiral , & il le signa de son nom. Ce procédé excita l'attention du Parlement , & il y fut fait une motion pour demander au Roi que Palliser fût obligé de se justifier devant une Cour Martiale ; mais avant que la Chambre eût prononcé sur cette motion , ce Vice-Amiral se rendit l'accusateur de Keppel à l'Amirauté. Ce Tribunal, dont Palliser étoit lui-même un des principaux membres, re-

les Sauvages de son département ravager les derrières de la Virginie, & qui, sou-doyé sans doute par les Anglais, leur payait un prix par chaque chevelure qu'ils rapportaient. Quoiqu'il fallût faire cent lieues pour arriver à *Kaskakias*, où demeurait ce malheureux, les Américains accomplirent leur dessein; le village fut surpris, le Gouverneur fut arrêté lui-même & envoyé prisonnier à la Virginie. Tous les Indiens en état de faire la guerre furent tués sans pitié; mais on épargna le reste, & on se borna à exiger des Français qui habitoient ce canton, qu'ils prêteroi-ent le serment d'allégeance aux Etats-Unis de l'Amérique.

Année
1779.

Dans ce temps-là le Parlement d'Angleterre s'occupoit de la querelle qui s'était élevée entre l'Amiral Keppel & sir Hugues

Espagnols avec la Louisiane, mais la négligence des Espagnols l'avait laissé dans une espèce d'indépendance. Les Indiens de ce canton s'étaient exercés, dans la guerre de 1756, à piller les derrières de la Virginie, & à y enlever des chevelures. Le Gouverneur français était alors dans l'usage de les leur payer, comme il se pratiquait au Canada. Le prix ordinaire était de dix écus.

Palliser.

Palliser. Les gazettes ministérielles avaient maltraité l'Amiral Keppel en différents paragraphes , celles de l'opposition ne tarderent pas à attaquer Palliser. Ce dernier , tout coupable qu'il étoit , eut la hardiesse de requérir l'Amiral Keppel de contredire les faits avancés dans ces papiers. Ce dernier s'y refusa , disant qu'il ne se croyait point obligé de réfuter un Ecrivain anonyme , en faveur de qui que ce fût , puisqu'il avait méprisé les nombreuses attaques que l'on avait faites contre lui-même. Palliser , favori des Ministres , & l'un des Commissaires de l'Amirauté , fut piqué de ce refus , & publia un état des faits dans lequel il blâma la conduite de l'Amiral , & il le signa de son nom. Ce procédé excita l'attention du Parlement , & il y fut fait une motion pour demander au Roi que Palliser fût obligé de se justifier devant une Cour Martiale ; mais avant que la Chambre eût prononcé sur cette motion , ce Vice-Amiral se rendit l'accusateur de Keppel à l'Amirauté. Ce Tribunal, dont Palliser était lui-même un des principaux membres, re-

qui favorablement cette accusation, & faillit avec empressement l'occasion de compromettre la vie d'un Amiral qui, par des services rendus pendant quarante ans, avait acquis le respect, l'estime & l'amour de ses compatriotes. Il était alors malade, & le seul emprisonnement à bord d'un vaisseau pouvait le faire périr. Toute l'Angleterre fut indignée. Douze Amiraux, à la tête desquels était le fameux Amiral Hawke, présentèrent un Mémoire au Roi contre l'Amirauté, disant que, pour excuser un de ses membres, elle sacrifiait jusqu'à la décence & l'équité. Ce Mémoire n'eut point d'effet, mais le Parlement passa un acte pour que l'on transférât la Cour Maritime dans la maison du Gouverneur de Portsmouth, à cause de la mauvaise santé de l'Accusé. Enfin les charges ayant été examinées, & le prisonnier entendu, il fut jugé, le 11 Février 1779, « que les » accusations étaient malicieuses & mal » fondées, & qu'il paraissait que l'Amiral, » loin de s'être mal conduit & d'avoir » négligé son devoir dans la journée du 27

» Juillet , s'était comporté comme un Officier judicieux , brave & expérimenté ». En conséquence , la Cour déclara unanimement que l'Amiral Auguste Keppel était honorablement acquitté des différens articles contenus dans l'accusation intentée contre lui. Le Président , en lui délivrant son épée , lui dit : « Amiral Keppel ! C'est » un grand plaisir pour moi de recevoir » de la Cour que j'ai l'honneur de présider , » l'ordre de vous féliciter , en vous rendant votre épée , de ce qu'elle vous est » rendue avec tant d'honneur , desirant » qu'elle vous serve long-temps pour la » gloire de votre Souverain & la défense » de votre pays.

Tous les Officiers de Marine qui étaient alors à Portsmouth , l'attendaient à la sortie pour le reconduire en ordre de marche , au milieu des acclamations du peuple , & les deux Chambres du Parlement arrêterent unanimement qu'il lui serait fait des remerciemens de sa brave conduite dans la journée du 27 Juillet.

Aussi-tôt Hugh Palliser donna sa démission.

C ij

sion de tous ses emplois , dont le revenu annuel montait à près de quatre mille guinées , & ne garda d'autre grade que celui de Vice-Amiral de l'Escadre bleue ; il fut soumis à une Cour Martiale qui commença à se tenir à bord du vaisseau *le Sandwich* , le 12 Avril. Ses protecteurs ne l'abandonnerent pas ; on n'entendit point la déposition du Capitaine Stuart , & le Lord Longford qui commandait le vaisseau *l'America* , lequel combattait à côté de celui de Palliser le jour de l'action , fut envoyé en croisière ; enfin on introduisit dans le nombre de ses Juges un de ses neveux. Il fut jugé le 5 Mai : « que la conduite du Vice-Amiral de » la Bleue avait été louable & méritoire » en plusieurs momens ; mais qu'il étoit » blamable pour n'avoir pas fait connaître » à l'Amiral la mauvaise situation de son » vaisseau , par la frégate *le Fox* ou toute » autre occasion ; que néanmoins , comme » il n'étoit répréhensible en aucune autre » partie de sa conduite , l'opinion de la » Cour étoit qu'il fût acquitté , & l'acquit- » tait en conséquence ». Le Président lui

remit son épée sans lui dire autre chose que ces mots : « Monsieur, la Cour m'envoie » vous rendre votre épée (a) ». Quelques jours après, étant au lever du Roi, Sa Majesté lui fit un accueil gracieux ; mais Sir Robert Hartland enleva son pavillon de la rade de Portsmouth, & résigna son commandement.

A l'ouverture de la session du Parlement, le 26 Novembre 1778, le Roi n'avait fait aucune mention de la guerre de l'Amérique ; mais l'opposition désapprouva hautement les menaces qui avaient été faites par les Commissaires du Roi, à leur départ de New-York, & trente-un Pairs protestaient contre ces menaces dans des termes sévères. On examina la conduite des Ministres, & on fit des recherches particulières sur l'état de la marine & sur les dépenses de ce département ; mais le Lord Sandwich qui en était chargé, évita, par la hardiesse de ses assertions & le nombre de ses partisans, que ces recherches fussent poussées

(a) *Sir, I am directed to return you your sword.*

trop loin. On accusait aussi le Général Howe de négligence dans le commandement général qu'il avait eu de l'armée en Amérique. Galloway, Avocat de profession & transfuge Américain, qui, après avoir été membre du Congrès, s'était fait Royaliste, accusait ce Général; mais il parut que les mauvaises instructions du Ministère avaient plus contribué à son peu de succès que sa conduite elle-même, & que, malgré que les Ministres fussent coupables, on devait encore moins l'attribuer à eux qu'à l'impossibilité de conquérir & de soumettre à la fois un pays tel que l'Amérique Septentrionale. De son côté, le Général Burgoyne demandait à se justifier, & à prouver qu'il avait fait tout ce que l'on pouvait attendre de l'expérience, du courage & de l'honneur militaire. Le Roi & les Ministres avaient travaillé jusqu'alors à lui en ôter les moyens. Cependant Sir Guy Carleton, Gouverneur du Canada, & les principaux Officiers qui avaient servi dans cette malheureuse campagne, furent entendus, & tous rendirent hommage,

dans les termes les plus forts , au mérite & à la persévérance du Général. Toutes les imputations qu'on lui avait faites , & que l'on avait répandues contre lui dans le public , telles que d'avoir passé la rivière d'Hudson , malgré l'opinion de ses meilleurs Officiers , furent prouvées fausses. Les Ministres appréhendant sans doute les suites d'une justification si évidente à laquelle ils ne pouvaient contredire , se portèrent à lui faire écrire par le Ministre de la guerre , que le plaisir de Sa Majesté était qu'il retournât à Boston , auprès de son armée prisonnière ; mais il empêcha l'effet de cet exil , en donnant sa démission de tous les emplois qu'il tenait de la Couronne. C'est une consolation bien précieuse pour l'homme en place , qui éprouve d'injustice & l'ingratitude de la Cour , que de trouver une retraite à l'ombre des Loix , comme simple citoyen.

La session du Parlement allait se terminer , lorsqu'elle fut prolongée par un message du Roi aux deux Chambres , par lequel il leur dénonçait un manifeste du

Roi d'Espagne qui , s'étant interposé comme Médiateur entre l'Angleterre & la France , se plaignait de ce que l'on avait fait injure à sa médiation , & déclarait la guerre à l'Angleterre , se fondant sur une infinité de griefs , tous exactement déduits par articles , depuis un jusqu'à cent.

Une consternation générale semblait devoir saisir la Nation Anglaise. A la lecture de ce terrible manifeste , toutes les Puissances de l'Europe semblaient avoir résolu l'abaissement de l'Angleterre ; il ne se présentait ni ami , ni allié pour soutenir ce Royaume , dans cette extrémité ; mais , privés de toute ressource au-dehors , les Anglais en trouverent de plus grandes dans leur fermeté. S'il faut que la Nation succombe , disait un de leurs Généraux , que ce soit en soutenant la guerre contre l'univers , du moins un seul peuple n'aura pas la gloire de nous avoir vaincus.

Ils prirent en conséquence les plus rigoureuses résolutions , le service de l'année 1779 fut réglé plutôt qu'il n'arrive ordinairement , (le 24 Février ,) & les dépenses

furent portées à 15,729,654 liv. sterling. Cette somme fut formée du produit de la taxe des terres & des droits sur la dreche; un emprunt de sept millions sterling, par annuités, auxquelles Lord North avoit imaginé d'ajouter une loterie composée de quarante-neuf mille billets chacun de dix livres sterling, pour être distribués, parmi les Souscripteurs de l'emprunt, à titre de douceur, & à raison de sept billets ou 70 livres sterling par chaque mille livres sterling. Le fonds d'amortissement fournissait deux millions soixante-onze mille huit cents cinquante-quatre livres sterling, & l'on vota trois millions quatre cents mille liv. en billets de l'Echiquier. Le nombre des matelots fut voté à soixante-dix mille, & les troupes de terre à trente mille hommes. Le Ministre déclara que son intention avoit été d'emprunter huit millions, mais qu'il n'avoit pu en procurer que sept. Le Parlement arrêta une vote de crédit d'un autre million. On n'acquitta cette année-là aucune partie de la dette de la marine. L'emprunt s'étoit fait aux conditions suivantes;

savoir : trois pour cent par an , la douceur ou indemnité des billets de loterie , & une annuité de trois livres sterling quinze shellings par an pour chaque cent livres, pendant vingt-neuf ans (a). L'intérêt annuel de cet emprunt montait à 472,500 l. sterling dont la levée fut imposée, sçavoir : 5 pour $\frac{1}{2}$ de droit additionnel sur le produit entier de l'excise , (la bière, l'aile (b), le favon , la chandelle & les cuirs exceptés ,) cet impôt étoit estimé devoir produire 282,109 liv. sterling ; une taxe d'un Penny (c), par mille , sur les chevaux de poste , & un droit additionnel de 5 pour $\frac{1}{2}$ sur les batistes.

(a) Toutes ces conditions, reviennent à-peu-près à 7 pour $\frac{1}{2}$ par an ; mais ce qui rend l'emprunt onéreux, c'est que cet intérêt ne peut être allégé que par un laps de 29 ans, après lesquels il sera à la vérité réduit à 3 pour $\frac{1}{2}$, capital non exigible.

(b) En Anglais *ale* c'est de la bière douce.

(c) A-peu-près un sol de France.



CHAPITRE IV.

Succès des Anglais dans la Géorgie ; attaque de Charlestown par le Général Prevot ; destruction de la marine américaine à Penobscot ; prise de Sainte-Lucie par les Anglais , de Saint-Vincent & de la Grenade par les Français ; combat naval entre la flotte du Comte d'Estaing & celle de l'Amiral Byron ; attaque de Savanah par les Français & les Américains ; réquisition de l'Angleterre aux États de Hollande ; la flotte combinée de France & d'Espagne entre dans la Manche , menace les côtes d'Angleterre , & se retire sans rien exécuter.

IL y avoit à peine quinze jours que la Cour d'Espagne avait fait remettre son manifeste à la Cour d'Angleterre , & déjà une armée espagnole bloquait Gibraltar ; mais le Gouvernement Anglais entretenait cette place dans un état de défense qui ne laissait rien à redouter de la bravoure

Année
1779.

Castillane ; une garnison suffisante défendait les ouvrages , & les magasins étaient remplis de vivres & de munitions. La guerre s'allumoit de toutes parts avec violence , le courage Britannique s'exaltait dans le malheur.

Le Colonel Campbell , soutenu de l'Escadre du Commodore Hide Parker , s'était embarqué à New-York à la fin du mois de Novembre 1778 , avec un corps de troupes composé de Hessois & de Montagnards Ecoffais , & se rendit à Savanah dans la Géorgie , tandis que le Major - Général Prevot , qui commandait dans la Floride orientale , partait de St. Augustin avec toutes les forces qu'il avoit pu rassembler pour coopérer à réduire cette Province. Campbell repoussa & défit , aussi-tôt après son débarquement , les troupes que les Géorgiens avaient assemblées pour leur défense ; il s'empara de Savanah sans y laisser commettre aucune violence , & loin d'imiter ceux qui l'avoient précédé dans la guerre de l'Amérique , il voulut associer le courage à l'humanité. Tous les

postes qu'il attaqua se rendirent à ses armes, & le Général Prevot ne trouva à son arrivée d'autre chose à faire, pour achever de soumettre la Géorgie, que la réduction de la Ville de Sumbury. Cependant le Général Lincoln était arrivé dans la Caroline méridionale & il s'avancait vers la Géorgie. Le Général Prevot fut à sa rencontre, &, par un effort de son habileté militaire, il parvint à surprendre tellement un détachement de deux mille Américains, qu'après en avoir tué trois cents & fait deux cents prisonniers, le reste prit la fuite; abandonnant son artillerie, ses bagages & ses munitions. Cet avantage fut remporté le 3 Mars 1779; alors Lincoln fut obligé de changer de position.

Prevot entra dans la Caroline avec trois mille hommes, & gagnant trois jours de marche sur son ennemi, il parut devant Charlestown le 12 Mai. Il somma cette Ville de se rendre; mais on lui résista, & ayant proposé que la Caroline du Sud demeurât neutre, pendant le reste de la guerre, on le lui refusa. Il ne lui restait d'autre parti

à prendre que de livrer l'assaut ; mais n'ayant point d'Artillerie , & n'étant soutenu d'aucune force navale , il fut obligé de lever le siege , & se borna à s'emparer de l'Isle de Port-Royal , qui lui conservait un libre accès dans la Caroline. Il avait fait occuper par le Lieutenant-Colonel Maitland , un poste fortifié à Stons-Ferry , dont le Général Lincoln , avec cinq mille Américains , ne put le déposséder.

Il ne se passa rien de remarquable pendant cette campagne , du côté de New-York ; mais Sir Georges Collier , commandant une petite flotte anglaise fit une descente dans la baye de Chesapeack , où il détruisit une grande quantité de magasins remplis de tabac & de provisions , beaucoup de munitions navales , & brûla ou prit 130 Navires ou Bateaux. Il fit une expédition à la côte de Connecticut , dans laquelle il détruisit les Bourgs de Fairfield , Norwalk & Greenfield. Les Américains ayant fait partir de Boston une flotte , pour raser un Fort construit depuis peu par les Anglais sur la riviere de Penobscot , cette flotte

fut encore détruite par la vigilance & l'intrépidité de Sir Georges ; il fit sauter huit frégates & sept brigantins armés , & il prit quatre autres bâtimens , mais les équipages échappèrent & se sauvèrent sur le rivage. La perte de cette flotte était considérable pour les Américains qui n'avaient point de moyens de la remplacer.

Tandis que l'Escadre du Comte d'Estaing était bloquée à Boston , le Général Clinton avait envoyé aux Antilles un corps de troupes considérable , sous les ordres du Général Gréen , pour renforcer les Garnisons des Îles Anglaises , & coopérer avec la flotte de l'Amiral Barington. Ils venaient de s'emparer de l'Île de Sainte-Lucie , lorsque le Comte d'Estaing arriva à la Martinique. Il donna aussi-tôt ses ordres pour aller au secours de cette Île , emmenant avec lui le Gouverneur & une partie de la garnison de la Martinique. Tout fut prêt en vingt-quatre heures , & il appareilla avec onze vaisseaux de ligne & huit mille hommes de troupes. La flotte & l'armée Anglaise étaient dans le plus

grand danger , à peine établis en pays ennemi , & ayant à résister à des forces si supérieures ; mais il survint une infinité de circonstances qui causerent leur salut. Le Comte d'Estaing se trouva dans l'impossibilité de profiter de la supériorité de son armée navale. Le mouillage où l'Escadre anglaise étoit à l'ancre , est une espece de banc sur lequel il n'y a pas plus de quinze brasses d'eau , mais à côté de ce banc il y a deux cents brasses. Ayant fait observer la situation de l'ennemi , il reconnut que Barington avoit eu la précaution de mouiller précisément sur la corne du banc , & dans un ordre très-ferré , en telle sorte qu'il fallait se résoudre à l'attaquer à l'ancre , & exposé sous le canon des forts & des batteries , avant de parvenir au mouillage. Cette opération ne parut pas praticable , & l'on y renonça. On aurait pu , dans le premier moment , surprendre & enlever d'assaut le Morne (a) fortuné ; mais l'endroit du débarquement fut mal choisi ,

(a) *Morne*, Montagne.

& au lieu d'envoyer un détachement d'hommes déterminés & connoissant le pays, pour tourner le Morne & l'attaquer par le revers, on divisa l'armée en trois colonnes qui devaient, chacune de leur côté, marcher droit aux forteresses. Il n'y avait point de routes faciles, le terrain était mauvais, on n'avait que des guides infidèles; les colonnes s'égarèrent & vinrent toutes à la fois déboucher au pied du Morne, dans un petit vallon rempli de gouvaviers (a), dominé des deux côtés par des collines où les Anglais firent, sur le champ, établir quelques piéces de canon qui firent un ravage terrible : on était persuadé que le Gouverneur de l'Isle, avant de capituler, avait du moins fait enclouer les batteries du Morne; elles ne l'étaient pas, & les Français ne pouvaient avancer sans en essuyer tout le feu. Des boulets de vingt-quatre les renversant par

(a) Le Gouvavier est un arbruste à-peu-près de la consistance du Prunier. Il croit sans culture, & produit d'assez bons fruits, quoique sauvages.

centaines, ils prirent la fuite dans la plus déplorable confusion. Tous les corps de troupes étaient tellement mêlés qu'il fut impossible d'en rallier un seul ; douze cents morts restèrent sur la place, & l'on se rembarqua dans la plus grande consternation. Les Anglais passèrent rapidement de la plus grande terreur aux chants de la victoire ; mais ces hommes qui avaient vaincu des ennemis supérieurs, par l'avantage de leur position sur terre & sur mer, ne purent résister au climat destructeur de Sainte-Lucie, triste azile des scorpions, des serpens & des reptiles les plus véni-
meux. L'existence de ces animaux s'entretient par les sucres des plantes que produit un sol trop chargé de bitume & de sels corrosifs, aussi bien que par les miasmes pestilentiels qui s'élèvent des marécages, & ils régénèrent sans cesse dans l'air par leur souffle empoisonné, la contagion qu'ils en ont reçue. Les travaux qui étaient nécessaires pour achever les fortifications, augmentèrent la mortalité. Les Européens supportent difficilement la fatigue dans un

pays où règne une chaleur humide ; & les Anglais payerent à un trop haut prix la possession de cette Isle redoutable , pendant la guerre , à toutes les Antilles , par la position & l'excellence de ses ports.

L'Amiral Byron étant arrivé bientôt après , Barington lui remit le commandement , & l'armée navale fut renforcée par une escadre sous les ordres de l'Amiral Rowley. La flotte française fut augmentée aussi par une escadre sous les ordres du Comte de Grace du Bar. Alors l'Amiral Byron ayant quitté les parages de la Martinique pour escorter la grande flotte marchande qui s'était rassemblée à Saint-Christophe , le Comte d'Estaing saisit cette occasion pour envoyer le Chevalier du Rumin , avec deux frégates & un détachement , s'emparer de l'Isle de Saint-Vincent. La moitié des habitations de cette isle appartenait à des Français , & la haine des Caraïbes contre les Anglais , qui avaient usurpé leurs terres , était portée au plus haut degré : ces circonstances rendirent la conquête facile ; & le Chevalier du Rumin

D ij

y donna des preuves de ce courage & de cette capacité, qui l'ont fait regretter l'année suivante, lorsqu'il a été tué dans un combat de mer.

La fortune de la France, jusqu'alors malheureuse dans cette guerre, parut dans ce temps-là se relever pour quelques momens. Le Chevalier de la Motte-Piquet arriva à la Martinique avec plusieurs vaisseaux & un renfort de troupes & de provisions. Le Comte d'Estaing ayant alors, par cette jonction, ving-six vaisseaux sous son commandement & huit mille hommes de troupes de débarquement, partit de la Martinique pour s'emparer de l'Isle de la Grenade & de ses dépendances. La garnison de cette isle était faible, & le Gouverneur ne fit presque point de résistance; il fit transporter ce qu'il avait de plus précieux au réduit du Morne de l'Hôpital, & s'y renferma d'abord avec cent cinquante grenadiers, quelques matelots, & six cents hommes de milice, dont environ trois cents étaient des Français qui avaient prêté serment au Roi d'Angleterre. Il fit son débar-

quement à trois quarts de lieues de Saint-George ou le Fort-Royal, dans une petite anse, sur l'habitation d'un Français appelé Molenier. Une des colonnes s'égara, & il y eut quelques soldats tués de ce côté-là; mais Gaspard Vence, Corsaire redouté dans ces parages, & dans la bravoure duquel le Général avait mis une confiance bien fondée, parvint au haut du Morne, à la tête d'une compagnie de grenadiers de bonne volonté, força les barricades, & s'empara des batteries du côté de l'est. A son approche les milices lâcherent pied, les Français qui y étaient mêlés jetterent leurs armes; leur désertion répandit l'alarme parmi les soldats. Il les poursuivit sans leur donner le temps de revenir à eux-mêmes; & s'élançant vers le pavillon anglais qui flottait sur la batterie principale, il en coupa la drisse d'un coup de sabre, l'amena, le mit sous son bras, & arborait à la place le pavillon français, lorsque les grenadiers anglais, revenant de leur terreur, s'aperçurent qu'il n'avait sous ses ordres qu'environ quatre-vingt hommes.

& que la colonne qu'il précédait, qui était commandée par le Comte d'Estaing en personne, était encore éloignée, ils revinrent à la charge. Vence, adossé au mât de pavillon, & ayant entouré son bras gauche avec le pavillon anglais, dont il se faisait un bouclier, se défendit seul pendant cinq minutes, sans autres armes que son sabre, contre une troupe de grenadiers qui l'attaquaient confusément avec le sabre & la bayonnette. Il aurait à la fin succombé, si Houradoux, Sergent de son détachement, ne se fût avancé avec un courage digne d'un soldat romain pour le secourir & lui sauver la vie. A l'instant le Comte d'Estaing lui-même arriva à la tête de sa colonne, & tout reprit la fuite. Vence lui présentant le pavillon anglais qu'il venait d'enlever, lui présenta aussi le Sergent Houradoux. Le Comte d'Estaing embrassa sur le champ ce brave homme, & le fit Officier. Là se termina l'assaut de la Grenade. Le Général ayant fait diriger sur la ville le canon du Morne, Lord Marcartney se rendit à discrétion.

Telles étaient les choses qui se passaient à la Grenade lorsque la flotte de l'Amiral Byron , formée de vingt-un vaisseau de ligne , parut pour en disputer la conquête. Le Comte d'Estaing s'étant embarqué à la hâte , il se forma un engagement partiel entre les deux flottes , pendant lequel le vaisseau *le Prince de Galles* , sur lequel était l'Amiral Barington , & les vaisseaux *le Boyne* & *le Sultan* soutinrent très-long-temps le feu de presque toute la flotte française. Ces vaisseaux furent entièrement désemparés , ils tomberent sous le vent , & ils auraient été pris infailliblement , s'ils avaient été poursuivis ; mais l'avant-garde de l'armée française s'étant laissée tomber sous le vent dès le commencement du combat , le succès ne fut pas décisif. L'Amiral Barington , dont la vie n'avait été qu'une continuité de services rendus à son pays , fut blessé mortellement. Il y eut , du côté des Anglais , environ huit cents tués & cent cinquante blessés ; & Byron fut obligé de se retirer sans avoir pu rien entreprendre. Le Comte d'Estaing ayant eu l'a-

D iv

avantage très-rare de commander en personne & de combattre en soldat, & par terre & par mer, fut en même-temps vainqueur sur l'un & l'autre élément, & ceignit d'un double laurier les trophées de sa gloire.

Si le Comte d'Estaing, après la prise de la Grenade, avait employé ses forces contre la Jamaïque, il n'est pas douteux qu'il eût ajouté cette île florissante à la domination française. L'alarme y fut générale, aussitôt que l'on apprit que la flotte française était arrivée à Saint-Domingue. Le danger était extrême; il n'y avait pas plus de douze cents hommes disciplinés à la Jamaïque. Le Comte d'Estaing pouvait, en prenant pour renfort une partie de la garnison nombreuse de Saint-Domingue, y débarquer dix mille hommes de troupes réglées, sans comprendre deux régimens de chasseurs mulâtres, qui avaient été levés récemment pour concourir à cette expédition; mais un hasard heureux pour l'Angleterre sauva la Jamaïque. Des lettres écrites de la Caroline arriverent au Cap-Français, où l'escadre était à l'ancre. On s'efforçait dans

ces lettres de persuader au Comte d'Estaing d'envoyer seulement deux mille hommes, cinq vaisseaux & quelques frégates dans la Géorgie, & que ces forces seraient suffisantes pour prendre Savannah & chasser les Anglais de cette Province, où le Général Lincoln, à la tête de quatre mille Américains, occupait déjà plusieurs postes. Le Comte d'Estaing portant sans doute ses desseins beaucoup plus loin, résolut de partir pour la Géorgie avec toute sa flotte & ses troupes de débarquement, auxquelles il ajouta un détachement de la garnison de Saint-Domingue, & les régimens de mulâtres qui avoient été levés pour l'expédition de la Jamaïque.

En arrivant sur les côtes de la Géorgie; il eut beaucoup de peine à se procurer des pilotes. La mer était rude; le débarquement se fit lentement, & avec beaucoup de peines, de dangers & de difficultés. Le vaisseau *l'Expériment*, de cinquante canons, avait été expédié par les Anglais avec une somme considérable d'argent pour le paiement de la garnison de Savannah; il avait

beaucoup souffert de la tempête, & était dématé : la flotte s'en empara, ainsi que de plusieurs vaisseaux de transport richement chargés. Le débarquement commença le 9 Septembre, mais le Général ne fut en état d'attaquer Savanah que le 16 du même mois ; alors il somma le Général Prevot de rendre la ville au Roi de France. Ce guerrier, aussi heureux que brave, avait appelé à son secours le Colonel Maitland, avec la division qu'il commandait, & ce renfort arriva le lendemain de la sommation, sans rencontrer rien qui pût l'intercepter ou le retarder. Il y eut plusieurs lettres écrites de part & d'autre entre les deux Généraux. Cependant Prevot profitait du temps, & faisait établir de nouvelles batteries, sur lesquelles il fit placer les canons des vaisseaux qui étaient ancrés dans la rivière de Savanah, & que les Français avaient négligé de brûler. Lorsque le Général Anglais & l'habile Ingénieur Moncrieffe, qui dirigeait les ouvrages, crurent que la Ville était en état de résister, les propositions de capituler furent rejetées. Toutes les

forces du Général Prevot consistaient en trois mille hommes, en y comprenant les matelots des vaisseaux qu'il avait fait débarquer, & qu'il employa au service des batteries. Le Comte d'Estaing conduisait plus de neuf mille hommes, y compris les Américains. Il commença le siège par un bombardement continuel, auquel la ville ayant résisté, il se détermina à livrer assaut le 9 Octobre. Il confia la première avant-garde, composée de quatre-vingt Grenadiers de bonne volonté, au Capitaine Vence, & le chargea d'attaquer la principale redoute. Cet Officier était suivi d'un détachement de cinq cents grenadiers destinés à le soutenir, & commandés par deux Colonels. Le Général commandait en personne une troupe d'élite, & Lincoln, avec ses Américains, faisait une fausse attaque du côté opposé. Vence fit brèche à l'abatis, franchit les retranchemens au milieu du feu le plus violent, & entra dans la redoute l'épée à la main. Le détachement de grenadiers qui devait le soutenir arrivant à la brèche de l'abatis, le feu

parut si terrible en cet endroit, que ceux qui commandaient ce détachement préférèrent de filer sur la gauche le long de l'abatis, espérant éviter une partie du danger, en faisant un plus grand circuit; mais en avançant ils rencontrèrent des marais, où les Anglais les voyant enfoncés, tirèrent à coup sûr, & en firent une énorme boucherie avant qu'ils pussent se retirer. Il y avait près d'une heure que le Capitaine Vence se maintenait dans l'attaque de la redoute; mais n'étant point secouru, voyant l'armée défilier, & restant presque seul au milieu d'un tas de morts, il fut contraint de faire retraite, & de s'enfuir, lui treizième, sans avoir reçu aucune blessure dans un danger aussi grand & aussi prolongé. Celui qui défendait la redoute ne lui cédait point en courage; c'était le Capitaine *Taws*, homme de mérite resté sans avancement: quoiqu'il eût long-temps fait la guerre, il fut tué dans le moment où il plongeait son épée dans le corps du troisième ennemi qu'il avait tué de sa main. Le Comte d'Estaing, avec l'élite de ses

troupes ; était d'abord entré dans les travaux. Les Américains de leur côté avaient fait les mêmes progrès. Deux fois le Comte de Pulaski avait pénétré dans la Ville, & y avait planté son étendard, deux fois il avait été repoussé ; enfin les assaillans s'étaient vus prêts à se rendre maîtres de la place, lorsque quelques batteries, servies par les matelots anglais, firent un ravage si terrible dans toutes les directions des retranchemens, qu'ils furent obligés de s'arrêter. Les grenadiers anglais & les soldats de marine saisirent ce moment pour charger vigoureusement ceux qui avaient pénétré dans les ouvrages, ils en firent un grand carnage. Ces exploits étaient couverts des ombres de la nuit, le jour vint éclairer la défaite des assaillans. Leurs morts & les blessés étaient en si grand nombre, qu'ils comblaient les fossés & remplissaient les ouvrages. Le Comte d'Estaing lui-même reçut deux blessures dangereuses, & eût risqué de rester parmi les morts ou les prisonniers, s'il n'eût été secouru & emporté par quelques grenadiers.

Le Comte de Pulaski fut blessé mortellement.

C'était un homme d'un merveilleux courage, né riche, & d'une famille distinguée de la Pologne, mais inquiet, peu capable de commander une armée. A la tête des confédérés, il avait osé faire enlever le Roi au milieu de Warsovie. Ses biens ayant été confisqués, & s'étant réfugié en France, il avait déclaré la guerre à l'Empereur d'Allemagne, au Roi de Prusse & à la Russie, & pour mettre ses menaces à exécution, du moins à l'égard de cette dernière puissance; il avait passé au service des Turcs avec un grand nombre d'Officiers Polonais & Français. Ils se proposaient de discipliner les troupes de la Porte & de vaincre les Russes, mais le caractère des Ottomans rendit leurs efforts inutiles, & fit évanouir leurs projets. Alors Pulaski, sans argent, sans ressources, revint en France, & se décida à offrir ses services aux Américains contre l'Angleterre. Il fut regardé par eux comme un partisan actif & intrépide, & l'homme le plus habile peut-

être à manier un cheval & à donner un coup de sabre ; mais aventurier & ambitieux , il n'obtint pas du Congrès d'autre commandement que celui de sa légion.

Les Français perdirent près de quinze cents hommes , la perte des Américains n'a pas été bien connue ; les Anglais eurent environ six cents , tant tués que blessés ; & le Lieutenant-Colonel Maitland , qui s'était grandement distingué depuis deux ans dans la Caroline & dans la Géorgie , fut du nombre des morts.

On prétend que si le Comte d'Estaing avait formé sur le champ son attaque , au lieu de perdre du temps à parlementer , il se serait infailliblement rendu maître de la ville ; que d'ailleurs il aurait pu brûler ou prendre les vaisseaux qui étaient mouillés dans la rivière de Savannah , & intercepter le secours du Colonel Maitland. Quoiqu'il en soit , il est à regretter que le Comte d'Estaing ait préféré la délivrance de la Géorgie à la conquête de la Jamaïque. Le Gouvernement d'Angleterre envoya dans cette Isle une garnison redoutable aussi-tôt qu'il con-

nut le danger qu'elle avait couru , & cette riche colonie fut mise à l'abri de toute insulte pour le reste de la guerre.

Les Américains & les Français leverent leurs camps le 18 Octobre. On pourroit reprocher aux Américains de n'avoir pas su profiter des avantages que devait leur donner la connoissance du pays, soit pour intercepter le renfort du Colonel Maitland, ou pour d'autres opérations importantes au succès du siège. Il a d'ailleurs été reconnu que des traîtres, qui s'étaient glissés parmi eux, faisaient savoir aux *Torrays* qui étaient dans la ville tout ce qui se passait au camp. Les Français se rembarquerent, & les Américains se retirèrent dans la Caroline. Mais à peine l'armée navale se préparait à mettre à la voile, qu'une violente tempête ayant causé de grands dommages aux vaisseaux, obligea le Comte d'Estaing de changer ses dispositions & de séparer sa flotte en plusieurs escadres. Il en envoya une partie aux Isles-du-Vent, pour y reporter les troupes qui en avaient été tirées, & couvrir & protéger les Isles qui étaient

étaient restées dégarnies. Cette disposition était d'autant plus nécessaire qu'une grande partie de la flotte de l'Amiral Byron était restée aux Isles-du-Vent, sous le commandement du Vice-Amiral Hyde Parker; il ordonna à une autre escadre d'aller à la baye de Chesapeack y chercher des vivres & des secours pour les vaisseaux & pour les Colonies en général; mais cette mission ne put être exécutée que par un seul vaisseau, commandé par le Marquis de Vaudreuil. Le Comte d'Estaing prit le parti de retourner en France avec les vaisseaux les plus maltraités. Il arriva à Brest affligé de sa défaite, & souffrant beaucoup de ses blessures. C'est ainsi qu'il termina la campagne navale, la plus pénible de toute la guerre, & où les malheurs de ce Commandant n'ont pu empêcher qu'il n'ait donné des preuves de plusieurs qualités précieuses dans un Général de terre & de mer, & bien capables de balancer les fautes que ses ennemis n'ont point cessé de lui imputer.

Les besoins des Etats de l'Amérique augmentaient en nombre & en grandeur,

E

leur papier de circulation, en se multipliant, avaient perdu tout crédit, & ils avaient inutilement tenté de négocier des emprunts en Europe. Les troupes étaient mal payées & mal vêtues. Les principaux Républicains, qui avaient jusqu'alors conduit la révolution, ne voulaient point consentir à l'établissement d'une armée permanente, & la sévérité de leurs principes s'allarmait de la popularité de Washington. Ils craignaient de lui confier des armées trop puissantes; & la France ne se préparait point à les aider dans l'établissement des forces navales qu'ils désiraient substituer aux armées de terre. Néanmoins, au milieu de la pauvreté, des embarras & des dissensions politiques, leur ressentiment contre l'Angleterre s'accroissait de jour en jour.

La situation de la Grande-Bretagne à cette époque semblait présager l'extinction de son pouvoir & de sa gloire. Les Manifestes des Cours de France & d'Espagne n'avaient pas dissimulé les motifs de leur réunion contre ce royaume : savoir; le desir

de venger les affronts de la guerre précédente, & le dessein de détruire « cet empire » pire tyrannique que les Anglais avaient usurpé sur l'Océan ». Pour exécuter ces menaces, une flotte, commandée par Don Louis de Cordova, se réunit à celle de France au mois d'Août 1779, & forma une armée navale de soixante-six gros vaisseaux de ligne & d'un grand nombre de frégates & bâtimens légers, sous les ordres du Comte d'Orvilliers. Jamais rien de si formidable n'avait paru sur les côtes d'Angleterre. Un grand nombre de vaisseaux à trois ponts, dont plusieurs de cent vingt-six canons, des équipages nombreux & choisis, & la profusion de toutes les choses utiles ou agréables dans une campagne de mer, distinguaient cet armement, & signalaient la vaste puissance de la maison de Bourbon. L'Angleterre était menacée en même temps d'une invasion. Soixante mille hommes étaient rassemblés sur les côtes de Bretagne & de Normandie ; trois cents navires étaient frétés pour leur transport ; ils n'attendaient qu'un signal pour concourir

E ij

avec l'armée navale. La Cour de Londres fut sérieusement alarmée; elle s'adressa aux Provinces-Unies pour leur demander les secours de troupes & de vaisseaux convenus par les traités, & qu'elles étaient obligées de fournir pour la défense de la Grande-Bretagne; mais les choses traînèrent en longueur, & il fut impossible d'obtenir de cette république aucune réponse décisive.

Toutes les ressources des Anglais consistaient en trente-six vaisseaux de ligne, dont le commandement fut donné à l'Amiral Sir Charles Hardy. C'était un homme modeste & d'une santé faible, qui ne s'était point encore distingué dans le commandement des grandes flottes. Il s'était depuis longtemps retiré du service, & on lui avait donné pour récompense le gouvernement honorable de l'Hôpital de Gréenwich; mais sa sagesse inspirait de la confiance, dans une conjoncture où l'on ne pouvoit se proposer que des mesures défensives, & où il ne fallait pas qu'il compromît légèrement le sort de son pays.

Tandis que cette flotte formait la croi-

sière dans l'Ouest, la flotte combinée entra dans la Manche; elle parut trois jours de suite devant Plymouth. On s'attendait qu'elle attaquerait cette Place : déjà la terreur se répandait aux environs, on emmenait les troupeaux dans l'intérieur des terres; chacun emportait ses richesses, on ne voyait sur les chemins que charriots & meubles précieux; mais la crainte de ne pas réussir sauva cette place importante qui aurait d'autant moins résisté, que, par une négligence punissable, elle n'était pas en état de défense. Tandis que la flotte combinée se bornait à croiser dans la Manche, les maladies s'introduisirent parmi les matelots & les soldats. On jetait chaque jour plus d'hommes à la mer, qu'un combat continuel n'en aurait pu détruire, & les Commandans ne purent rien entreprendre. Un fort vent d'Est s'étant élevé, ils en profitèrent pour sortir du canal, lorsque la flotte anglaise parut à leur vue. Le Comte d'Orvilliers ordonna de la chasser; mais l'Amiral Anglais dirigea aussi-tôt sa route vers l'Isle de Wight, entraînant après lui les flottes française &

espagnole qui le poursuivaient. Là , le canal se rétrécissant , il espérait diminuer les avantages que son ennemi aurait pu retirer de la supériorité du nombre , & se mettre en état de manœuvrer & de combattre avec égalité. Il fut agréablement trompé dans son dessein , car les flottes française & espagnole se retirèrent. Elles retournerent , au mois de Septembre , dans leurs ports respectifs , sans autre fruit des sommes immenses qu'un armement si considérable avait dû coûter , que la capture du vaisseau *l'Ardent*, de 64 canons, qui fut intercepté tandis qu'il allait joindre la flotte anglaise.



C H A P I T R E V.

Débats du Parlement ; mécontentement général au sujet des dépenses publiques ; proposition de Lord North de nommer des Commissaires pour examiner les comptes ; pétition de l'association protestante présentée par Lord George Gordon ; émeutes & dévastations dans la ville de Londres ; conduite du Parlement ; état des finances pour 1780.

LE danger public de la Nation Anglaise ranimait le patriotisme, on ouvrait par-tout des souscriptions pour le service de l'Etat. Des sommes considérables furent données volontairement pour augmenter l'Infanterie. La Compagnie des Indes Orientales donna des gratifications pour lever six mille matelots, & entreprit de bâtir à ses frais trois vaisseaux de soixante-quatorze canons. Les Irlandais leverent aussi trente mille hommes pour défendre le Royaume de toute attaque étrangere ; mais ils saisirent cette

Année
1780.

E iv

circonstance pour se procurer par force ce que leurs requêtes au Parlement de la Grande-Bretagne n'avaient pu leur obtenir ; ils firent plus , ils résolurent qu'il ne serait importé ni consommé en Irlande aucune marchandise de l'Angleterre ; & au lieu d'accorder les subsides pour deux années , comme à l'ordinaire , leur Parlement passa un acte pour les faire lever pour le terme de six mois seulement. L'orgueil du pouvoir était tellement diminué dans le parti du Roi , que ces arrêtés , qui dans un autre temps auraient été regardés comme des actes de rébellion , ne furent point désapprouvés dans le Cabinet de Londres.

L'ouverture de la session du Parlement Britannique s'était faite le 25 Novembre 1779 ; elle fut remarquable par la retraite du Lord Gower , Président du Conseil , qui fut remplacé par le Comte Bathurst. Lord Hillsboroug succéda à Lord Weymouth , dans la place de Secrétaire d'Etat pour le département du Sud , & Lord Stormont qui avait été précédemment Ambassadeur en France , fut nommé à celle de

Secrétaire d'Etat pour le département du Nord , qui était restée vacante depuis la mort du Comte de Suffolk. La place de premier Lord du commerce & des plantations avait été réunie à l'Office de troisième Secrétaire d'Etat , depuis qu'il avait été créé ; mais elle en fut séparée en faveur du Comte de Carlisle. Quelque mésintelligence qui s'était élevée entre Lord North & Lord Gower , à l'occasion de ce qui se passait en Irlande , avait causé la retraite de ce dernier. Le Parlement passa un Acte pour permettre aux Irlandais d'exporter leurs laines , soit brutes ou manufacturées , d'importer ou d'exporter des ouvrages de verre , & de faire tel commerce que bon leur semblerait , tant dans les Colonies Anglaises qu'à la Côte d'Afrique , sous les conditions qui seraient réglées par le Parlement du Royaume d'Irlande.

Il était étonnant de voir que le même Ministre qui avait porté le Conseil du Roi d'Angleterre & le Parlement Britannique à employer les mesures coercitives contre les Américains , & à rejeter durement leurs

prières & leurs supplications nombreuses, s'empressât de tout son pouvoir à donner aux Irlandais tous les privilèges qu'ils pouvaient demander, malgré les représentations de plusieurs Comtés d'Angleterre qui s'opposaient à cette indulgence.

- Le peu d'égard que l'on avait eu aux remontrances qui avaient été faites depuis cinq ans, dans l'une & l'autre Chambre du Parlement, au sujet du mauvais emploi des revenus publics & des malversations de ceux qui en avaient la disposition, avait mécontenté la Nation. Il se forma des assemblées dans les Comtés, pour représenter leurs griefs à la Chambre des Communes & établir des Comités de correspondance jusqu'à ce qu'on en eût obtenu le redressement; mais il est difficile de restreindre la profusion des Ministres, quand le mauvais emploi des deniers publics sert à augmenter le pouvoir de la Couronne. Cet inconvénient ferait un grand vice dans la constitution anglaise, si chaque Citoyen n'avait pas toujours les moyens de porter ses recherches jusques dans les moindres dépen-

ses , & de citer les malversateurs au Tribunal de la Nation. La circonstance était favorable pour travailler à ces recherches , car le Parlement étant alors dans sa sixième session , les Membres de la Chambre des Communes ne pouvaient éloigner de leur pensée , que bientôt ils quitteraient leurs places , & qu'il ne fallait pas désobliger le peuple à l'instant où sa voix allait devenir puissante.

Edmond Burke , qui , depuis long-temps employait au service du public une grande habileté , présenta à la Chambre un plan , « pour assurer l'indépendance du Parlement » & établir plus d'économie dans les dépenses du Gouvernement ». Par son projet , il fauvait à la Nation trois cents mille livres sterling par an (a) , sans aucun acte d'injustice. Les moyens qu'il employait seraient trop longs à expliquer aux lecteurs qui ne connoissent pas parfaitement l'Angleterre ; mais le Parlement fut frappé d'é-

(a) Environ six millions sept cents cinquante mille liv. tournois.

tonnement en voyant les recherches profondes , les principes de justice & la sagacité avec lesquels ce vaste plan de réforme avait été conçu. Lord North lui-même fut obligé d'y donner son suffrage , & déclara ,
« qu'il était persuadé qu'aucun autre homme
» dans la Grande-Bretagne n'était capable
» de développer un sujet si étendu , si com-
» pliqué & si difficile , avec autant d'ha-
» bileté & de succès ».

Le Colonel Barré proposa , trois jours après , d'établir un Comité pour travailler à l'exécution de ce plan d'économie si nécessaire à la Nation. Cette motion fut approuvée , en apparence , par le Ministre & ses nombreux amis ; mais cette concurrence affectée ne dura pas long-temps , car Lord North proposa sur le champ un bill qu'il avait préparé pour former un Comité , à l'effet d'examiner les comptes & les dépenses passées des deniers publics , aussi bien que les dépenses courantes , de manière à en faire , le plutôt possible , son rapport à la Chambre. Ce bill déclarait expressément que les Commissaires ne seraient

point membres de la Chambre des Communes. Par ce moyen , il crut éluder toute recherche ultérieure , & rompre tout projet ; mais la question ne tarda pas à être présentée sous une nouvelle forme.

M. Dunning remontra combien il était important de prendre en considération les pétitions des différens Comtés , & fit deux motions. La première : *que l'influence de la Couronne était augmentée , & continuait d'augmenter , & qu'elle devait être diminuée.* La seconde : *que la Chambre des Communes est compétente pour examiner & corriger les abus de la dépense des revenus de la liste civile , quand il lui paraît expédient de le faire.*

Ces deux motions furent admises par une Majorité nombreuse : le Ministre fut laissé dans la Minorité , & tous les instrumens de son pouvoir paraissaient se briser. Thomas Pitt demanda qu'il fût résolu , que c'était le devoir de la Chambre d'apporter des remèdes immédiats & efficaces aux abus denoncés dans les pétitions des Comtés , Cités & Villes du Royaume ; cette réso-

lution passa encore à l'affirmative. Enfin Charles Fox demanda que ces trois résolutions fussent rapportées sur le champ, ce qui passa à la pluralité, malgré l'opposition du Ministère. Alors elles furent lues une première & une seconde fois, & agréées sans division; mais l'Orateur de la Chambre étant tombé malade, elle fut obligée de suspendre ses assemblées pour quelque temps. Lord North & ses agens profitèrent de ce délai pour rétablir leur pouvoir, & quand la Chambre reprit ses séances, son ardeur pour le bien public se trouva extrêmement rallentie. Elle n'agréa plus de résolutions populaires, & celles qu'elle avait prises, dans le premier transport de zèle, n'eurent aucun effet. La plupart des Membres trouverent qu'ils avaient fait assez pour leurs constituans, & que, s'ils alloient plus loin, ce serait nuire à leurs intérêts individuels. Toutes les parties du projet d'économie de Burke furent finalement rejetées. Il avait entrepris une cure radicale, dans un temps où l'état désespéré du malade, ne permettait plus que des palliatifs.

Ses efforts ne servirent qu'à prouver l'existence des abus & l'impossibilité de les réprimer, si le Souverain n'y contribuait pas de lui-même.

Edmond Burke s'était rendu célèbre par son patriotisme ; mais il avait le vertueux défaut de ne pas se prêter aux modifications & aux tempéramens que la corruption de son siècle aurait rendus nécessaires ; dédaignant de recourir aux expédiens, il suivait, en tout, le droit & la stricte sagesse. Lorsqu'il s'était élevé des divisions entre le peuple & la Législature, dans l'affaire de Wilkes, il avait indiqué, de la manière la plus énergique, les causes du mécontentement populaire, & les moyens de le faire cesser ; il avait travaillé à arrêter la dépravation des Anglais dans l'Orient du monde, & à détourner les orages qui le menaçaient dans l'Occident. Il s'était employé à obtenir justice pour l'Irlande, & il venait d'entreprendre la réforme des abus en Angleterre. Il s'était montré, dans toutes ces occasions, véritable & incorruptible ami de son pays. Son inflexibilité

déplaissait à plusieurs , & il avait le tort impardonnable de paraître plein de vertu ; quand la vertu n'était plus à la mode ; mais l'insensibilité ni l'ingratitude ne pouvaient l'empêcher de jouir de la satisfaction sans égale de passer sa vie dans l'accomplissement des devoirs d'un Politique éclairé , & d'un bon Citoyen. « Une vie consacrée au service de notre pays , dit un grand Ecrivain , remplit toutes nos facultés ; elle n'admet point de faux plaisirs ; il y en a peu qui puissent s'accorder avec nos devoirs publics , & c'est de l'accomplissement de ces devoirs que résulte le plus grand plaisir. Ni Montagne , en écrivant ses Essais , ni Descartes , en bâtissant de nouveaux Mondes , ni Burnet , en fabriquant une terre antérieure au Déluge , ni Newton , en découvrant les loix de la nature , n'ont ressenti plus de joie intérieure qu'un vrai Patriote , quand il rassemble toutes les forces de son entendement , & dirige toutes ses pensées & ses actions au bien de son pays ».

Tandis que la Nation s'occupait en Angleterre de la reforme des abus , quelques personnes

personnes du Royaume d'Ecosse ; qui avaient séance au Parlement , & qui pensaient que la tolérance accordée en Angleterre & en Irlande , à ceux de l'Eglise Romaine , ne pouvait produire que de bons effets , faisaient espérer aux Catholiques du Royaume d'Ecosse , qu'ils obtiendraient pour eux la même indulgence. Aussi-tôt que ce dessein fut connu , des Protestans fanatiques s'allarmèrent & n'omirent rien pour ranimer la haine du peuple contre les Catholiques , les sermons , les écrits réveillèrent la discorde , & il devint impossible de faire entendre à la multitude , qu'il ne s'agissait pas d'accorder aux Catholiques une liberté , ni des faveurs qui pussent donner du crédit à leurs principes religieux ou politiques , mais seulement d'adoucir des loix pénales devenues trop sévères depuis que l'Eglise Romaine n'était plus à redouter. Les maisons & les propriétés des Catholiques d'Edimbourg & de Glasgow devinrent la proie de la populace , & cette haine envenimée contre les Catholiques passa rapidement d'Ecosse en An-

gleterre. Il se forma une *Association Protestante*, composée de gens bien intentionnés & de bonne foi, mais mal informés, & dont on avait excité les terreurs, en leur disant, que les principes du Papisme s'étendaient dans le Royaume à un degré allarmant, & que le Gouvernement & la Législature avaient formé le dessein de protéger cette Religion. Les Protestans Anglais doivent nécessairement haïr les Catholiques. Les efforts faits pour asservir le peuple, en rétablissant le Catholicisme, ont entraîné des troubles & des malheurs affreux ; mais doit-on punir les intrigues des Papistes qui existaient, il y a cent ans, jusqu'à la dernière génération ? Un siècle n'a-t-il pas suffi pour expier les crimes de la première race ?

Cependant l'Association Protestante croissait en nombre & en activité, sous l'influence d'un Président, que son esprit violent & déterminé semblait destiner à être chef de faction. Ce Jeune-homme, descendant d'une des plus anciennes & des plus honorables familles de l'Ecosse, pouvait re-

garder l'affection populaire comme un droit de sa naissance , & il n'avait pas négligé de cultiver cette disposition favorable. Toutes ses démarches portant l'empreinte d'un caractère particulier , avaient d'abord fixé sur lui l'attention publique. Ses singularités avaient bientôt passé pour des marques de génie , & son extérieur & son habillement , qui semblaient copiés sur ceux de l'âge du puritanisme , avaient persuadé la multitude de la sainteté de sa vie ; mais , malgré ce déguisement , sa conduite n'était rien moins qu'austère.

Sous l'influence de ce Réformateur , la Société Protestante adressa à la Chambre des Communes une pétition pour demander la rétractation des actes passés en faveur des Catholiques Romains. Cette requête était signée de plusieurs mille personnes ; & pour en attendre le succès , tous les vrais Protestans avaient été invités par des billets circulaires écrits à la main , & par les papiers publics , à se rassembler dans la plaine de St. George (a) , & à se distinguer

(a) *Saint-George's Fields.*

par des cocardes bleues. Leur chef qui était membre du Parlement, déclara qu'il ne voulait délivrer la pétition des Protestans, que lorsqu'ils seraient rassemblés au nombre de vingt mille. En effet, cette immense multitude environna aussitôt Westminster, & s'empara de toutes les avenues du Parlement.

Quoique le Gouvernement n'eût pas l'intention d'accorder ce qu'ils demandaient, on n'avait pris aucune précaution contre les suites que pourrait avoir une pareille assemblée, & la conduite de George Gordon tendait visiblement à enflammer la colère & le désespoir de tout ce peuple, en le trompant sur la manière dont on entendait traiter les Catholiques, & en attribuant au Gouvernement des vues qu'il n'avait pas. Plusieurs des Lords furent insultés & maltraités de la populace, en se rendant à la Chambre des Pairs, & sur le soir, les Chapelles Catholiques des Ambassadeurs de Sardaigne & de Bavière furent démolies & brûlées. Alors l'ordre & les loix n'eurent plus de pouvoir. Les mai-

sons où les Catholiques demeuraient furent démolies & les meubles jettés dans les rues & brûlés. La puissance civile était sans force pour arrêter ces violences, & les Magistrats sans crédit. Une grande Ville recèle toujours un certain nombre de scélérats & de libertins désespérés, qui ne sont retenus que par la crainte des loix, & qui n'attendent que la suspension de l'autorité légale, pour se livrer impunément à leurs penchans, & commettre des crimes atroces.

Ceux-ci, s'étant rassemblés, dirigèrent leurs attaques contre les objets qu'ils avaient sujet de redouter. Ils forcerent les prisons & mirent les prisonniers en liberté; les maisons des Juges de paix & des Magistrats furent détruites. Toute autorité étant renversée, on ne savoit jusqu'où pouvaient aller les ravages; la banque fut ouvertement menacée de sa ruine, & le destin de l'Angleterre semblait en ce moment dépendre de la fureur de quelques forcenés. Pour mettre fin à tant de désordres, on se déterminà à faire entrer dans la Ville plusieurs corps de troupes; ils arriverent dans la nuit

du 7 Juin. La ressource effrayante & fâcheuse d'une exécution militaire fut employée comme le seul moyen de sauver Londres de sa destruction.

On ne saurait décrire les horreurs de cette nuit ; cinq cents hommes furent tués ou blessés , & quoiqu'on eût fait avertir les habitans de ne pas quitter leurs demeures , plusieurs personnes innocentes reçurent des balles , en passant dans les rues. Aussi-tôt après que cette sanglante exécution eut fait cesser le tumulte , George Gordon fut arrêté ; il fut examiné par plusieurs Lords du Conseil-Privé , & constitué prisonnier à la tour. Il fut traduit à la Cour du Banc du Roi , le 5 Février 1781 , comme coupable de haute trahison ; mais le Juré le déclara innocent.

Ce moment d'Anarchie avait suspendu les séances du Parlement jusqu'au 19 Juin , & le lendemain il fut résolu que l'on expliquerait au peuple la nature de l'acte du Parlement , qui avait causé tant de rumeur , & dont la fausse interprétation avait mis le Royaume dans un péril imminent. Il était

à regretter que cette manière de détruire les appréhensions des Protestans bien intentionnés, mais mal informés, n'eût pas été plutôt employée. La session du Parlement fut terminée le 8 Juillet.

Un engourdissement général succéda à cette violente secousse ; la Nation semblait avoir perdu le desir & l'espoir d'obtenir la réduction de la prérogative royale, & la réforme des dépenses inutiles. Les tumultes de Londres servirent de prétexte pour mettre tout le Royaume à la discrétion du pouvoir militaire. L'autorité de la Couronne prenait de l'ascendant de plus en plus, & l'esprit de liberté diminuait ; enfin tout semblait conduire à la Monarchie absolue ; mais telle est l'excellence de la constitution Britannique, que la balance des trois pouvoirs se redresse d'elle-même, à l'instant où elle semble pencher vers sa ruine.

Les subsides pour l'année 1780 furent portés à 21,196,496 liv. sterl. Le nombre des Matelots employés s'éleva à quatre-vingt cinq mille, y compris les soldats de la Marine ; les troupes britanniques à trente-

F iv

cinq mille hommes , y compris les invalides. On ne paya qu'un million & demi des dettes de la Marine. Les nouvelles taxes qui avaient été levées les deux années précédentes , se trouvaient avoir produit beaucoup moins qu'on ne les avait évaluées , & il fallut avoir recours au fond d'amortissement , pour remplacer ce *deficit*. C'eût été un grand inconvénient que ce *deficit*, s'il avait dû se perpétuer , mais les nouvelles taxes doivent toujours être insuffisantes , dans les premières années , & avec le temps elles augmentent par le progrès du commerce , de la consommation & de l'aisance publique.

Pour fournir 21,196,476 liv. sterling , on eut recours, comme à l'ordinaire , à la taxe des terres , & à celle de la dreche ; on renouvela pour trois millions quatre cents mille livres de billers de l'Echiquier ; on prit deux millions cinq cents mille liv. du fond d'amortissement ; douze millions furent empruntés par annuités , & on leva 480,000 livres , par voie de loterie. Les annuités furent fixées à 4 pour $\frac{1}{100}$ d'intérêt

permanent, & une liv. feize fols trois deniers sterling par an, pour chaque cent liv. pendant huit ans. Les Souscripteurs de l'emprunt recevaient en outre quatre billets de loterie, à 10 livres sterling chaque billet. L'intérêt annuel de l'emprunt montait à six cents quatre-vingt-feize mille six cent cinquante liv. & le paiement en fut assuré de la manière suivante; sçavoir : un droit additionnel de six *pences* par boisseau sur la dreche ; un *penny* par gallon (a) de vins communs ; trois *pences* sur les liqueurs, & un *sheling* sur le rum & l'eau-de-vie ; quatre liv. sterling sur chaque tonneau de vin de Portugal, & huit livres par tonneau de vins de France : un droit de quatre *shelings* par *chaldron* (b) sur l'exportation du charbon de terre ; un droit additionnel d'un *sheling* dix *pences* par boisseau de sel, un droit de contrôle sur la recette des legs, proportionnée à leur montant, depuis cent livres & au-delà. Une taxe de cinq *shelings* par an sur les teneurs

(a) Le *gallon* contient quatre pintes.

(b) Le *chaldron* est une mesure de trente-six boisseaux.

de café & distributeurs de thé & de chocolat ; enfin , un droit additionnel de six pences sur tous les avertissemens insérés dans les papiers nouvelles (a). Le Parlement ajouta à ces subsides une vote de crédit d'un million.

(a) Le peuple d'Angleterre à tant d'empressement pour les papiers publics , que les taxes sur cet objet produisent quinze millions de liv. sterling, sans y comprendre les impôts qui existent sur le papier.

Fin du Livre troisieme.

LIVRE QUATRIEME.

Depuis la campagne de 1780 jusqu'à la démission de Lord North ; le changement du Ministère Britanique & la fin des hostilités.

CHAPITRE PREMIER.

Victoire de l'Amiral Rodney sur les Espagnols, il ravitaille Gibraltar. Succès de l'Amiral Digby ; tentatives de l'Angleterre pour restreindre le transport des munitions ennemies sur les navires Hollandais.

LES forces de la marine française croissaient, & les puissances qui n'étaient point en guerre le voyaient sans jalousie. L'Angleterre attaquée de toutes parts, n'avait à opposer que son courage. Gibraltar était bloqué par terre & par mer, & la garnison aurait bientôt manqué de vivres & de munitions,

si les Anglais n'avaient pas entrepris d'en introduire de vive force. Ils armerent vingt-un vaisseaux de ligne, & le commandement de cette flotte fut confié à l'Amiral Rodney. Il y avait peu de jours que cet Amiral tenait la mer, lorsqu'il rencontra une flotte espagnole de quinze vaisseaux de transport, escortés par un vaisseau de soixante-quatre canons, & cinq frégates. Ils avaient appareillé de Saint-Sébastien, qui est le port d'Espagne le plus *Nord-est* dans la baie de Biscaye, chargés de provisions & de munitions, pour se rendre à Cadix. Il les prit tous, & n'en laissa pas échapper un seul. Huit jours après, (le 16 Janvier 1780) tandis qu'il doublait le Cap-Saint-Vincent, il découvrit une flotte espagnole de onze vaisseaux de ligne, sous le commandement de Don Juan de Langara; il lui donna chasse, & quoiqu'il fût alors au large, il parvint à la couper, & continua de marcher tenant le plus près du rivage, afin qu'elle ne pût échapper ni se sauver dans aucun port de la côte.

Le combat commença vers quatre heures

de l'après-midi, & ne dura que quarante minutes, au bout desquelles un des vaisseaux espagnols, qui avait pris feu, sauta en l'air, & l'équipage fut englouti; alors le reste de la flotte espagnole prit la fuite. Malgré la tempête qui s'éleva tout-à-coup, l'Amiral Anglais les poursuivit toute la nuit à travers la grande mer, & le matin, la flotte chassée ayant approché des bas-fonds de Saint-Lucar, il acheva de la réduire. Quatre vaisseaux, du nombre desquels était le vaisseau amiral, furent pris & conduits à Gibraltar, deux autres avaient été pris, mais ayant été jettés sur la côte, l'un se perdit, & l'autre fut repris. La flotte espagnole consistait en quatorze vaisseaux de ligne, mais trois en avaient été séparés avant le combat. Cette victoire ne coûta pas deux cents hommes à l'Angleterre. Gibraltar fut complètement ravitaillé, & la garnison fut renforcée d'un régiment nouvellement levé.

Sir George Rodney ayant envoyé quelques vaisseaux au port Mahon, partit avec une escadre de six vaisseaux & deux frégates pour les Antilles, & le reste retourna en

Angleterre, sous les ordres de l'Amiral Digby, lequel prit en son chemin un vaisseau français de soixante-quatre canons, qui faisoit partie d'un convoi destiné pour l'Isle Maurice.

La mort de Sir Charles Hardy, qui arriva au mois de Mai 1780, fit passer le commandement de la flotte de la Manche à l'Amiral Geary, qui appareilla au commencement de Juin; mais comme la jonction des flottes française & espagnole ne s'effectua pas, il ne parut point d'ennemis pour disputer à l'Angleterre la souveraineté de l'Océan. Geary en profita pour capturer une partie d'une riche flotte marchande française qui venait du Port-au-Prince, chargée de sucre. Un mois après il termina sa croisière, & quitta le commandement, qui passa à l'Amiral Darby.

Le Gouverneur Johnstone ayant terminé sans succès sa mission en qualité de Commissaire du Roi pour la pacification de l'Amérique, avait repris son service dans la marine; il employa l'été à croiser avec une faible escadre sur la côte de Portugal,

où il prit un grand nombre de gros navires français & espagnols richement chargés.

Jusqu'alors les événemens de l'année avaient été heureux pour l'Angleterre; ils l'avaient garantie de la ruine & préservée de l'abaissement dont elle semblait avoir été menacée; mais tandis qu'elle jouissait de ses succès, la flotte espagnole, commandée par Don Louis de Cordova, arrêta cinq vaisseaux de la Compagnie anglaise des Indes Orientales, qui partaient pour l'Asie, & un grand nombre de navires qui allaient aux Antilles. Cette perte parut moins sensible au commerce Britannique que ne l'auroit été celle d'un pareil nombre de navires venans de l'Inde ou des Antilles, & chargés pour l'Angleterre, parce que leurs cargaisons étant composées de marchandises anglaises, il en résultait une augmentation de travail en faveur de la partie pauvre & laborieuse de la nation, aux dépens de la plus riche.

Le principal objet que la Cour d'Espagne se proposait dans cette guerre, était de conquérir Gibraltar, Minorque & les

Florides. Mais Gibraltar était bien difficile à réduire, Minorque était susceptible d'une longue résistance, & l'époque où finirait le siège de Pensacola (a) ne pouvoit être fixée. Tandis que Don Bernard de Galves, Gouverneur de la Louisiane, rassemblait des forces pour envahir la Floride occidentale, un détachement partit de la Jamaïque & s'empara d'Omoœ, établissement espagnol à la côte des Mosquitoes; mais l'intempérie du climat fut fatale aux vainqueurs, & en fit périr un grand nombre.

L'Amiral Hyde Parker, qui croisait aux Antilles, prit ou détruisit beaucoup de Navires destinés pour la Martinique & la Guadeloupe. Une flotte de trente voiles escortée par une seule frégate (b), qui était arrivée heureusement aux attéragés, & qui donna imprudemment dans le canal de Sainte-Lucie, devint sa proie à l'instant où elle

(a) Place forte dans la Floride occidentale, commencée à bâtir par les Espagnols, & entièrement fortifiée par les Anglais.

(b) *L'Aurore*, Capitaine de flotte.

allait

allait entrer dans le port. A deux heures après-midi, cette flotte parut devant la baie du Fort-Royal, poursuivie par les vaisseaux anglais. Les batteries du Fort-Royal firent feu autant que l'éloignement le permettait. Le Chevalier de la Motte-Piquet, qui se trouvait au Fort-Royal avec sept vaisseaux de ligne qui avaient besoin de réparations, & dont une grande partie de l'équipage était à l'hôpital, ne vit point sans colere tant de navires français tomber au pouvoir de l'ennemi. Il monta sur son vaisseau *l'Annibal*, & filant ses cables par le bout, il sortit du port, & à l'aide des batteries chercha à en sauver une partie. Il canona l'escadre de Parker, osa combattre de près, lui seul, contre trois vaisseaux qui avaient coupé le convoi & la frégate qui l'escortait, dégagea la frégate, & mit sous sa protection dix des navires qui n'étaient pas encore amarines. Deux autres vaisseaux, seuls alors en état de sortir, le suivirent & se joignirent à ses efforts. Cent matelots sortirent de l'hôpital, & quoique malades, coururent s'embarquer à bord du

vaisseau le *Vengeur*. Cette petite escadre mit tant d'activité dans son feu & d'adresse dans ses manœuvres, qu'elle sauva la moitié du convoi, désempara plusieurs vaisseaux de l'escadre de Parker, & ne cessa son feu qu'à la nuit, & après les avoir contraints de s'éloigner.

Les Puissances du Nord tiraient un grand avantage de l'accroissement de la marine de France, par la fourniture qu'elles faisaient à ce Royaume, du chanvre, des mâtures & du cuivre. Les Anglais avaient intérêt d'intercepter ces matériaux, & de les empêcher d'entrer dans les ports de ses ennemis; mais il se fit une confédération entre la Russie, le Danemark & la Suede, par laquelle il fut résolu que ces trois Puissances armeraient un certain nombre de vaisseaux de guerre pour protéger leurs navires marchands, dans le transport & la vente des matériaux utiles à la marine. Cette alliance à laquelle on donna le nom de *neutralité armée*, avait été d'abord proposée par l'Impératrice de Russie, & avait été formée ensuite par les influences de la Cour de

Stockholm. La Russie n'avait acquis sa puissance maritime que sous la direction d'un Amiral Anglais, & par les instructions & l'exemple des Officiers & Canoniers Anglais; mais l'intérêt du moment fait aisément oublier aux Princes leurs anciennes obligations; la politique de la France avait su gagner la Cour de Petersbourg, en détournant, par sa médiation, une guerre prête à se déclarer entre la Russie & la Porte Ottomane, & donnant à Catherine II le temps de faire éclore de plus vastes projets.

Rien ne pouvait être plus agréable à la France & à l'Espagne que la neutralité armée, & chacune de ces deux Cours exprima vivement son approbation. A l'égard de l'Angleterre, elle déclara s'en rapporter aux loix des Nations & à la teneur des engagements stipulés dans les traités de commerce alors subsistans.

Jusqu'à cette époque, les mâtures & les munitions navales avaient été regardées par les Nations belligérantes comme des objets de contrebande, & chacune d'elles s'était crue autorisée à s'emparer des ma-

tériaux destinés à son ennemi. Les Hollandais qui retiraient le plus grand profit de ce commerce de transport, n'étant point entrés dans la confédération, furent surveillés par les vaisseaux anglais, & on ne leur permit de transporter aucunes munitions navales dans les ports de France ni d'Espagne. Si-tôt que des navires chargés de semblables cargaisons étaient rencontrés, ils étaient conduits en Angleterre, leurs cargaisons étaient déchargées, & le prix payé par le Gouvernement, après quoi il leur était permis de s'en retourner. La République de Hollande se plaignit de cette conduite comme d'une infraction du droit des Nations ; mais les particuliers s'attachèrent à en tirer du profit. Ils évaluèrent, par collusion entr'eux, à très-haut prix, des cargaisons qu'ils se procuraient à bon marché, & souvent ils ne les embarquèrent que dans le dessein de les faire prendre & de les faire payer au-delà de ce qu'elles valaient ; tant il est vrai que dans la guerre, il n'est point de précaution sage qui n'ait des inconvéniens ruineux.

CHAPITRE II.

Combats entre les flottes française & anglaise aux Indes Occidentales ; ouragan furieux ; prise de Charles-Town par le Général Clinton ; victoire de Cornwallis à Cambrden ; compte rendu au Roi par M. Neker ; état des finances pour 1781.

A PRES le ravitaillement de Gibraltar, l'Amiral Rodney vint atterrir à la Barbade où il s'informa de l'état de la guerre dans les Antilles ; il apprit que l'Amiral Hyde Parker , avec quatorze vaisseaux , était à l'ancre à Sainte-Lucie , & que le Comte de Grasse du Bar était au Fort-Royal de la Martinique avec neuf vaisseaux , mais qu'il attendait à chaque instant l'arrivée d'une flotte considérable commandée par le Comte de Guichen qui escortait un convoi de cent navires chargés de beaucoup de provisions & de grands renforts de troupes ; que l'Isle de Sainte-Lucie étant menacée , l'Amiral Parker avait détaché quatre

Année
1780.

G ii j

vaisseaux de ligne des dix-huit qui formaient la totalité de sa flotte, pour aller chercher un renfort à Antigoa. L'Amiral Rodney & le Comte de Guichen arrivaient en même temps, l'un à la Barbade & l'autre à la Martinique. Le premier fit partir aussi-tôt les vaisseaux de transport destinés pour Sainte-Lucie; à l'égard du dernier il avait envoyé en avant la frégate *la Diane* & deux *cutters*, pour avertir le Comte de Grasse. La frégate se perdit corps & biens, & les *cutters* rencontrèrent quelques navires de transport, armés de canons, contre lesquels ils combattirent, & dont ils ne purent prendre aucun. Le Comte de Guichen ne les voyant point revenir changea de route, craignant de rencontrer les Anglais avec des forces supérieures, au vent de la Martinique. Alors il aperçut quatre gros vaisseaux qui venaient à lui, mais bientôt ils virèrent de bord, & ayant été reconnus pour Anglais, il les chassa jusqu'à six heures du soir, se laissant entraîner à leur poursuite à la hauteur de la Desirade. A la vue de cette Isle, ayant un riche convoi à conserver, &

craignant de trop s'éloigner, il vira de bord, & le lendemain matin il mouilla dans le port du Fort-Royal, l'escadre du Comte de Grasse étant venue le joindre à dix lieues au large, par le canal de la Dominique. Le Marquis de Bouillé, Gouverneur de la Martinique, qui s'était embarqué sur l'escadre du Comte de Grasse, avec les troupes, les munitions, l'artillerie qu'il avait préparées pour l'attaque de Sainte-Lucie, se rendit à bord de *la Couronne*, que montait le Comte de Guichen, & lui proposa de faire entrer le convoi au Fort-Royal, sans y jeter l'ancre, & d'aller surprendre à l'insu Sainte-Lucie; mais son ardeur fut obligée de céder à la prudence du Général de mer, qui lui objecta qu'il y avait beaucoup de malades, & qu'il fallait absolument les débarquer. Cette opération fit perdre trente-six heures bien précieuses; tandis qu'ils entraient au Fort-Royal, les quatre vaisseaux que le Comte de Guichen avait rencontrés sous le Vent, entraient dans le port de Sainte-Lucie, avec un renfort de douze cents hommes. Par un autre contre-

temps , on apperçut vingt-huit vaisseaux de transport qui venaient de la Barbade , & on leur fit donner la chasse ; mais ils se trouverent marcher si bien qu'ils doublerent la pointe du Gros-Islet sans qu'on pût les intercepter. Un Aide-de-camp & quelques Officiers envoyés par le Marquis de Bouillé descendirent à terre , & ils rapportèrent que , d'après toutes les informations prises des Français affidés , l'Isle ne pouvait être attaquée avec succès , parce qu'indépendamment de la difficulté de s'emparer des fortifications du Morne fortuné , la garnison était en ce moment de cinq mille hommes aguerris , & abondamment pourvue de toutes les choses nécessaires. Sur ces avis , la flotte retourna à la Martinique , & pendant qu'elle rentrait au Fort-Royal , l'Amiral Rodney , dont les découvreurs avaient surveillé tous les mouvemens des Français , jettait l'ancre à Sainte-Lucie avec cinq vaisseaux & deux frégates ; il en sortit le lendemain , avec vingt-six vaisseaux , pour venir établir sa croisière devant le Fort-Royal.

La flotte française sortit à son tour , les

deux armées étaient égales en nombre, trois combats opiniâtres, les 17 Avril, 15 & 19 Mai 1780, ne produisirent aucune conséquence décisive, & la victoire demeura incertaine. Dans le premier combat qui eut lieu le 17 Avril sous la Dominique, l'Amiral Rodney fut mal secondé par plusieurs vaisseaux de son armée; il démonta les Capitaines & les renvoya à Londres, où ils furent cassés par le jugement d'une Cour Martiale. La récompense, en Angleterre, est d'un côté, & la punition de l'autre; on n'y voit point de ces hommes vieillis sans gloire dans le service, & parvenus aux dignités par la date de leur naissance, malgré le défaut de courage ou de capacité. La sentence de l'Amiral Bing fut peut-être cruelle, mais tous les Marins s'en souviennent; ils craignent la voix du peuple qui demande des succès & n'admet pas facilement d'excuses.

Les Français perdirent plus d'hommes que les Anglais, dans ces combats répétés; il y avait à bord des vaisseaux six mille hommes de débarquement, sous les ordres

du Marquis de Bouillé, & prêts à envahir quelque'une des Isles Anglaïses, si la victoire se déclarait en faveur du Comte de Guichen.

Après le combat du 19 Mai, ce Général ne s'occupa que de réparer sa flotte, & de remplir sa mission, qui était d'escorter le convoi des Isles du Vent à Saint Domingue, & de ramener celui de toutes les Isles à Cadix.

Les Antilles ravagées par le fléau de la guerre le furent d'une manière plus terrible encore, par d'affreux ouragans qui s'élevèrent les 10 & 11 Octobre 1780, ils renversèrent les maisons, les arbres, dégradèrent les plantations; hommes, femmes & troupeaux étaient écrasés dans les retraites où ils cherchaient un abri. La foudre se mêlait à la fureur des vents, cent tonnerres tombaient à la fois, tandis que les tourbillons enlevaient les feuillages, les terres & les plantes jusques à la hauteur des montagnes. Les navires & les vaisseaux de guerre mouillés sur quatre ancres furent brisés dans l'intérieur des ports. Hommes, bestiaux, rien ne restait debout, tout était renversé

la face contre terre , & dans cette posture humiliée semblait implorer un ciel inexorable. Témoin de cette convulsion de la nature , toute la chaleur de mon ame ne suffit point à la décrire ; où sont les Peintres , où sont les Poètes capables d'en faire le tableau ?

Cet ouragan fut le plus furieux de ceux que les Antilles ont éprouvé depuis un siècle. Depuis Cayenne jusqu'à la Jamaïque, aucune Isle ne fut épargnée ; mais la Barbade , qui est la plus au vent de toutes, souffrit ce que l'imagination ne peut admettre. Le sang y était comprimé dans les veines par la force du vent , & faisait éprouver à tout ce qui respire une souffrance inconnue. Un grand nombre de vaisseaux périt dans les ports de la Grenade , de Tabago & de Saint-Vincent. La frégate *la Junon*, de quarante canons, & la corvette *le Fame* , prise faite sur les Anglais , furent détruites sur les côtes de cette dernière Isle , & la plus grande partie des Officiers & des équipages fut noyée. Tous les vaisseaux qui étaient dans les ports de la Martinique périrent ou

déraderent , & s'abandonnant à la fureur des flots , quelques-uns furent engloutis , d'autres furent pris , plusieurs se sauvèrent à Saint-Domingue ; mais les flottes anglaises souffrirent encore davantage dans la rade de Sainte-Lucie. Plusieurs vaisseaux de ligne y furent entièrement détruits. Deux frégates prirent feu sur les côtes de la Martinique , on n'en put sauver qu'environ quarante matelots que le Marquis de Bouillé fit habiller , soigner & renvoyer libres. Enfin la ruine fut générale. A la nouvelle de ces malheurs , il s'ouvrit à Londres un grand nombre de souscriptions pour les réparer dans les Isles anglaises , & le Gouvernement accorda une somme considérable pour être distribuée à ceux qui avoient le plus souffert ; mais cet évènement produisit en France beaucoup moins de sensation ; des citoyens de tous les rangs l'apprirent avec indifférence , & le Gouvernement ne pouvait pas être plus sensible que les particuliers.

Les opérations de la campagne dans l'Amérique Septentrionale furent dirigées vers le Sud. Sir Henry Clinton voulant s'em-

parer de la Caroline Méridionale, fit évacuer Rhode-Island, possession d'une grande importance, à cause de la bonté de son port. L'abandon qu'il fit volontairement de cette Province, est une preuve fâcheuse de la disparité qui existait entre les forces employées pour soumettre l'Amérique, & l'étendue de ce projet. Les Français s'emparèrent aussi-tôt de Newport, qu'ils avaient inutilement essayé de réduire. L'Armée anglaise entra dans Charlestown, le 13 Mai 1780, & bientôt après le Chevalier Clinton retourna à New-York. Le Comte Cornwallis demeura Commandant en chef dans la Caroline; mais une armée américaine commandée par le Général Gates, le dépoussa de toute la Province, excepté de la Capitale, où les Anglais furent se maintenir. Dans cette extrémité, Cornwallis résolut d'attaquer l'armée américaine, quoique supérieure en nombre à la sienne, & il la vainquit à Campden. Le Baron de Kalb, Major-Général au service des Etats-Unis, fut tué dans cette bataille. Le Lieutenant-Colonel

Dubuiſſon , ſon Aide-de-Camp , fit tous ſes efforts pour lui ſauver la vie , & ſe défendant encore après la défaite de l'armée , il fut dangéreuſement bleſſé & fait priſonnier. L'Etat de la Caroline récompenſa la bravoure de cet Officier , en lui accordant le grade de Brigadier-Général , & le Congrès le recommanda à la Cour de France. Le Lieutenant-Colonel Carleton ſe diſtingua dans toute cette campagne , & il devint formidable aux Américains. Il étoit moins difficile de remporter cette victoire , toute importante & inespérée qu'elle étoit , que de ramener les eſprits des habitans à leur ancienne obéiſſance envers le Gouvernement Britannique ; leur volonté demeurait invincible , leur haine ſembloit ſe nourrir & ſ'accroître dans les revers , & à toutes les occasions , cette haine éclatait par des actes hoſtiles.

Le Miniſtere Britannique craignant que dans la ſeſſion prochaine , le Parlement cédant au murmure du peuple , prît ſérieuſement en conſidération les abus qui exiſtaient dans les dépenses publiques , réſolut de diſſoudre tout-à-coup cette Aſſemblée ,

& de convoquer un nouveau Parlement pour le 31 Octobre 1780.

Edmond Burke tenta d'y introduire son plan d'économie, mais avec moins de succès que dans la session précédente. Dans le même temps, M. Neker, Ministre des Finances en France, rendit au Roi un compte détaillé des réformes qu'il avait faites, & lui indiqua un grand nombre de moyens par lesquels la situation de l'Etat devait s'améliorer encore dans l'avenir. Ce compte rendu reçut de grands éloges dans le Parlement d'Angleterre, & donna lieu à ses Orateurs de faire remarquer combien il était à craindre pour la Nation Britannique, que la France continuât de s'éclairer, & le Gouvernement Anglais de se corrompre.

Les dépenses pour le service public, de 1781, furent fixées à 22,348,037 l. sterl. (a).

(a) Cette année étant la dernière où Lord North ait conservé son influence, la dernière du Parlement formé en 1774, & celle où la guerre a été le plus difficile à soutenir, à cause de la rupture avec la Hollande, il paroît convenable de donner le détail de ces dépenses énormes, & des moyens employés pour y subvenir.

Pour composer cette somme, on emprunta douze millions sterling, outre les moyens

M A R I N E.

90,000 gens de mer, y compris	20,317	l. st.
soldats de marine.		4,680,000
Ordinaire de la marine.		380,261
Pour bâtir & réparer les vaisseaux.		676,016
Pour acquitter les dettes de la marine.		1,500,000
		<u>7,236,277</u>

A R M É E.

30,666 hommes, y compris	l. st.
4,213 Invalides.	1,172,357
80 compagnies d'infanterie indé-	
pendantes.	117,608
Déficit sur la somme fixée pour	
défrayer les deux bataillons du	
Régiment de Lord John Murray,	
en 1780.	1,108
Pour les pensionnaires de l'hôpi-	
tal de Chelsea.	91,604
Pour l'entretien des garnisons, &c.	1,388,927
Cinq bataillons hanovriens.	56,075

2,827,679

Milices en Angleterre, & hommes armés en
Ecosse, leurs équipemens & déficit
en 1780.

786,600

T O T A L 10,063,956

ordinaires

ordinaires de la taxe des terres & de la
dreche , & les moyens extraordinaires pro-

		l. ft.
	Ci-contre , 786,600	10,063,956
Troupes étrangères servant en		
Amérique	581,985	
Provisions pour ces troupes. .	49,373	
Leur artillerie.	27,684	1,445,642
Ordonnance imprévue pour 1780.	447,182	
Ordonnance pour 1781. . .	835,929	1,283,111
Extraordinaire de l'armée.		3,443,218

S E R V I C E S V A R I É S .

Au Docteur William Smith pour	
traitement des prisonniers malades.	1,200
A la Compagnie du Levant. . .	800
Routes & ponts en Ecoffe. . .	4,995
Sommes payées sur les demandes	
de la Chambre des Communes. .	22,222
Aux Colons de la Barbade & de	
la Jamaïque , qui ont le plus souffert	
par les ouragans.	120,000
Pour acheter des terres pour	
mettre à l'abri les chantiers & les	
munitions à Chatam , Plimouth ,	
Sheerneff , & pour mieux défendre	
le passage de la Tamise à Gravelend	
& au Fort de Tilbury.	34,273
	183,490

T O T A L 16,245,927

Liv. IV.

H

venans du renouvellement de la chartre de
la banque d'Angleterre & des arrérages de

		l. st.
	Dautre part,	183,490 16,935,927
Pour rétablir les prisons de Newgate, du banc du Roi & de la flotte.		35,000
Aux Américains réfugiés. . .		57,910
Convois sur la Tamise. . .		15,488
Arpentage général dans l'Amé- rique septentrionale.		207
Etablissmens civils en Amérique.		19,985
Forts & établissemens à la côte d'Afrique.		14,000
Pour les bâtimens de Sommerfet- Houfe.		36,207
A ceux qui ont souffert dans le tumulte du mois de Juin 1780, & qui ont perdu la valeur de 100 liv. au moins.		3,200
		<hr/>
		364,497
Acquittement de la vote de crédit des bills de l'échiquier & prises dans la loterie. . .		4,880,000

D É F I C I T S.

Sur les taxes pour	{	1758. . .	31,000
		1778. . .	191,000
		1779. . .	193,000
		1780. . .	8,551
			<hr/>
			423,551

T O T A L 21,480,424

la Compagnie des Indes Orientales. Dans cet emprunt, Lord North suivit un nouveau système. Afin de diminuer le poids de l'intérêt annuel & immédiat, il augmenta le capital de la dette fondée. Par ce moyen les ressources furent telles qu'il semblaît que la continuation de la guerre ne servait qu'à augmenter l'habileté de la Nation à la soutenir. Deux ans auparavant, le Gouvernement ayant besoin d'emprunter huit millions, n'avait pu s'en procurer que sept; mais alors il fut fait des offres du triple de la somme dont on avait besoin. Les Souscripteurs de cet emprunt recevaient pour chaque cent livres sterling qu'ils fournissaient, un capital de cent cinquante livres en annuités, à 3 pour $\frac{\circ}{100}$, & une annuité additionnelle de 25 liv. sterling à 4 pour $\frac{\circ}{100}$,

		l. st.
Ci-contre,	423,551	21,480,424
Déficit sur la taxe des terres & celles de la dreche.	422,745	
	<hr/>	867,623
T O T A L.		<hr/> 22,348,037
	H ij	

lequel intérêt devait continuer jusqu'à ce que l'annuité fût rachetée ; ainsi l'emprunt de douze millions se faisait à $5 \frac{1}{2}$ pour $\frac{\circ}{\circ}$, ce qui dans les circonstances était un intérêt modique ; mais la Nation, au lieu de douze millions, se trouvait chargée d'un capital de dix-huit millions à 3 pour $\frac{\circ}{\circ}$, & de trois millions à quatre. Cette nouvelle dette créée pour le service d'une seule année, excédait de beaucoup la somme que Lord North, neuf ans auparavant, faisait espérer à la Nation d'acquitter, dans le cours de dix années (a). Quatre cents quatre-vingt mille liv. sterling furent levées par loterie, & les billets délivrés parmi les Souscripteurs, à raison de quatre par chaque mille livres sterling.

L'intérêt de cet emprunt montait à six cent soixante mille livres sterling, & les taxes nécessaires pour fournir cette somme annuelle s'établirent avec une facilité surprenante. On mit 5 pour $\frac{\circ}{\circ}$ sur les droits d'excise, la drèche, la bière, le savon,

(a) Voyez au Livre premier, Chapitre III.

les chandelles & les cuirs exceptés ; tous escomptes & rabais dans les douanes furent abolis ; le temps accordé précédemment aux Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, pour le paiement des droits des marchandises vendues à leurs ventes publiques , fut réduit à trois mois au lieu de neuf, après la terminaison de chaque vente. Une taxe conditionnelle d'un *penny* trois *farthings* fut ajoutée sur chaque livre de tabac , & quatre *shelings* huit *pences* par quintal de sucre importé en Angleterre ; il fut fait divers réglemens sur les droits qui se perçoivent sur le papier ; on mit un droit additionnel de timbre sur chaque feuille d'almanachs , & on donna cinq cents liv. sterl. par an aux Universités de Cambridge & d'Oxford , pour leur tenir lieu des sommes que la Compagnie des Libraires avait coutume de leur payer , pour le privilege d'imprimer des almanachs. Le fonds d'amortissement reçut cette année une augmentation de cent quatre-vingt dix mille livres sterling , à cause d'un certain nombre d'annuités à 4 pour $\frac{2}{100}$, qui , à cette époque,

furent réduites à 3, conformément aux clauses sous lesquelles on avait emprunté le capital de ces annuités. Lord North déclara que le produit de ce fonds, avec son accroissement, s'élevait à environ trois millions, & proposa de l'appliquer à la réduction de la dette de la marine. L'affaire des finances se termina par une vote de crédit pour un million (a).

(a) VOIES ET MOYENS.

Taxes des terres.	2,000,000
Taxes de la dreche.	750,000
Annuités & loterie.	12,480,000
Fonds d'amortissement	
au 5 Janvier 1781.	288,247
5 Avril.	757,087
Anticipation.	1,854,566
	<hr/>
	2,900,000
Bills de l'échiquier.	3,400,000
Différens surplus & épargnes. .	272,000
Du Gouverneur & de la Com-	
pagnie de la banque pour le renou-	
vellement de leur chartre, prêt pour	
trois ans, à 3 pour $\frac{9}{10}$ par an. . .	2,000,000
Arrérage de la Compagnie des	
Indes.	400,000
	<hr/>
TOTAL.	214,192 24,192,000
Excédent des voies & moyens.	1,843,963

C H A P I T R E I I I.

L'Angleterre déclare la guerre à la Hollande ; prise de Saint-Eustache par les Anglais ; combat naval entre les Anglais & les Hollandais ; expédition du Commodore Johnstone ; les Français prennent Tabago & reprennent Saint-Eustache ; réduction de la Floride Occidentale ; Siège de Minorque par les Espagnols & les Français.

LES Hollandais tenaient depuis longtemps envers l'Angleterre une conduite ennemie. Ils n'osaient se montrer à découvert, mais la politique de la France les avait subjugués ; la partialité avec laquelle cette République, & particulièrement la Province d'Amsterdam, servaient les intérêts de la France & ceux des Américains, fut remarquée par la Cour de Londres avec beaucoup de déplaisir. Les Américains avaient essayé de négocier un emprunt en Hollande, & n'avaient pas réussi ; cepen-

Années
1780 &
1781.

H iv

dant les préliminaires d'un traité de commerce avaient été arrêtés à Aix-la-Chapelle, en Septembre 1778, par les ordres & les instructions de M. Van Berkel, Conseiller & Pensionnaire de la Ville d'Amsterdam, avec un député du Congrès. Les secours que la Hollande pouvait rendre ouvertement ou en secret, si un personnage grave, muni de pleins pouvoirs du Congrès résidait à Amsterdam, déterminèrent Henri Laurens, Président de ce Corps Politique, à entreprendre le voyage; mais le vaisseau sur lequel il était embarqué fut pris par une frégate anglaise, & le Président Américain ayant été conduit à Londres, fut enfermé à la Tour. Il avait jeté tous ses papiers à la mer, aussi-tôt qu'il s'était vu en danger d'être pris, mais il arriva qu'ils furent retrouvés & envoyés aux ministres. Ce que l'on y découvrit déterminait l'Angleterre à ne plus garder aucune mesure avec les Hollandais, & à leur déclarer la guerre par un manifeste publié le 20 Décembre 1780.

Cette déclaration parut foudroyante au

plus grand nombre des Citoyens & des Commerçans de Hollande. Ils regardaient leur République comme l'alliée naturelle de l'Angleterre, ils avaient des affociations & des liaisons d'affaires avec les Banquiers & les Marchands de Londres, & la plus grande partie de leur fortune était dans les fonds publics de la Grande Bretagne; ils se voyaient obligés de combattre contre leurs intérêts, leurs amis & leurs biens. Ils maudissaient la cabale qui avait attiré sur eux ce fléau, & ne savaient s'ils devaient faire des vœux pour la ruine de l'Angleterre, ou celle de leur Patrie. La consternation régnait parmi eux, & tandis que les partisans de la France manifestaient leur défiance contre le Chef de la République & ses principaux Officiers, naturellement affectionnés à la Cour de Londres, ceux-ci & toute la Nation gémissaient sur les calamités publiques.

C'est une résolution bien hardie & d'un danger bien grand pour un Royaume déjà accablé d'ennemis qui ont résolu son abaissement, que d'oser déclarer la guerre à une

autre Puissance. Une démarche si téméraire ne peut être justifiée que par la nécessité; mais la Nation Anglaise avait bien senti que l'inimitié ouverte des Hollandais était moins à craindre que leurs manœuvres occultes. D'ailleurs cette déclaration mettait la Hollande dans l'impossibilité d'entrer dans la neutralité armée, & de se couvrir de la protection des Puissances du Nord.

L'audace de la Nation Britannique croissait avec le nombre de ses ennemis; malgré la disette apparente des matelots, une multitude de Corsaires nouvellement armés sortit toute à la fois pour donner chasse aux navires hollandais, & fit en peu de temps sur cette Nation pour plus de deux cents millions tournois de prises, d'autant plus avantageuses, que la plus grande partie des cargaisons appartenait aux Français & aux Espagnols. Ainsi l'Angleterre trouva dans l'acquisition d'un nouvel ennemi, de nouveaux moyens de continuer la guerre, & de pousser avec vigueur ses opérations militaires.

Les divisions qui subsistaient dans les Provinces rendaient la Hollande peu re-

doutable. Aussi-tôt que la proclamation du Roi parvint à l'Amiral Rodney , qui , après avoir fait un voyage inutile au Continent , était revenu aux Antilles , il s'empara de l'Isle Saint-Eustache. Il avait attaqué à la fin de Décembre l'Isle de Saint-Vincent , & les troupes anglaises avaient été repoussées.

Saint-Eustache , qui pendant cette guerre avait été un entrepôt de commerce pour les Français & les Américains , n'est autre chose qu'un rocher stérile également incapable de défendre & de nourrir ses habitans ; mais cette Isle était de la plus grande importance pour les Hollandais , parce que dans toutes les guerres elle devenait le siège principal du commerce des Antilles qui s'y réfugiait sous le voile paisible de la neutralité. La Ville d'Amsterdam était principalement intéressée dans le commerce de Saint Eustache , cependant beaucoup de négocians sujets ou amis de l'Angleterre y participaient. Le Gouverneur ne pouvant faire aucune résistance se rendit à discrétion. Les Anglais trouverent dans la rade cent trente-cinq bâtimens de toutes les Nations , dont

ils se saisirent ; une frégate voulut d'abord se défendre & se rendit ensuite. Une flotte marchande de trente navires richement chargés, escortée d'un vaisseau de soixante-quatre canons qui devait la convoyer , ayant mis à la voile aux approches de la flotte anglaise , fut poursuivie & prise en entier.

Le vaisseau se défendit & ne fut pris qu'après que le Comte de Krall son Capitaine eut été tué. Les habitans furent traités avec une dureté implacable. Les troupes de débarquement étaient commandées par cet impitoyable Robert Vaughan qui, dans l'Amérique Septentrionale , avait incendié la Ville d'Esopus , & désolé les campagnes , le long des bords de la rivière d'Hudson. On ne pouvait attendre de lui que cruautés & pillage, & l'Amiral Rodney, un des plus habiles & le plus heureux de ceux qui ont parcouru l'Océan , ternit sa gloire & flétrit ses lauriers en y participant. Les propriétés particulières furent saisies sans merci , & l'esprit de désolation & de vengeance ne laissa pas même aux habitans les moyens de subsister. L'Isle de St. Martin

& les établissemens de Demerary & d'Essequibo dans le continent de l'Amérique méridionale furent réduits bientôt après ; mais une partie de la flotte de Saint-Eustache fut reprise par les Français sur les côtes d'Irlande.

Les Anglais , en se déterminant à faire la guerre à la Hollande , se proposaient de détruire à la fois le commerce de cette République , en Amérique , en Europe & dans les Indes Orientales. Ce qui venait de se passer à l'Amérique remplissait le premier objet , & il ne leur restait plus que l'Isle de Curaçao. Le second était de défendre aux Hollandais l'entrée de la Baltique.

Le Vice-Amiral Hyde Parker fut envoyé avec cinq vaisseaux de ligne , un vaisseau de cinquante canons & cinq frégates , pour intercepter leur flotte. Il la rencontra à Dogger Bank , le convoi était considérable , & la flotte qui l'escortait consistait en huit vaisseaux de ligne & plusieurs grandes frégates. Quoique ses forces fussent inférieures à cette escadre , il les attaqua avec courage ; le combat fut opiniâtre , & prouva

que les Hollandais n'avaient point perdu la fermeté ni la vigueur qui les avait rendus fameux dans le dernier siècle. L'engagement entre les deux escadres dura quatre heures, & ne cessa que par l'impossibilité de faire manœuvrer les vaisseaux : ils restèrent long-temps les uns près des autres ne pouvant plus combattre & entièrement désarmés ; mais à la fin l'escadre hollandaise reprit sa route pour le Texel, où la flotte marchande rentra avec elle. Un des vaisseaux de guerre coula bas dans le trajet. Les Anglais eurent quatre cents quarante-trois hommes tués ou blessés dans ce combat opiniâtre ; mais la flotte hollandaise ne put poursuivre son voyage dans la Baltique. Parker retourna en Angleterre, fâché d'avoir été envoyé avec trop peu de forces pour pouvoir s'emparer de cette flotte, & de n'avoir pu obtenir les vaisseaux de renfort qu'il avait demandés. George III lui témoigna la satisfaction qu'il avait de sa conduite en venant le visiter à bord de son vaisseau dans le port de Chatam ; mais cette démarche honorable n'appaisa point

son juste mécontentement, il amena son pavillon & se retira du service.

Le Commodore Johnstone commandait une escadre destinée à attaquer le Cap de Bonne-Espérance; &, après s'en être emparé, il devait se rendre à l'Amérique du Sud pour faire une entreprise sur Buenos-Ayres à Rio de la Plata, où une commotion dangereuse donnait de grandes allarmes à la Cour de Madrid. Le Cabinet de Londres avait été informé de la situation des affaires dans cette Province par un Prêtre, qui delà avait été envoyé prisonnier en Espagne pour avoir fomenté la rébellion. Le vaisseau sur lequel il était avait été pris par un corsaire anglais; il s'était embarqué avec Johnstone, & devait l'accompagner dans son expédition.

La République de Hollande ne pouvant défendre ses établissemens au-delà des mers, avait été obligée de réclamer la protection de la France; & une escadre supérieure à celle du Commodore Johnstone, était partie de Brest pour contrarier ses desseins. Le Commandeur de Suffren rencontra

l'escadre anglaise dans la petite Ile de San-Iago, l'une des Isles du Cap-Verd, & il l'attaqua quoiqu'elle fût sous la protection du pavillon portugais. Les Français souffrirent beaucoup dans le combat; mais néanmoins étant arrivés au Cap de Bonne-Espérance avant la flotte anglaise, ils se rendirent maîtres du port & de la Colonie, & l'attente de leurs ennemis fut trompée. Johnstone, forcé de renoncer à son entreprise, se dédommagea en attaquant cinq vaisseaux de la Compagnie des Indes hollandaise qui retournaient en Hollande avec de riches chargemens, quatre furent pris, & le cinquieme brûlé. Cette bonne fortune lui fit renoncer au projet de Buenos-Ayres. Les vaisseaux anglais destinés pour les Indes, qui étaient sous son convoi, continuerent leur voyage, & il revint en Angleterre avec ses prises, & son Prêtre Espagnol, dont l'assistance lui devenait inutile.

Quoiqu'une grande flotte française fût attendue dans les Antilles, l'Amiral Rodney resta long-temps à Saint-Eustache pour vendre

vendre l'immense quantité de marchandises qui s'y était trouvée. Il se borna à envoyer l'Amiral Hood en croisière, retenant avec lui trois vaisseaux. Hood remontra en vain que dans la station qui lui était prescrite il ne pourrait empêcher la jonction de la flotte qui devait arriver de France, avec l'escadre qui était dans le havre de la Martinique; Rodney n'y eut point d'égard, mais l'événement prouva que la remontrance de Hood était judicieuse. Les Français se réunirent dans la journée du 29, & ils se trouverent supérieurs de sept vaisseaux de ligne; néanmoins Hood les combattit avec courage & prudence, se battant en retraite. Son arrière-garde souffrit beaucoup. *Le Centaure, le Torbay, l'Intrépide & le Ruffel* soutinrent la plus grande partie du feu; le dernier était en danger d'être pris, si l'Amiral n'était parvenu à faire couvrir sa retraite. Ce vaisseau maltraité fit vent arrière jusqu'à Saint-Eustache, où il arriva avec sept pieds d'eau dans sa cale. Les Français auraient pu recommencer le combat le lendemain: quoique Hood n'eût

Liv. IV.

I

plus que seize vaisseaux, il se tenait en mesure, mais il ne fuyait pas; cependant il ne se passa rien, la flotte française n'ayant pu se rallier. Le premier Mai, les deux armées se trouverent en vue à trente lieues à l'Ouest de Sainte-Lucie, & l'Amiral Hood semblait n'avoir plus de ressource que dans la supériorité de sa marche; mais les Français, séparés les uns des autres, & ayant plusieurs vaisseaux hors de vue, n'osèrent l'attaquer (a).

Bientôt après Sir George Bridge Rodney reprit le commandement, & ayant rassemblé toutes ses forces, courut à la recherche des Français. Ceux-ci, après avoir réparé leurs dommages, avaient fait embarquer six mille hommes, sous les ordres du Marquis de Bouillé, Gouverneur de la Martinique, pour faire une entreprise sur Sainte-Lucie. On a prétendu que le Marquis de Bouillé avait le projet de s'emparer d'une partie de

(a) On prétend que le Général français ordonna les manœuvres les plus habiles, mais qu'il ne put se faire obéir, & que rien ne fut exécuté.

l'Isle sans attaquer le morne Fortuné, & de s'y fortifier de telle maniere que cette Isle demeurât, pendant la guerre, moitié française & moitié anglaise, puisqu'il devenait impossible de la reconquérir en entier. Ce projet, tout resserré qu'il était, n'aurait pas été sage, & aurait entraîné de grandes dépenses. Il y a lieu de croire plutôt que le Marquis de Bouillé, voyant que le Comte de Grasse n'avait que six semaines à rester aux Antilles à cause des approches de l'hivernage, n'avait voulu entreprendre aucune grande opération, & n'avait eu d'autre dessein que de masquer, par une attaque simulée sur Sainte-Lucie, la réduction de l'Isle de Tabago. On se borna à mettre quelques troupes à terre au Gros-Islet, à s'emparer d'un hôpital, où il se trouva cent vingt soldats convalescens, & d'un magasin d'armes & d'habits. La flotte française, après avoir touché au Fort-Royal, fit voile pour l'Isle de Tabago, où l'on avait déjà envoyé le Chevalier de Blanchelande avec deux mille hommes, transportés sur deux vaisseaux de guerre

& une frégate. Cette Isle que l'on avait toujours regardée comme peu capable de résistance, fut défendue avec opiniâtreté par la garnison, qui ne consistait qu'en trois cents quatre-vingt hommes du quatre-vingt-sixième régiment, & environ cinq cents hommes de milices. Les attaquans ayant laissé le temps aux Anglais de se retirer dans les montagnes de l'intérieur de l'Isle, ils ne capitulerent qu'à la dernière extrémité.

L'Amiral Rodney avait détaché six vaisseaux de ligne pour porter du renfort à Tabago; mais ayant apperçu la flotte française, ces vaisseaux ne purent débarquer les troupes qu'ils avaient à bord, & ne songerent qu'à s'échapper, ce qu'ils firent heureusement. Alors l'Amiral vint au secours; mais il était trop tard, l'Isle était déjà prise. La flotte anglaise était composée de vingt-un vaisseaux de ligne, & la flotte française de vingt-quatre. Ces deux flottes se trouvant en présence, se formerent, de part & d'autre, en ligne de bataille: les équipages anglais se tinrent toute la

nuît sous les armes ; mais l'Amiral Rodney, qui par sa manœuvre s'était rendu maître d'engager ou d'éviter son ennemi, refusa le combat, parce qu'il n'avait point de port à la proximité où les vaisseaux anglais désarmés pussent se retirer ; en sorte qu'après une vaine parade de bataille, les deux armées navales se retirèrent sans coup férir, l'une à la Grenade & l'autre à la Barbade, & delà à la Martinique & à Sainte-Lucie. L'Amiral Rodney partit de cette dernière Isle sur un vaisseau de quatre-vingt canons pour se rendre en Angleterre, laissant le commandement de la flotte à l'Amiral Hood, qui se rendit à New-York, & y joignit l'Amiral Graves, tandis que le Comte de Grasse, parti de la Martinique le 5 Juillet, allait à Saint-Domingue avec un nombreux convoi.

Il ne restait aux Isles du Vent, pour toute force navale, tant du côté des Anglais que des Français, que quelques frégates ; l'Amiral Hood avait laissé un vaisseau à Sainte-Lucie, mais en si mauvais état qu'on fut obligé de le mettre en radoub.

Le Marquis de Bouillé, toujours animé d'un zèle entreprenant, saisit cette circonstance pour aller attaquer Saint-Eustache. La garnison de cette Ile était dans la sécurité ; persuadée que les Français ne feraient aucune attaque tant qu'ils ne seraient pas soutenus par des forces maritimes, cette garnison, composée d'environ huit cents hommes, vivait dans l'indolence, les postes extérieurs qu'elle avait à défendre étaient mal gardés. Le Marquis de Bouillé crut pouvoir enlever l'Ile avec douze cents hommes, & quoique toutes les probabilités humaines condamnaient cette témérité, elle eut le plus heureux succès. Les circonstances de cette expédition sont si singulières que je ne puis m'empêcher de les rapporter avec quelque détail. Il partit de la Martinique le 15 Novembre, avec trois frégates, une corvette & quatre bateaux armés. Cette flotille portait douze cents hommes, son artillerie, ses munitions, en un mot toutes ses ressources. Les vents & les courans qui le contrariaient à la fois, auraient forcé tout autre à renoncer à ce projet ; il n'arriva à la vue de Saint-

Eustache que le 25. Le débarquement devait se faire la même nuit, & l'on y travailla avec un zèle & des peines incroyables; mais les pilotes se tromperent, & il n'y eut qu'un petit bateau armé, où était le Comte de Dillon avec cinquante hommes de son Régiment, qui put effectuer le débarquement. Un ras de marée qui régnait sur cette côte fit chavirer les chaloupes, les brisa contre les rochers & noya plusieurs soldats. La chaloupe du Marquis de Bouillé chavira de même, mais tous ceux qui y étaient parvinrent à se sauver; enfin, une heure avant le jour, il n'y avait qu'environ quatre cents hommes à terre, & il ne restait plus d'espoir de faire débarquer le reste des troupes, les frégates étaient en dérive, les chaloupes & les canots étaient brisés. N'ayant pas d'espoir de retraite, il voulut justifier une grande témérité par une plus grande encore; il entreprit d'attaquer & de vaincre l'ennemi jusques dans ses fortifications. Il était quatre heures & demie du matin, & il se trouvait à deux lieues du fort & des casernes: il

fit marcher sa petite troupe au pas redoublé. Il ordonna au Comte de Dillon d'aller droit aux casernes avec ses Chasseurs Irlandais, & d'envoyer un détachement pour prendre le Gouverneur dans sa maison; au Chevalier de Frêne, Major du Régiment Royal-Comtois, d'aller avec cent chasseurs au fort, & de l'escalader, s'il ne pouvait entrer par la porte, & au Vicomte de Damas, avec le reste des troupes, de soutenir cette attaque. C'était bien ordonné, mais l'exécution paraissait impossible. Elle était confiée à des Officiers d'une rare hardiesse, mais il ne suffit pas d'être brave, intrépide, il faut avoir des forces; ils firent mieux, ils furent heureux.

Le Comte de Dillon arriva aux casernes à six heures. Une partie de la garnison faisait alors l'exercice sur l'esplanade; trompée par l'habillement rouge des Irlandais, elle ne reconnut les ennemis que par une décharge qui fut faite à brûle pourpoint. Cockburn, Gouverneur de l'Isle, qui se rendait au lieu de l'exercice, fut pris au même instant par

le Chevalier o Connor , Capitaine de Chasseurs du Régiment de Walsh (a).

Le Chevalier de Frêne marcha droit au fort ; où les ennemis se jettaient en foule , & arriva au pont-levis au moment où ils travaillaient à le lever ; il fit faire une décharge sur les Anglais qui abandonnerent les chaînes du pont-levis , aussi-tôt il se jeta dans le fort. Le Chevalier de Lamotte , Capitaine du Régiment d'Auxerrois , entra le premier dans le fort , il fut suivi par les Chasseurs de Royal-Comtois , & le Chevalier de Frêne , qui entra le dernier , fit lever le pont après lui. Dans cette position , les Anglais & les Français se trouvant pêle-mêle , enfermés dans le fort , il fallait vaincre ou périr ; mais dans la première confusion , les Anglais , quoique supérieurs en nombre , ne pouvant se rallier , mirent bas les armes. Alors on réunit dans le fort les Officiers & les soldats qui venaient s'y rendre sépa-

(a) Le Gouverneur Cockburn a été condamné à être dégradé à la tête des troupes par jugement d'une Cour martiale.

rément & de toutes parts, & sept cents hommes mirent bas les armes devant moins de quatre cents; enfin, tel fut le bonheur de cette journée, qu'il n'y eut que dix soldats Français tant tués que blessés, quoique la perte des Anglais fût considérable.

Le Marquis de Bouillé remit St. Eustache sous les loix & le gouvernement des Hollandais; il trouva chez le Gouverneur deux millions sterling, qui y étaient en sequestre jusqu'à la décision de la Cour de Londres. Cet argent appartenait à des Hollandais à qui il le fit remettre. Il envoya le Vicomte de Damas reprendre la petite Isle de Saint-Martin.

Cependant les Espagnols, sous la conduite de Don Galvez, Gouverneur de la Louisiane, assiégeaient Pensacola, capitale de la Floride Occidentale. Ce poste était depuis long-temps fortifié, & les Espagnols en avaient été dépossédés par les Anglais dans la guerre précédente. Les progrès du siège furent d'abord très-lents; le Colonel Campbell, qui commandait les Anglais, fit une vigoureuse résistance, mais Don Galvez

ayant été renforcé par une escadre aux ordres de Don Solano, à laquelle s'était jointe une escadre française commandée par le Chevalier de Monteil, pressa les opérations avec la plus grande vigueur. Les Anglais qui formaient la garnison de la Place, ne pouvant résister plus long-temps aux efforts réunis de ces forces supérieures, le feu de leurs batteries se rallentissait chaque jour, tandis que celui des assiégeans redoublait sans cesse ; il devint si violent qu'il mit le feu à un magasin à poudre, fit sauter le principal des ouvrages avancés, & fit périr beaucoup de monde. Cet accident força les Anglais de capituler, & de se rendre prisonniers, le 8 Mai 1781. La prise de Pensacola décidait du sort de la Floride, qui entra sous la domination espagnole dont elle avait été séparée par le traité de paix de 1763.

Dans le même temps, une armée de huit mille hommes partait de Cadix, sous les ordres du Duc de Crillon, pour s'emparer de Minorque. Cette armée devait être jointe incessamment par un détachement de six

mille hommes de troupes françaises commandé par le Comte de Falkenheim. Le Duc de Crillon mit pied à terre dans l'Isle de Minorque, le 23 Août, & ne rencontra aucune opposition à son débarquement. Les troupes espagnoles s'emparèrent de deux petits forts, où elles firent environ deux cents prisonniers, & du magasin de l'Amirauté où l'on trouva des agrès suffisans pour équiper un grand nombre de vaisseaux. La Ville était évacuée, & les troupes anglaises s'étaient retirées au Fort St. Philippe, où le Lord Murray, Gouverneur de l'Isle, s'était renfermé avec toutes les provisions qu'il lui avait été possible de rassembler.

L'artillerie de siege & toutes les choses nécessaires ayant été promptement débarquées, le Duc de Crillon forma le blocus de la forteresse; il fut blessé à la tête, d'un éclat de pierre que fit jaillir un des boulets de canon que les Anglais tirèrent sur lui, pendant qu'il faisait la reconnoissance des postes; mais cette blessure ne put ralentir son activité.

Le Fort Saint-Philippe était défendu par

Cinq cents pieces de canon , on le regardait comme imprenable , on en avait augmenté les ouvrages depuis qu'il était rentré au pouvoir des Anglais , & la garnison était de trois mille hommes , sans y comprendre les Insulaires , que le Général anglais avait obligé de prendre les armes , & de s'y renfermer avec lui. Dans la guerre précédente , le Duc de Richelieu avait emporté d'assaut cette Citadelle , mais alors la garnison n'était que de quinze cents hommes , & les circonstances n'étaient plus les mêmes.

Cependant le Duc de Crillon pressait les préparatifs du siege , il avait demandé en Espagne des renforts , & il attendait impatiemment l'arrivée de l'armée auxiliaire qui s'embarquait à Toulon. La flotte espagnole bloquait les ports , & les volontaires français s'embarquant sur des chaloupes , enlevaient avec audace les navires anglais qui s'étaient réfugiés sous le canon du fort. Les Capitaines Eyries & Varage , Officiers Provençaux tirés de la marine marchande , en enleverent , dans une seule nuit , six des plus richement chargés. Lord Mur-

ray fut contraint de faire mettre le feu à ceux qui restaient encore, pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir des assaillans.

L'armée espagnole environnant la forteresse, rien ne pouvait entrer ni sortir; le Général fit ouvrir un chemin qui communiquait de Mahon au port de Fornella, pour faciliter le transport d'un train d'artillerie considérable qu'il avait demandé, & qui devait lui arriver avec un renfort de quatre mille hommes. Mais tandis que les embarquemens se faisaient à Toulon & à Barcelone, & que le Duc de Crillon faisait élever des batteries, il se passait en Amérique des événemens décisifs qui nous obligent de porter nos regards sur cet autre hémisphère.



CHAPITRE IV.

Le Général Arnold trahit la cause des Américains , & passe au service de l'Angleterre ; invasion de la Virginie par les Américains & les Français ; siège de la Ville d'Yorck ; l'armée anglaise , commandée par Lord Cornwallis , y est faite prisonnière ; prise de l'Isle de Saint-Christophe par les Français , & du Fort Saint-Philippe par les Espagnols.

LE Général Arnold , dont l'intrépidité & le courage entreprenant avaient remporté tant d'avantages sur les forces britanniques , & si bien soutenu la cause de la liberté , abandonna tout-à-coup ses compatriotes & trahit la confiance du Congrès. Etant devenu amoureux de la fille d'un Torry , l'une des plus belles femmes de tout le nouveau monde , elle réveilla dans son esprit le souvenir des mécontentemens qu'il avait reçus du Congrès , & il fut résolu qu'il ne serait heureux dans ses amours

Année
1781.

qu'autant qu'il changerait de parti. Déjà vivement ébranlé par des sollicitations trop puissantes sur un homme aussi ardent dans toutes ses passions, les offres qu'on ne tarda pas à lui faire d'une grande somme d'argent, & d'un rang distingué dans l'armée anglaise, acheverent de lui tourner la tête; mais il dissimula, attendant le moment de signaler sa trahison par quelque forfait remarquable.

Etant Commandant à Westpoint, Citadelle bâtie par le Chevalier du Portail, Ingénieur Français, sur les rives escarpées de l'Hudson, & qui était devenue pour ainsi dire la clef de l'Amérique indépendante, il projetta de livrer cette forteresse aux Anglais; mais le complot ayant été découvert, il n'eut que le temps de se sauver à New-York. Le Général Clinton l'envoya dans la Virginie en qualité de Brigadier-Général, sous les ordres du Major-Général Philips, & cet Officier étant mort de la fièvre, le commandement échut à ce nouveau transfuge. Il attaqua Petersbourg, brûla les magasins de tabac, incendia les barraques que les Américains
avaient

avaient construites pour les troupes , & toutes les provisions , marchandises & munitions navales qui se trouverent aux environs. Dans le même temps , le Général Cornwallis , à la tête de l'armée du Sud ; après avoir remporté une victoire signalée sur le Général Gréen , à Guillardfort dans la Caroline septentrionale , pénétrait dans l'intérieur de la Virginie.

Arnold ayant détruit tout ce qu'il avait rencontré sur les côtes de cette Province ; retourna à New-Yorck , & bientôt après il fut dévaster les rivages du Connecticut ; pays de sa naissance , & y détruisit plusieurs navires & beaucoup de magasins remplis de marchandises & de provisions ; il incendia la Ville de New-London , située sur la rivière Tamise , & le meilleur port de cette Province. L'embrâsement de cette Ville ne peut lui être pardonné , parce qu'il annonce le dessein prémédité de ravager & de détruire. Les maisons étaient isolées & distantes l'une de l'autre de vingt à trente pieds , pour prévenir les effets de l'incendie ; & il fit mettre le feu exprès à chaque maison.

23 Le Général Cornwallis , après s'être emparé des bords de la rivière d'York , se fortifiait à York-Town , & le Colonel Tarleton , logé à Gloucester , faisait des incursions dans toutes les parties de la Province , enlevant chevaux & mulets , negres & bestiaux. Le Marquis de la Fayette , avec un corps de deux mille hommes , restait seul pour combattre les Anglais dans ce canton , & montrant qu'il savait faire la grande guerre avec peu de troupes , il était parvenu à se maintenir , depuis le commencement de la campagne , sans se compromettre , ni se laisser entamer par un ennemi supérieur , qu'il travaillait peu à peu à resserrer dans York. Tel était l'état de la guerre dans la Virginie , lorsque le Comte de Grasse , qui commandait une flotte puissante , reçut à St. Domingue des dépêches du Général Washington , de M. de Rochambeau & de M. de Barras , qui l'invitaient à venir s'emparer de la baie de Chesapeak , avec un corps de troupes de débarquement , & une somme d'argent pour la solde de l'armée française , afin de concourir à délivrer la Virginie , &

à investir l'armée anglaise qui était tenue en échec par la petite troupe du Marquis de la Fayette. L'occasion était décisive : le plus difficile était de trouver de l'argent. Un Commissaire espagnol de l'Isle de Cuba, qui se trouvait au Cap, en fit venir de la Havane. La frégate *la Concorde* fut expédiée le 28 Juillet, pour annoncer l'arrivée de l'armée & des secours à l'Amérique septentrionale : Washington & le Comte de Rochambeau se mirent aussi-tôt en marche pour se rendre de New-Yorck en Virginie. Le Comte de Grasse, parti de St. Domingue le 5 Août avec toute son armée navale & trois mille hommes de troupes de débarquement, commandés par le Marquis de St. Simon, Maréchal de Camp, jettal'ancre le 31 dans la baye de Chesapeak, derriere le Cap Henry, & débarqua les troupes sur la riviere James, où elles se joignirent aux milices de Pensilvanie. Le Marquis de la Fayette campait à la fourche de Somunthi & de Multaponni, & avait des détachemens sur la riviere d'Yorck ; le Général Waine devait passer *James*

K ij

river (a), & se porter de manière à arrêter les Anglais, s'ils tentaient de retourner dans la Caroline. Le 2 Septembre, les Généraux Washington & Rochambeau, avertis de l'arrivée du Comte de Grasse, l'envoyèrent prévenir de la jonction prochaine de l'escadre du Comte de Barras, qui escortait l'artillerie & les munitions nécessaires au siège d'Yorck, & lui annonçèrent que l'armée, à son arrivée à Baltimore, débarquerait sur les bâtimens légers de la flotte pour descendre l'Eleck.

Telles étaient les positions lorsque la flotte anglaise, sous les ordres de l'Amiral Graves, vint attaquer l'armée du Comte de Grasse dans la baie de Chesapeack : il y eut, de part & d'autre, un feu soutenu pendant environ deux heures ; mais l'Amiral Graves ayant à combattre des forces supérieures, & voyant plusieurs de ses vaisseaux déjà désarmés, leur fit signal de tenir le vent, & parvint à s'éloigner.

(a) La rivière James, si renommée par l'excellent tabac qui croit le long de ses bords.

L'escadre du Comte de Barras arriva le 10 dans la baye de Chesapeack, le gros de l'armée remontait la riviere James, & les trois mille hommes du Marquis de Saint-Simon ayant joint les deux mille Américains, commandés par le Marquis de la Fayette, ce jeune guerrier se trouvait, en qualité de Major général au service des Etats-Unis de l'Amérique, commander un Maréchal des camps français. Toutes les troupes étant réunies à Williamsbourg, marcherent vers Yorck avec célérité. Le Marquis de la Fayette conduisait les Américains, qui formaient la colonne de droite. Le Marquis de Saint-Simon, à la tête des trois mille hommes venus de Saint-Domingue, formait la gauche; de sorte que les Américains, arrivés au lieu du siège, occuperent la droite, appuyés sur la riviere d'Yorck; les troupes du Marquis de Saint-Simon s'étendirent sur la gauche jusqu'à la même riviere, & l'armée française du Comte de Rochambeau, que le Baron de Viomesnil avait conduite pendant la marche, se porta au centre.

K iij

Le 30, les Anglais évacuèrent deux redoutes extérieures, distantes d'environ quatre cents toises de la place, & les Français les occupèrent aussi-tôt. Huit jours furent employés au transport de l'artillerie & aux préparatifs du siège, & le neuvième la tranchée fut ouverte. Le feu des vaisseaux qui étaient à l'ancre dans la rivière d'Yorck, incommoda d'abord les assiégeans; mais les batteries qu'ils éleverent forcèrent ces vaisseaux à s'éloigner; les boulets rouges mirent le feu au vaisseau *le Caron*, de quarante-quatre canons, & à un sloop, qui furent entièrement brûlés.

Le Lieutenant-Colonel Tarleton, qui avait répandu la terreur dans les Carolines & la Virginie, sortit de Gloucester; mais il fut repoussé par le Duc de Laufun, à la tête des hussards de sa légion, & soutenu de quelques compagnies d'infanterie.

Le 14 Octobre, le Baron de Viomesnil fut chargé de l'attaque de l'une des redoutes détachées de la place, & le Marquis de la Fayette de l'autre. Toutes deux furent enlevées avec bravoure. La nuit suivante, quatre

cents des assiégés sortirent de la ville, surprirent une batterie, enclouèrent les canons, tuèrent ou blessèrent ceux qui les gardaient, & en firent quelques-uns prisonniers; mais le régiment de Soissonnais accourut, & ils auraient été enveloppés, si un Officier n'avait, mal-à-propos, fait sonner la charge. Le feu des batteries continuant les jours suivans avec la plus grande activité, Lord Cornwallis envoya demander une suspension d'armes de vingt-quatre heures; elle lui fut refusée; enfin ne voyant plus de ressources, il demanda à capituler, & se rendit prisonnier de guerre avec toute son armée, au nombre de six mille hommes, le 18 Octobre 1781. C'était à pareil jour, de l'année 1777, que John Burgoyne & son armée s'étaient rendus prisonniers du Général Gates. Quinze cents matelots & soixante navires furent pris avec la ville d'Yorck.

Jamais aucune opération de guerre concertée à de si grandes distances, & entre un si grand nombre de coopérateurs, ne fut exécutée avec tant de bonheur & de

précision. Elle fait honneur au génie de Washington qui l'avait préparée; mais il est étonnant que le Général Cornwallis, qui s'était acquis la réputation d'un guerrier habile par ses actions précédentes, n'ait pas su prévenir le malheur dont il était menacé; il semble qu'il aurait pu tenir la campagne, & s'opposer à la jonction de tant de corps séparés. Le nombre des rivières & des ports lui offrait des ressources dont il semble n'avoir pas su profiter. Cependant Burgoyne, à son retour à Londres, avait été accablé de la disgrâce de son Souverain & des murmures du peuple, lui qui avait fait tant d'efforts & presque vaincu la nature; & Cornwallis fut bien reçu.

Année
1782.

Aussi-tôt après la prise d'Yorck-Town, l'armée navale du Comte de Grasse remonta aux Isles du Vent, & ayant pris à bord le Gouverneur de la Martinique & un grand nombre de troupes, elle essaya en vain de remonter le canal de Sainte-Lucie pour aller attaquer la Barbade; elle fut obligée de rentrer au Fort-Royal de la Martinique le 3 Janvier 1782. Le bâtiment

de transport le *Lion Britannique*, qui portait la plus grande partie de l'artillerie de siège, avait été démâté, & avait relâché à Saint-Eustache. Dans cette position, les Généraux de terre & de mer se décidèrent à aller attaquer l'Isle de Saint-Christophe, qui étant placée sous le vent, n'offrait pas les mêmes difficultés à vaincre, les vents & les courans y portaient à la fois. Le 5 Janvier au matin, l'armée navale partit du Fort-Royal, & arriva le 11 à la rade de la Basseterre. On trouva la Ville évacuée. Les Anglais avaient abandonné leurs batteries de la côte, & se retiraient dans la forteresse de Brimston-Hill, à quatre lieues & demie de la Basseterre. Le Major général Frazer y commandait, & la garnison n'était que d'environ huit cents hommes, mais le réduit était très-fort, & placé sur une montagne d'un difficile accès.

Les troupes furent débarquées à la fin du jour, elles furent rassemblées sur la place de la ville, elles se formerent en quatre divisions, & vers les neuf heures du soir toute l'armée se mit en marche pour

approcher Brimston-Hill & l'investir. La division du Marquis du Chilleau tourna le morne par sa droite pour venir prendre poste à Sandy-Point; celle du Comte de Dillon se porta à la gauche du Marquis du Chilleau pour mieux former l'investissement; celle du Marquis de Saint-Simon formait à son tour la gauche du Comte de Dillon, & celle du Vicomte de Damas, étant à la droite du Marquis de Saint-Simon, achevait d'environner la montagne. Le Marquis de Bouillé établit son quartier général à Sandy-Point; il projetait une attaque de ce côté, & une autre du côté de la vieille rade, qui devait être dirigée par le Marquis de Saint-Simon. Les transports chargés de l'artillerie & des provisions pour le siège se rendirent le 13 Janvier, partie à la vieille rade, & partie à Sandy-Point; mais le *Lion Britannique*, où était la plus grosse artillerie, se brisa sur les rochers au-dessous de Sandy-Point. On employa la nuit du 13 à repêcher les canons. Les Anglais mirent le feu au bourg de Sandy-Point, & dirigèrent dessus leur

artillerie pour empêcher qu'on ne l'éteignît; alors les troupes du Marquis du Chilleau qui s'y étaient logées, furent obligées de camper sur la hauteur. Ils mirent aussi le feu aux bâtimens & aux plantations dans le voisinage de la montagne.

Les assiégeans ouvrirent la tranchée dans la nuit du 16 au 17, & les jours suivans on établit plusieurs batteries de canons & de mortiers, tant à l'attaque du côté de Sandy-Point, qu'à celle du Marquis de St-Simon; ces batteries commencèrent à tirer le 24. Le même jour, on signala l'escadre anglaise venant d'Antigoa, sous le commandement de l'Amiral Hood, qui venait au secours de Saint-Christophe. Le Comte de Grasse mit à la voile pour aller à sa rencontre, mais malgré la grande supériorité des forces de la flotte française, les manœuvres de l'Amiral anglais furent si bien exécutées, que rien ne put l'empêcher de s'approcher de l'Isle assiégée, de venir jeter l'ancre à la pointe des Salines, au mouillage même que le Comte de Grasse avait quitté, & de s'y embosser malgré les attaques que

fit la flotte française dans la journée du 26.

Il mit à terre le 28 un corps d'environ treize cents hommes ; mais les troupes françaises se signalèrent de la manière la plus valeureuse. Le Comte de Flechin, avec moins de six cents hommes, parvint, par l'excès du courage, à les combattre avec succès, & à les forcer de se rembarquer. Le Marquis de Bouillé, averti de ce débarquement, partit de Sandy-Point, & ayant rassemblé deux mille hommes, vint au secours ; mais il ne restait plus rien à faire, & il trouva les Anglais qui achevaient de se rembarquer sous la protection de leurs frégates.

Le Gouverneur de Brimstom-Hill, instruit de la retraite du secours qu'il attendait, & assiégé par plus de six mille hommes, n'avait plus de ressources ; néanmoins il se défendit jusqu'à la dernière extrémité. On lui enleva un magasin d'artillerie, où il se trouva huit canons de fonte de vingt-quatre & plusieurs mortiers, & on brûla un magasin de vivres & de munitions ; cependant

son feu était toujours supérieur du côté de Sandy-Point. Alors le Marquis de Bouillé fit débarquer la grosse artillerie du vaisseau *le Caton*, forma de nouvelles batteries, & en dix jours le revêtement du front d'attaque se trouva écroulé, & presque par-tout accessible, en sorte que vers les six heures du soir de la journée du 12 Février, le Gouverneur demanda à capituler, & la capitulation fut signée pour les deux Isles, de Saint-Christophe & de Montsarra, le lendemain à huit heures du matin. Aussi-tôt un détachement de grenadiers français fut occuper la breche, & la garnison, formée de sept cents cinquante hommes de troupes réglées & de trois cents hommes de milices, se rendit prisonniere de guerre.

En ce moment la flotte française avait été mouiller à l'Isle de Nieve pour y attendre des vivres qu'on devait lui apporter de la Martinique; l'escadre anglaise apprenant la réduction de Brimstom-Hill, profita de la nuit pour couper ses cables & gagner le port de Sainte-Lucie, où

L'Amiral Rodney ne tarda pas à la joindre, & à la mettre en état d'attaquer à son tour. On apprit presque en même temps à Londres la prise de Saint-Christophe & la capitulation du Fort Saint-Philippe. Le Général Duc de Crillon avait fait les dispositions les plus utiles pour fortifier les différens postes dont il s'était rendu maître, & empêcher les assiégés d'entreprendre de nouveaux ouvrages; le mois de Septembre 1781 s'était écoulé tout entier pendant ces préparatifs. L'artillerie & les troupes embarquées à Barcelone arriverent au commencement du mois d'Octobre. Le 11 de ce même mois, les Anglais parvinrent à débarquer un renfort de huit cents hommes & quelques pièces de canon du côté de la Tour des Signaux, qu'ils avaient dessein de faire sauter; ils voulaient aussi démolir l'Hôpital des Russes. Quatorze soldats espagnols qui gardaient la tour firent une vigoureuse résistance qui donna le temps de les secourir: c'était pendant la nuit, & le Duc de Crillon venait de rentrer au camp pour y prendre quelque repos; mais averti de ce

débarquement, il sortit à la tête d'un détachement de mille hommes, & força les Anglais, qui commençaient à détruire l'hôpital, de se rembarquer précipitamment. Cinq cents Anglais tentèrent une sortie le 23, mais ils furent repoussés. Le lendemain, le détachement auxiliaire des Français débarqua à Fornella, & vint camper le 26 à la gauche des Espagnols; alors l'armée des assiégeans se trouva composée de seize mille hommes, dont cinq mille Français; quatorze batteries de gros canons étaient dirigées contre la forteresse. Le feu des assiégés détruisit d'abord une batterie de mortiers, & coula bas un navire chargé de munitions & d'approvisionnemens; mais d'un autre côté le Chevalier de Liniers, de la marine espagnole, & les Capitaines Français Eyriés & Varage, enleverent avec intrépidité, sous le canon de la forteresse, sept navires anglais richement chargés. Les opérations du siège se prolongerent fort avant dans l'hiver, & le Duc de Crillon entreprit de réduire la place de vive force. Cent vingt canons & quarante mortiers,

disposés à l'entour dans la distance de deux cents toises , devaient bientôt faire taire le feu des Anglais. Ceux-ci firent un grand nombre de sorties infructueuses. L'attaque commença le 6 Janvier 1782 , & le quatrième jour les Anglais furent obligés de se retirer dans leurs casernes. Mais une tempête qui s'éleva , & qui obligea les vaisseaux de s'éloigner , fit suspendre le feu des batteries pendant quelques jours : il recommença avec plus de vigueur le 15 Janvier ; les boulets mirent le feu aux magasins des provisions renfermées dans la forteresse , & aux munitions que les assiégés avaient rassemblées pour le service de leurs batteries. La garnison commençait à être attaquée de la dissenterie , & les blessés mouraient presque tous , parce qu'ils manquaient de remèdes. Enfin la disette de vivres & de munitions , les brèches faites en différentes parties de la forteresse , & la grande supériorité des assiégeans , obligèrent Lord Murray de se rendre le 4 Février ; la capitulation fut signée le lendemain , & la garnison mit bas les armes.

Elle

Elle était alors réduite à dix-huit cents hommes de troupes réglées, dont six cents étaient malades, trois cents habitans de l'Isle enrôlés en milice, cent volontaires corfès, & quatre cents cinquante matelots. Les soldats anglais pleuraient de rage, & quoiqu'il ne restât pas une seule bombe; la plupart soutenaient que leur Général n'aurait pas dû capituler tant qu'il avait encore de la poudre & des boulets. Sir William Draper, si maltraité dans les lettres de Junius (a), & qui commandait en second dans le fort, déclara ouvertement, à son passage en France, que Lord Murray s'était rendu trop tôt. Mais ce Seigneur, dont la réputation de bravoure était depuis longtemps affermie, désespérant désormais de recevoir des secours qu'il avait attendu

(a) Les lettres publiées sous le nom de Junius, depuis 1766, sont fameuses en Angleterre : elles sont adressées aux personnages les plus puissans, & sont des chefs-d'œuvres d'éloquence politique. William Draper s'étant avisé de répondre à une de ces lettres qui attaquait vivement le Marquis de Gramby, en fut sévèrement puni par les sarcasmes de l'Auteur, qui ne s'est pas fait connoître, & que l'on n'a pu découvrir.

six mois, crut, avec raison, qu'une plus longue résistance serait aussi inutile que meurtrière, puisque le défaut de vivres & de renforts l'aurait obligé de succomber sous peu de jours. A cette nouvelle les murmures de la nation anglaise s'élevèrent de plus en plus contre Lord North & ses collègues. L'orage grondait sur leurs têtes, il ne leur restait pas long-temps à le braver.

CHAPITRE V.

Fin du ministère de Lord North, & cessation des hostilités dans le continent de l'Amérique.

Années
1781.

LA nation Anglaise accusant le Ministère des revers qu'elle venait d'éprouver en Amérique & dans la Méditerranée, on ne cessait de récapituler dans les deux Chambres du Parlement toutes les fautes qu'il avait faites depuis le commencement des hostilités contre les Américains, & de lui reprocher d'avoir sacrifié la puissance & la gloire de la nation à un fol entêtement

d'affermir & d'augmenter le pouvoir de la Couronne au préjudice des deux autres pouvoirs constitutifs du gouvernement Britannique. La chambre des Communes présenta une adresse au Roi pour l'engager à entrer en proposition de paix avec l'Amérique, & l'adresse ayant été reçue, le Parlement passa le bill nécessaire pour l'autoriser à conclure cette paix. Une foule de peuple se rendit au Palais de Saint-James pour féliciter le Roi de cette résolution qu'on le forçait d'adopter. Lord North & tous les Ministres se virent délaissés de leurs partisans, l'opposition devint la majorité; on proposa plusieurs motions pour demander au Roi le renvoi de ses Ministres. Deux fois ils ne l'éviterent que de dix voix; mais la même proposition se renouvelait sans cesse, & le Comte de Surrey ayant pris jour au mercredi 20 Mars pour la renouveler, tous les membres de la Chambre, même ceux que leur âge ou leurs infirmités obligeaient de s'en absenter ordinairement, s'y rendirent pour l'appuyer de leur suffrages, & balancer les intrigues & la cor-

* L ij

ruption. Enfin Lord North & ses collègues se voyant personnellement menacés, & ne pouvant plus résister au murmure de la nation, prévinrent la décision du Parlement, en annonçant leur démission & leur retraite, à l'instant où le Comte de Surrey se levait pour commencer son discours. Lord North porta la parole en cette circonstance au nom de tous ceux qui avaient part à l'administration; il le fit avec beaucoup de noblesse, d'éloquence & de force d'esprit. Le Roi, abandonné de ses appuis & privé de conseils, ne vit point d'autre route à suivre, pour regagner l'affection du peuple, dont il avoit trop long-temps dédaigné les remontrances & les réclamations, que de prendre pour Ministres ceux-là même qui avaient gagné les suffrages publics en s'opposant le plus ouvertement & avec le plus de chaleur aux mesures de la Cour. Le Marquis de Rockingham fut mis à la tête des affaires, comme Lord du Trésor, & eut pour adjoints, en qualité de Secrétaires d'Etat, Charles Fox & le Comte de Shelburne.

Lord John Cavendish fut nommé Chancelier de l'Echiquier, & l'Amiral Keppel premier Lord de l'Amirauté ; Edmond Burke devint premier Secrétaire du Trésor & de la Chancellerie de l'Echiquier ; le Duc de Richemond prit la place de Grand-Maitre de l'Artillerie, & le Colonel Barré celle de Ministre de la Guerre. Le commandement en chef des armées fut donné au Général Conway, la Chancellerie au Lord Turlow, le Sceau privé au Duc de Grafton, & la Présidence du Conseil privé au Lord Camden.

Lord North, financier habile, orateur adroit, courtisan subtil, travailleur infatigable & fécond en ressources, s'était rendu odieux à son pays par sa persévérance à vouloir augmenter la prérogative de la Couronne, & à la faire devenir si puissante que rien ne pût lui résister. Avec de grands talens, il avait conduit la nation Britannique jusqu'au bord d'un abîme où elle semblait devoir s'engloutir. A peine l'excès du courage & un reste de grandes vertus avaient pu lui faire éviter sa chute. Soyons

L iij

fideles aux Loix du pays où nous vivons ; que le désir de dominer ne nous engage jamais à les enfreindre ; c'est (quelque mérite qu'on puisse avoir d'ailleurs) l'unique moyen de parvenir à la gloire , d'être solidement heureux & véritablement grand.

Le premier acte du nouveau Ministère fut de retirer de l'Amérique Septentrionale les troupes anglaises , & d'entrer en traité avec les Etats-Unis. Depuis ce moment tout réussit à l'Angleterre.

La résolution prise le 17 Février 1769 contre J. Wilkes , au sujet de l'élection de Midlesex , fut biffée du journal de la Chambre le 3 Mai 1782 , ce qui termina à jamais cette querelle populaire qui durait depuis 13 ans. Les nouveaux Ministres supprimerent les principaux abus de la liste civile , il en résulta une économie annuelle de soixante-douze mille trois cents soixante-huit liv. st. & cette opération fut approuvée dans le Parlement le 7 Mai , par ceux mêmes qu'elle privait de leurs places ; ils déclarerent qu'ils en faisaient de bon cœur hommage au bien public. Il fut fait aussi des

enquêtes sur l'état des finances de la nation, afin de constater les diminutions qui étaient survenues dans les différentes branches du revenu public pendant la durée de la guerre, & quels seraient les moyens d'y remédier & de rétablir l'ordre, tant dans la manière de former les emprunts, que dans l'administration & la perception des taxes (a).

L'Amiral Rodney n'était point agréable aux nouveaux Ministres: ils rendaient justice à sa pénétration, à son courage, à son habileté & à ses longs services; mais leur austérité n'approuvait point ses principes & ses mœurs, & ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir connivé avec Vaughan au pillage de Saint-Eustache; ils le rappellerent, & nommerent à sa place le Lord Pigott. Déjà ce dernier s'apprêtait à partir; mais malgré ces résolutions, Rodney, toujours heureux, ne quitta le com-

(a) Voyez, au sujet de cette opération, les observations additionnelles sur les finances d'Angleterre, qui terminent cet ouvrage.

mandement que couvert d'une gloire immortelle & sans égale dans les fastes de la marine.

La flotte française, composée de trente-deux vaisseaux, sous les ordres du Comte de Grasse du Bar, était au Fort-Royal, & se préparait à partir pour Saint-Domingue, où elle devait être jointe par une armée navale Espagnole. L'effort de ces armées combinées devait se réunir contre l'Isle de la Jamaïque. Rodney, mouillé sur une ancre à Sainte-Lucie, épiait le départ du Comte de Grasse; il avait trente-six vaisseaux sous son commandement. La flotte appareilla du Fort-Royal le 8 Avril; & le 9 elle fut attaquée; mais l'engagement fut partiel, & n'eut rien de décisif. Cependant le Comte de Grasse eut beaucoup de peine à rallier son armée; il fut poursuivi le 10 & le 11, & dans la nuit du 11 au 12, le vaisseau *le Zélé* & le vaisseau amiral *la Ville de Paris* s'étant abordés, *le Zélé* se désempara tellement, qu'il ne pouvait plus suivre, & risquait d'être pris. Pour le délivrer, le Comte de Grasse

fit faire un mouvement rétrograde à toute son armée. Par ce mouvement il se rapprocha de l'armée anglaise, & fut forcé de livrer un combat général entre l'Isle de la Dominique & les Saintes. Le Comte de Grasse n'avait que trente vaisseaux contre trente-six. Le vaisseau Amiral *la Ville de Paris*, de cent dix canons, fut totalement dégréé, un autre vaisseau fut démâté de tous ses mâts; les vents changerent, & devinrent favorables aux Anglais; la ligne fut coupée en deux endroits; *le Glorieux*, *le César*, *l'Ardent* & *l'Hector* furent pris, & *la Ville de Paris*, entourée de huit vaisseaux ennemis, se rendit, avec l'Amiral Français, à Sir George Bridge Rodney, qui ayant conduit en triomphe son prisonnier à Londres, fut fait Pair du royaume. Le reste de la flotte française se retira à Saint-Domingue, sous le commandement du Marquis de Vaudreuil.

Cependant Gibraltar, bloqué & assiégé depuis quatre ans par mer & par terre, était menacé d'un assaut terrible & général;

la garnison manquait de vivres & même de munitions, elle était accablée de malades, & ne pouvait suffire à un service continuel de jour & de nuit. Une armée formidable d'Espagnols & de Français, commandés par le Duc de Crillon, le vainqueur de Minorque, & le digne successeur du brave Crillon, l'ami de Henri IV, occupait le camp de Saint-Roch, & poussait les travaux du siège avec la plus grande activité. Des tours avaient été élevées pour dominer les ouvrages de la place, & en découvrir jusqu'aux moindres progrès. Percer des rocs, combler des lacs, s'ouvrir un chemin sur des tas de morts, gravir le rocher & en enclouer les batteries l'épée à la main, étaient les moindres exploits que se proposait cette armée. On avait construit des batteries flottantes destinées à raser, par un feu continuel & puissant, les ouvrages du bord de la mer, & à ouvrir le chemin de la Ville à des troupes de débarquement. Ces batteries étaient à l'épreuve de la bombe, & l'on avait pris toutes les précautions que l'imagination

peut suggérer pour qu'elles fussent en état de résister également à l'effet des boulets rouges ; on les prétendait inexpugnables, & leur succès contre les batteries de la terre paraissait devoir être certain.

Le vieux Elliot , Gouverneur de la place , ne voyait peut-être pas sans alarmes de si terribles préparatifs, cependant ses efforts résistaient à tout. Des *lougres*, des *cutters* (a) entraient dans Gibraltar à la vue de l'escadre espagnole, & y portaient des rafraîchissemens , sans qu'il fût possible de les en empêcher , tant était grande la supériorité de leur marche & la célérité de leurs manœuvres ; de plus gros bâtimens se jetaient sur la côte d'Afrique, & y attendaient qu'un coup de vent de *Sud-Ouest*, assez violent pour empêcher les Espagnols de tenir la mer, les portât, vent arriere, dans la rade de Gibraltar.

La garnison de cette place ne subsistait depuis long-temps que par de semblables secours, lorsque la Cour de Londres donna

(a) Bâtimens légers faits pour la course.

à l'Amiral Howe le commandement d'une escadre pour y porter des renforts, des vivres, des munitions, malgré la présence des flottes nombreuses des assiégés. Il accepta cette commission difficile & périlleuse, sans montrer la moindre incertitude sur le succès.

Dans le même temps les batteries flottantes se placèrent pour ainsi dire sans obstacle, elles commençaient à tirer de très-près, & le Gouverneur Elliot semblait se résigner en silence au sort dont il était menacé; mais tout-à-coup, pendant la nuit, de nouvelles batteries du plus gros calibre, placées dans le roc, commencerent à lancer une multitude de boulets rouges, qui tous portaient sur les batteries flottantes, & parvinrent à y mettre le feu. Six mille boulets rouges furent tirés par les Anglais en moins de quatre heures: beaucoup de canoniers Espagnols & Français furent noyés; les Anglais en sauvèrent un grand nombre; on ne voyait, le long du rivage, que des soldats qui luttaient contre les vagues, après avoir vu incen-

dier & sauter en l'air ces arches nouvelles, ces machines formidables, détruites par les mêmes foudres qu'elles servoient à lancer: le Prince de Nassaw ne se sauva qu'à la nage. Peu de jours après, l'Amiral Howe, soutenant la grande réputation dont il jouissait dans la marine anglaise, effectua le ravitaillement de Gibraltar, entra dans le canal, & en ressortit en présence de l'armée, plus nombreuse & plus forte, des Espagnols & des Français, sans qu'elle pût s'y opposer. Il fallut lever le siège.

Les Anglais alors ne parlerent que de paix; ils l'avaient faite avec les Américains, l'état de leurs finances les pressa de la demander à la France & à l'Espagne. La guerre finit de toutes parts avec l'année 1782, tant en Europe qu'en Amérique: mais les vents ne purent être assez agiles, ni les courriers assez prompts pour aller dans l'Asie arrêter la vaillance du Bailli de Suffren, qui avait pris Trinquemale & raffermi le pouvoir chancelant des Hollandais & des Français dans les mers & sur les côtes de l'Inde.

Il battit cinq fois les flottes anglaises, prit un vaisseau, une frégate & plusieurs bâtimens de guerre, & attaqua l'Angleterre du

côté le plus sensible, en enlevant à ses capitalistes plus de 120 navires marchands. Cet Amiral avait battu quatre fois les Anglais en 1782; & dans la journée du 20 Juin 1783, 15 vaisseaux sous son commandement, triomphèrent de 18, qui avaient le triple avantage du nombre, de la force des vaisseaux, & de la célérité de la marche. Ils ne purent pas même donner à leur fuite les apparences d'une retraite; elle fut précipitée.... Il lui était réservé de rétablir en Asie la gloire des armes françaises. Il se montra supérieur à ses rivaux comme à ses ennemis, par sa franchise & sa vaillance; & à son siècle, par cette force d'ame & cette persévérance patriotique, que les intérêts personnels & les intrigues des cours ont coutume d'affoiblir. Sa campagne devait être une suite de victoires, & son retour un triomphe; &, ce qui est bien rare dans un pays monarchique, & honorable pour ses contemporains, ses succès, ses récompenses même ne firent point de jaloux: mais tout en admirant son courage, on apprenait avec chagrin que tandis que l'Europe était paisible, des ruisseaux de sang coulaient encore vers les rivages de l'Indostan.

Les Français , par le traité de paix , furent remis à-peu-près au même état qu'ils étaient avant 1756. Les Hollandais qui semblaient devoir payer une partie des frais de la guerre, virent cesser leurs justes alarmes. Les Espagnols regagnerent les Florides & Minorque; mais les Américains , outre cette indépendance pour laquelle ils avaient tant combattu , acquirent des avantages qui doivent, en peu de temps , les mettre au niveau des plus grandes puissances de l'univers.



ÉTAT des dépenses de la Guerre de l'Amérique Septentrionale.

Sommes prises dans le fonds d'amortissement depuis
1774 jusqu'en 1781.

	l. st.	l. st.
P our le service public en 1774.	2,080,696	
Balance au 5 Janvier 1775.	11,239	
Quartier finissant le 5 Avril.	884,447	
	<hr/>	2,976,382
Pour le service en 1775.	1,904,313	
Balance au 5 Janvier 1776.	17,869	
Quartier finissant le 5 Avril.	961,571	
	<hr/>	2,884,753
Pour le service de 1776.	1,837,428	
Balance au 5 Janvier 1777.	295,832	
Quartier finissant le 5 Avril.	760,363	
	<hr/>	2,893,623
Pour le service de 1777.	1,939,636	
Balance au 5 Janvier.		
Produit au 5 Avril.	703,700	
	<hr/>	2,643,336
Pour le service de 1778.	2,296,209	
Balance au 5 Janvier.	0 0 0	
Balance au 5 Avril.	0 0 0	
	<hr/>	2,296,209
Pour le service de 1779.	2,071,854	
Balance au 5 Janvier.	0 0 0	
Balance au 5 Avril.	650,458	
	<hr/>	2,722,312
TOTAL. . . ,	<hr/>	16,416,615
		Pour

Guerre de l'Amérique.

177

liv. st.

Ci contre.	16,416,615.
Pour le service de 1780.	1,849,542
Balance au 5 Janvier 1781.	288,347
Quartier finissant au 5 Avril.	<u>757,087</u>
	2,894,976
Pour le service de 1781, 1782, 1783 environ.	<u>8,500,000</u>
TOTAL.	27,811,591

Dette fondée depuis le mois de Janvier 1776 jusqu'à la fin de 1783, & impôts établis pour en payer les intérêts.

	Capitaux empruntés.	Intérêt annuel.	Evaluation des taxes établies pour payer les int.
Emprunt pour le service de	1776. 2,000,000 ..	64,000 ..	73,000
	1777. 5,000,000 ..	225,000 ..	242,000
	1778. 6,000,000 ..	330,000 ..	336,000
	1779. 7,000,000 ..	472,500 ..	478,000
	1780. 12,000,000 ..	696,150 ..	701,616
	1781. 21,000,000 ..	660,000 ..	704,000
	1782. 20,500,000 ..	793,000 ..	796,000
	1783. 15,000,000 ..	521,000 ..	580,000
TOTAL.	88,500,000 ..	3,761,650 ..	3,910,616

sauf les déficits.

Dette non fondée existant après l'emprunt de

1783. 22,867,377.

Ainsi la nation anglaise, outre environ vingt-huit millions qu'elle a pris dans le fonds d'amortissement en dix années, s'est

Liv. IV.

M

endettée de quatre-vingt-huit millions par dette fondée, & de vingt-deux millions huit cents soixante-sept mille trois cents soixante-dix-sept liv. sterl. par dette non fondée, pour soutenir la guerre de l'Amérique, déjà ruineuse par son objet même (a). On peut donc évaluer la dépense de cette guerre, pour l'Angleterre seulement, à cent quarante millions sterling, ou environ trois milliards tournois, somme presque égale à la moitié du numéraire circulant en Europe (b).

(a) Il a été accordé par le Parlement, pour les dépenses de la marine, depuis 1771 jusqu'à la fin de l'année 1781, temps pendant lequel a duré le ministère de Lord Sandwich, en qualité de premier Lord de l'Amirauté, 43 millions sterling, sans y comprendre la dette de la marine qui se montait à 6 millions sterling au commencement de 1781.

(b) On peut évaluer le numéraire ou l'argent & l'or monnoyés circulans actuellement en Europe, à sept milliards; savoir :

Espagne & Portugal.	2,000 millions.
Angleterre.	1,000
France.	1,900
Hollande.	700
Gênes, Venise & l'Italie.	500
Allemagne & Russie.	900
	<hr/> 7,000 millions.

Les impôts ont été augmentés de quatre millions sterling par année, sans espérance de les voir diminuer d'ici à un temps que l'on ne peut raisonnablement envisager ni prévoir. Par conséquent la hardiesse & l'industrie anglaise se trouvent hypothéquées pour des siècles aux porteurs & propriétaires des annuités étrangers ou régnicoles.

Tels sont les efforts que l'Angleterre a faits pour éviter l'abaissement dont elle a été menacée, & que l'affranchissement de ses colonies, à l'époque de l'interdit de Boston, & de la formation du Congrès en 1774, lui aurait épargnés.

La quantité du numéraire augmente tous les ans d'environ 3 pour cent par l'exploitation des mines de l'Amérique méridionale ; &, sans le commerce des Indes orientales, l'orfèvrerie, & ce qui se perd dans les guerres & la navigation, l'augmentation serait d'environ 7 pour cent, année commune.

L'extraction que l'Amérique fera des espèces monnayées de toutes les Nations, jusqu'à ce qu'elle en ait une quantité suffisante pour son commerce, rendra l'accroissement du numéraire moins sensible pendant quelques années, & pourra apporter quelques changemens dans les spéculations financières de l'Europe. Elle donnera lieu à de nouvelles combinaisons dans les rapports qui existent entre le commerce & la quantité de l'argent.

En 1765, l'Angleterre entreprit, pour la première fois, de taxer l'Amérique Septentrionale, afin qu'elle contribuât à l'acquittement des dettes contractées dans la guerre de 1756; & ce projet a non-seulement empêché les Anglais de réduire le capital de la dette nationale comme ils se l'étaient proposés, mais leur a causé la perte de l'Amérique Septentrionale, & un accroissement de cent millions sterling de dettes. Quelle nation! si elle parvient à réparer un semblable revers!

N O U V E A U
COMPTÉ RENDU,

O U

T A B L E A U
H I S T O R I Q U E
D E S F I N A N C E S
D ' A N G L E T E R R E ,
*DEPUIS LE REGNE DE GUILLAUME III,
JUSQU'EN 1784.*

Longum est iter per præcepta,
Mitius jubetur exemplo.



A L O N D R E S ,

Et se trouve A P A R I S ,

Chez { L'AUTEUR, rue des Fossés-Montmartre,
n°. 35.
COUTURIER, Imprimeur-Libraire, Quai
des Augustins, près l'Eglise.

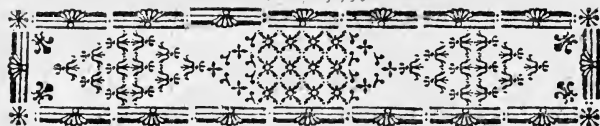
M. DCC. LXXXIV.

NOV 1900
COPIES REMOVED

OF
A B L E A U
H I S T O R Y
P R E S E N T I N G
A N G L I C A N
A N D R O M A N
C O N T R A S T

BY
J. H. B. B. B.
A. J. B. B. B.
A. J. B. B. B.
A. J. B. B. B.

NEW YORK
1900



T A B L E A U
H I S T O R I Q U E
D E S F I N A N C E S
D E L' A N G L E T E R R E ,
*DEPUIS LE REGNE DE GUILLAUME III ;
JUSQU'EN 1784.*

I N T R O D U C T I O N .

IL serait difficile de se former une idée juste de la situation actuelle des Finances de l'Angleterre , si l'on ne remontait à l'origine du système par lequel elles sont dirigées.

Guillaume III monta sur le trône d'Angleterre en 1689 ; sa situation l'obligeait à former de grands projets. Sage dans ses vues politiques , il eut l'art de se rendre l'ame & l'arbitre de la haine de l'Europe

A ij

conjurée contre la France. Il fallait dès-lors se préparer à la guerre ; il ne pouvait espérer de subsides que de l'inclination d'un peuple , qui refusait souvent , ou accordait avec difficulté. Des entraves si contraires à la prompte exécution des desseins que Guillaume formait & renouvelait sans cesse , lui faisaient supporter impatiemment la dépendance dans laquelle il se trouvait ; & , résolu de s'y soustraire , il imagina un moyen de se procurer à chaque occasion pressante , l'argent dont il aurait besoin , sans allarmer les esprits & sans changer la manière ancienne de l'obtenir.

Il avait jusques-là demandé des subsides ; mais lorsqu'on les lui avait accordés , il avait fallu , selon l'ancien usage , en faire la collecte par la levée des taxes. Cette opération n'amassait que lentement & par détail les sommes dont la totalité était nécessaire pour assurer le succès des entreprises. Guillaume ne s'écarta point des formalités légales ; mais , pour remédier aux inconvéniens qui en étaient inséparables , il inventa & fit prévaloir la méthode

de se procurer par emprunt les subsides aussi-tôt qu'ils étaient accordés.

Il y parvint assez facilement , au moyen des gros intérêts qu'il fit donner aux prêteurs , & des hypothèques qui en devaient faire la sûreté , lesquelles hypothèques y étaient affectées sur les impôts , sous la garantie du Parlement.

Comme il pouvait en résulter des embarras dans la circulation des espèces , son esprit fertile lui suggéra une ressource qui lui parut infaillible , sans que , peut-être , il ait alors présagé la vaste étendue de puissance qu'elle donnerait un jour à la nation , en rendant le Souverain non-seulement maître de remplir sans délai ses projets guerriers , mais en le mettant à portée de surpasser les efforts de ses ennemis , & de faire pencher du côté de l'Angleterre la balance du crédit & des facultés.

L'établissement de la Banque ouvrit un trésor public , qui , en unissant toutes les richesses de l'État dans une seule caisse , devenait une ressource pour les emprunts ,

A iij

soit publics , soit particuliers. On a vu qu'avant cette institution , les impôts ne donnaient qu'une ressource lente & momentanée ; leur levée faite , toute communication de secours était coupée ; mais un dépôt public présentait une source intarissable de circulation : aussi , sans parler des fonds que pour première opération la banque prêta au gouvernement , on l'a vue toujours disposée à subvenir aux besoins , & à faciliter les actionnaires & prêteurs des fonds publics.

Les emprunts ne devant avoir d'autres hypothèques que les taxes imposées & levées sur le peuple , on parvint à convaincre les prêteurs nationaux & étrangers des avantages réels & solides que leur promettait la nouvelle forme d'administration ; ils comprirent qu'il n'y avait rien de plus assuré que les hypothèques qui leur étaient données sur les impôts , qui leur répondaient du paiement des intérêts de l'emprunt jusqu'à son remboursement.

Ce fut ainsi que Guillaume III, en prouvant qu'il n'était pas moins politique que

guerrier , parvint à procurer , à lui & à ses successeurs , le moyen d'exécuter tout ce qui pouvait porter la nation à un haut degré de puissance & de gloire. Il ne le put faire à la vérité , sans donner lieu à ce qu'on appelle la dette nationale ou publique , qui est montée rapidement à des sommes immenses , en même temps que la puissance de la nation s'est accrue.

Les premiers momens où l'on cherche à établir un crédit public , sont ceux qui exigent les plus grands sacrifices , parce qu'il faut intéresser les particuliers à le goûter & à le faire valoir en y prenant part ; aussi les premières annuités qui se trouveront mentionnées sous le titre d'Echiquier , articles 1 , 2 , & 3 , sont-elles de nature à être payées sur le pied de 7 à 10 pour cent. On y a en outre attaché un grand privilège , c'est l'exemption de la taxe sur les terres , quoique les pensions , les emplois , les héritages , & même les biens personnels , y soient sujets. Cette prérogative a toujours engagé beaucoup de gens à retirer leur argent du commerce ,

pour le placer dans ce fonds public, qui, d'ailleurs est tellement assuré, que le Parlement s'est dépouillé du pouvoir d'y jamais faire aucune altération.

Des dispositions si onéreuses pour l'État, qui, en les autorisant, cédaient à la nécessité, n'auraient pu être renouvelées à proportion des besoins, sans l'accabler en très-peu de temps : mais en les faisant on n'avait eu pour but que d'introduire une nouvelle forme d'administration dans les finances. Dès qu'on la vit adopter par les citoyens, qui couraient en foule pour y placer leur argent, & qu'on s'aperçut que leur exemple donnait aux étrangers un desir ardent de s'intéresser dans les nouveaux fonds, on devint moins prodigue. Le Parlement inséra dans chaque acte ou bill de nouvel emprunt, que le fonds en serait rachetable, ce qui bornait la durée des engagemens, en donnant à la nation le droit de rembourser aux créanciers leurs capitaux, toutes les fois qu'elle serait en état de le faire.

Cette clause restrictive a donné lieu à la réduction des intérêts de 6 pour cent, à

5 , ensuite à 4 , où ils ont resté long - temps avant de descendre à $3\frac{1}{2}$, & enfin ils ont tous été réduits à 3 pour cent en 1757 , par l'offre d'un remboursement général. Dans toutes ces révolutions , les premiers engagements qui forment les articles 1 , 2 & 3 de l'Echiquier , ont été maintenus à leur ancien taux.

Ces mesures firent murmurer les prêteurs , mais le Gouvernement tint ferme ; ils aimèrent mieux en général se soumettre à la réduction , que de voir mettre à exécution la menace de les rembourser , parce qu'ils craignaient , avec raison , de ne pouvoir employer leur argent , si-non avec plus de profit , du moins avec plus de sûreté.

ORIGINE du Sinking Fund , ou Caisse
d'Amortissement.

UNE telle diminution d'intérêts , exigeant à proportion moins de numéraire pour remplir les engagements du crédit public ,

semblait devoir faire supprimer quelques taxes dont le produit devenait superflu ; on ne le fit pas : voici l'emploi auquel ce superflu fut assigné. Lors des premières réductions d'intérêts , on déclara que le résidu des taxes après le payement des annuités , ferait déposé tous les ans à l'Echiquier , pour en faire un fonds spécial , sous le titre d'Amortissement (1).

Cette création fut faite au commencement du règne de George premier, sous la condition que les fonds seraient destinés à payer successivement les dettes contractées avant 1716. Ce projet était sage ; mais dans l'acte du Parlement qui établissait cette caisse, une clause nuisible fut insérée : elle porte que les deniers de ce fonds seront réservés pour le rachat de la dette nationale ; mais il y est ajouté *qu'ils seront à la disposition du Parlement*. On n'a pas tardé à en conclure qu'en vertu de cette

(1) Quoique ce fonds fût réputé composé du résidu des taxes, on y en a affecté plusieurs en totalité, avec charge d'acquitter quelques annuités qui n'ont point d'autre hypothèque.

restriction, le Parlement était en droit d'en disposer selon sa prudence, & de les appliquer aux services ordinaires, ce qui suspend en temps de guerre tous les remboursemens. Alors à chaque session on prend du *Sinking Fund* ce que la Chambre des Communes juge à propos pour subvenir au service de l'année; & les emprunts se multipliant à proportion de la durée de la guerre, tandis que les remboursemens sont suspendus, il en résulte une baisse considérable dans les fonds, & par conséquent une augmentation d'intérêts dans les nouveaux emprunts.

C'est par cet usage, contraire à l'institution naturelle du fonds d'amortissement, que la nation se donne des entraves à elle-même; au lieu que si ce fonds étoit si sacré qu'on n'en pût, sous aucun prétexte, détourner les deniers, & que l'on continuât les remboursemens, même en temps de guerre, il serait presque impossible qu'il survînt aucune baisse considérable dans la négociation des annuités.

On objectera qu'il n'est pas raisonnable

d'emprunter quand on a des deniers en main, & qu'il est égal de laisser subsister les anciennes dettes ou de faire des emprunts nouveaux ; mais la finance se gouverne par d'autres regles : payer & emprunter à la fois , sont deux choses qui s'accordent très-bien dans ses maximes , parce que tout ce qui s'appelle payement anime la confiance & augmente le crédit.

C'est par les emprunts , la sûreté & l'exactitude du payement des intérêts, le secours de la Banque & les facilités qu'elle procure dans la circulation de l'argent ; c'est enfin par les offres de rembourser & le fonds d'amortissement , que s'est formé en cent ans dans le Royaume d'Angleterre , le système de Finances le plus étendu , le plus solide , le plus avantageux & le plus simple qui ait jamais existé parmi les nations. Mais les Anglais n'en ont - ils pas abusé ? C'est un problème que l'histoire de l'administration de Lord North & les tableaux progressifs que nous allons exposer , aideront à résoudre.

ÉTAT DES FINANCES DE L'ANGLETERRE.

Pour mettre le lecteur à portée de bien juger de la gradation successive des impôts & de la dette nationale de l'Angleterre, on remontera à l'époque de la paix de 1763, qui a terminé la guerre contre la France & l'Espagne.

1°. On commencera par le tableau des impôts existans en Angleterre, & progressivement accrus jusqu'en 1762, afin de faire parfaitement connaître le revenu national à cette époque.

2°. On donnera ensuite le tableau progressif de la dette nationale depuis Guillaume III jusqu'en 1758, & depuis 1758 jusqu'en 1762.

3°. On indiquera la manière dont s'emploie le fonds d'amortissement, & on prendra pour exemple l'année 1762, afin de faire voir comment on en pervertit l'usage en temps de guerre.

4°. On parcourra d'une manière succincte les années de paix dont a joui l'Angleterre jusqu'à la guerre de l'Amérique, si fatale pour ce Royaume, & l'on fera voir à quelle somme montoit alors la dette nationale.

5°. Enfin on donnera le relevé des emprunts, de leurs intérêts & des impôts y affectés, depuis le commencement de la guerre de l'Amérique en 1776, jusqu'en 1783.

Ces tableaux feront, à ce qu'on pense, suffisans à un esprit attentif, pour juger de la situation des Finances d'Angleterre dans l'état actuel & dans tous les événemens futurs.

CHAPITRE PREMIER.

PRODUIT des Impôts qui constituent les différentes branches du Revenu national.

ART.	liv.	ster.	s.	d.
1. Les deux tiers du droit de ronnage & pondage	118,711	10	10	
2. Droit sur les maisons de la septieme année de Guillaume III. . . .	103,690	6	10	$\frac{1}{2}$
TOTAL.	222,401	17	8	$\frac{1}{2}$

des Finances de l'Angleterre. 15

ART.	liv. ster.	l.	d.
<i>Montant ci-contre.</i>	222,401	17	8 $\frac{1}{2}$
3. Droits sur muscade, canelle, cloux, fleurs, ouvrages de Peintre & mous- feline, avant le 24 Juin 1724.	1,216	1	10 $\frac{3}{4}$
4. Augmentation des droits de l'art. 3.	4		
5. Nouveau droit de 2 l. par liv. de café, depuis le 24 Juin 1724.	31,940	12	3
6. Nouveau droit de 18 d. sur le cho- cholat, par liv. même époque.	8,887	4	9
7. Nouveau droit d'un schell. par liv. & de 25 p. $\frac{0}{0}$ sur le thé, du 24 Juin 1745.	295,367	10	4
8. Nouveau droit sur les toiles des Indes, porcelaines & marchandises de peu de valeur.	19,973	8	$\frac{1}{2}$
9. Droit de 15 pour $\frac{0}{0}$ sur les soies des Indes, apprêtées.	2,716	14	5 $\frac{1}{2}$
10. Droit des plantations.	1,708	2	2 $\frac{1}{2}$
11. Droits sur le houblon.	79,390	11	4 $\frac{1}{2}$
12. Droits sur les vins & marchandises de France.	14,907	0	5 $\frac{1}{2}$
13. Droits sur l'eau-de-vie, depuis la Saint Michel 1736.	222,892	16	5 $\frac{1}{2}$
14. Droits sur les petits vins, même date.	39,232	5	4
15. Droits sur les esprits faits dans la G. B. même date.	56,670	10	2 $\frac{1}{2}$
16. Droits d'entrée sur les esprits.	3,758	11	11 $\frac{1}{2}$
17. Droits additionnels sur les petits vins & esprits, du 1 ^{er} Juillet 1754.	4,543	10	11 $\frac{1}{4}$
18. Impôts sur les vins & vinaigres.	102,089	16	10
TOTAL	1,108,201	5	2 $\frac{1}{2}$

ART.	liv. ster.	s.	d.
<i>Montant de l'autre part.</i>	1,102,201	5	2 $\frac{1}{2}$
19. Impôts sur le tabac.	97,925	8	11
20. Impôts sur les marchandises des Indes, mis en 1690.	99,650	19	6
21. Impôts additionnels de 1692, sur les mêmes.	61,586	2	7 $\frac{1}{2}$
22. Droits sur les nageoires de baleines.	5,414	7	2 $\frac{1}{2}$
23. Sur les chandelles, du premier Mai 1745.	72,383	12	6 $\frac{1}{2}$
24. Droits additionnels sur les mêmes.	69,176	13	1 $\frac{1}{2}$
25. Droits sur les apprentissages. . . .	4,220	3	9
26. Droits de 4 pour $\frac{0}{0}$ sur la sortie des marchandises, y compris cuirs tan- nés, draps blancs de laine & mar- chandises teintes.	40,650	7	3 $\frac{1}{2}$
27. Droit de 2 schel. par chaldron de charbon, culm (a), fraïsis & waterborne.	85,485	2	2
28. Droits sur les fiacres & chaïses à porteurs.	5,924	10	9 $\frac{3}{4}$
29. Nouveau droit de timbre sur vélin, parchemin, papier, cartes & dez.	17,095	19	11
30. Droits sur les peaux, parchemins, & vélin.	111,712	15	7 $\frac{1}{2}$
31. Droits additionnels sur les mêmes, ainsi que sur les marchandises de			
TOTAL.	1,779,427	8	4 $\frac{3}{4}$

(a) Chaldron, mesure de 36 boisseaux.

Culm, charbon pour forge.

Fraïsis, cendres de charbon de terre.

Waterborne, machine élevant les eaux par le feu.

peu

des Finances de l'Angleterre. 17

ART.	liv. ster.	l.	d.
<i>Montant ci-contre.</i>	1,779,427	8	4 $\frac{3}{4}$
peu de valeur, & sur le café & le thé.	65,076	0	5
32. Droits sur l'amidon & sur les fils d'or & d'argent.	15,427	9	9
33. Droit sur les polices d'assurance .	3,655	6	8
34. Nouveaux Droits sur savon, pa- pier imprimé & à teinture . .	140,250	3	1 $\frac{1}{4}$
35. Droit de 15 pour $\frac{0}{0}$ sur les toiles croisées.			
36. Droits sur les soies, toiles de coton & étoffes imprimées dans la Grande - Bretagne.			
37. Nouveau droit de timbre de 1712 , sur les pamphlets imprimés & ma- nuscrits.	22,145	0	0
38. Ancien subside de tonnage & pon- dage.	17,052	16	1 $\frac{1}{2}$
39. Droit de 9 d. par barril, appelé des 99 années.	150,618	5	0 $\frac{1}{2}$
40. Même droit appelé de banque. .	150,618	2	10 $\frac{3}{4}$
<i>Fonds établis pour payer les annuités des quatrieme, cinquieme & sixieme années de la Reine Anne.</i>	2,344,270	12	4 $\frac{3}{4}$
41. Droit appelé droit continué de 9 d. par barril.	91,228	11	8 $\frac{3}{4}$
42. Le dernier tiers du droit de ton- nage & pondage.			
43. Droit sur les colporteurs, petits merciers, ramoneurs, &c. .			
TOTAL.	2,435,499	4	1 $\frac{1}{2}$

B

ART.	liv. ster.	s.	d.
<i>Montant de l'autre part.</i>	2,435,499	4	1
44. Droit sur les petits vins & esprits du premier extrait.	91,228	11	8 $\frac{1}{4}$
45. Droit continué du timbre.			
46. Droit de 36 schel. par barril sur les liqueurs douces.			
47. 700 liv. sterl. par semaine sur le produit des postes.	36,400	10	0
48. 3700 liv. sterl. par semaine sur les droits d'excise.	192,400	0	0
49. Sur les droits héréditaires d'excise.	14,491	8	6 $\frac{1}{2}$
50. Droit de 3 schel. par chalderson de charbon, culm, fraisis & waterborne.	119,123	11	2 $\frac{1}{2}$
51. Nouveau droit sur les maisons.			
<i>Fonds pour les annuités de 1710.</i>	2,889,212	15	5 $\frac{1}{4}$
52. Droit additionnel de 3 d. par barril (excise).	77,016	14	11 $\frac{1}{4}$
53. Nouveau droit sur le poivre & les raisins.			
54. Nouveau droit sur muscade, fleur, canelle, & cloux.			
55. Droit de Londres sur le charbon & culm.	65,487	10	0
56. Droit sur le sel, les harengs blancs & saurets.	239,001	12	6
57. Droit additionnel sur vélin, parche- min & papier.	29,776	2	0 $\frac{3}{4}$
58. Droit sur l'argenterie, depuis le 1 ^{er} Juin 1720.	9	2	1 $\frac{1}{4}$
TOTAL.	3,300,503	17	2

des Finances de l'Angleterre. 19

ART.		liv.	ster.	f.	d.
	<i>Montant ci - contre.</i>	3,300,503	17	2	
59.	Droit de 12 schel. par barril sur les liqueurs douces, &c.	3,337	5	0	$\frac{1}{2}$
60.	Droit sur les permissions du détail des liqueurs fortes.	31,089	7	1	$\frac{1}{4}$
61.	Droits additionnels sur les petits vins, esprits & liqueurs fortes. .	157,325	12	11	$\frac{1}{4}$
62.	Droit additionnel sur la sortie de tous les vins.	71,192	6	6	$\frac{1}{4}$
63.	Nouveau droit additionnel à l'article 61, & nouveau droit sur les verres	90,863	9	0	$\frac{1}{4}$
	<i>Fonds pour les annuités de la loterie de 1714.</i>	3,654,311	17	9	$\frac{1}{2}$
64.	Droit additionnel sur le papier, carton, &c.	90,317	5	4	
65.	Droit additionnel sur le papier imprimé ou peint.				
66.	Nouveau droit de 15 pour $\frac{2}{3}$ sur les toiles croisées.				
67.	Nouveau droit sur les soies, toiles de cotons & autres, de l'art. 36. .				
68.	Nouveau droit sur l'amidon. . .				
69.	Nouveau droit sur la sortie des charbons.				
70.	Nouveau droit de timbre sur vélin, parchemin & papier. . .				
71.	Nouveaux droits sur les maisons, fenêtres, carosses, &c.	142,601	3	8	
	TOTAL.	3,887,230	6	9	$\frac{1}{2}$

B ij

B ij

ART.	liv.	ster.	l.	d.
<i>Montant de l'autre part.</i>	3,887,230	6	9	$\frac{1}{2}$
72. Subside additionnel de pondage.	287,868	11	9	
73. Droit d'entrée sur marchandises de peu de valeur, non taxées.		12	8	
<hr/>				
<i>Fonds établis pour le soutien de la maison de Georges II, & unis au fonds na- tional en 1761.</i>	4,175,099	11	2	$\frac{1}{2}$
74. Droits d'excise, héréditaire & temporel.	284,713	2	0	
75. Nouveau subside de tonnage & pondage.	297,193	13	2	$\frac{1}{2}$
76. Revenus du Bureau de la poste.	32,010	0	0	
77. Droits sur les permissions de vendre du vin.	7,002	0	0	
78. Amendes, au Bureau des aliéna- tions.	4,576	18	8	
79. Amendes à la poste.	2,276	0	0	
80. Offres des Sherifs.	666	14	11	
81. Accords à l'Echiquier.	1	10	0	
82. Saïfies de marchandises.	37,070	19	4	
83. Rentes de terres.	1,926	13	4	
84. Amendes sur les baux.	5,536	0	0	
<hr/>				
TOTAL.	4,848,073	2	8	

des Finances de l'Angleterre. 21

ART. liv. ster. f. d.
Montant ci-contre 4,848,073 2 8

C H A P I T R E I I.

EMPRUNTS depuis la guerre déclarée le 17 Mai 1756, jusqu'au 11 Janvier 1762, avec les taxes hypothéquées à leur payement, & le produit desdites taxes.

Ans.	Capitaux.	INTÉRÊTS				DROITS y hypothéqués.	PRODUITS de ces droits au 11 Janv. 1762.		
		liv. ster.	liv. st.	f.	d.		liv. st.	f.	d.
85 1756	2,000,000	67,500				1°. Nouveau droit sur l'argenterie. 2°. Droit additionnel sur le timbre. 3°. Droit additionnel sur les permissions de vendre des liqueurs fortes. 4°. Sur les cartes & dez.	74,576	3	
86 1757	3,000,000	114,749	19	3	$\frac{1}{4}$	1°. Droits sur les contrats. 2°. Droit additionnel sur les permissions de vendre du vin. 3°. Droit additionnel sur la forêt des charbons.	81,778	9	$3\frac{1}{4}$
						<i>Droits affectés.</i>			
87 1758	5,000,000	172,000				1°. Sur pensions. 2°. Sur maisons & fenêtres. 3°. Sur la permission de vendre de la vaisselle d'or & d'argent.	118,558	6	$7\frac{1}{2}$
	10,000,000	354,249	19	3	$\frac{1}{4}$		274,912	16	$1\frac{3}{4}$

274,912 16 1 $\frac{3}{4}$

TOTAL. . . 5,122,985 18 9 $\frac{3}{4}$
 B iij

Tableau historique

ART.

liv. ster. l. d.

Montant de l'autre part.

5,122,985 18 9

Ans.	Capitaux.	INTÉRÊTS.	Droits affectés.	PRODUITS d'iceux au 11 Janvier 1762.	
	10,000,000	354,249 19 3 $\frac{1}{4}$	1°. Subside additionnel de pondage.	274,912 16 1 $\frac{3}{4}$	
88 1759	6,600,000	198,000	2°. Sur le café.	200,101 11 3	
			3°. Sur le chocolat.		
89 1760	8,240,000	329,600	Droit additionnel sur la dreche.	319,060	
90 1761	12,000,000	488,250	Droit additionnel sur la forte biere & laile.	357,634	
91 1762	12,000,000	600,000	Droit additionnel sur fenêtres & liqueurs fortes.	600,000	
	48,840,000	1,970,099 19 13 $\frac{1}{4}$		1,751,708 17 4 $\frac{3}{4}$	6,599,781 10 0
92.	Taxes sur les terres.				2,000,000
93	Les droits ordinaires sur la dreche, &c.				750,000

Il suit donc que le produit du revenu national a été, au 11 Janvier 1762, de.

9,349,781 10 0

N. B. De l'état ci-dessus des emprunts faits pendant la guerre, il suit que depuis 1756 jusqu'en 1762, la dette nationale a été augmentée de la somme de. 48,840,000 l. ft.

2°. Que l'intérêt de cette somme montoit en 1762 à.

3°. Que les droits y affectés, n'ayant produit que.

Il y avait un déficit de.

liv. ster.	l.	d.
1,970,099	19	3 $\frac{1}{4}$
1,751,708	7	4 $\frac{3}{4}$
218,391	11	10 $\frac{1}{2}$

Mais il faut observer qu'il y a toujours du déficit sur les impôts dans les commencemens de leur affiette, & que le produit va toujours en croissant, à proportion des progrès de la consommation (a).

CHAPITRE III.

*SOMMES à payer sur ce revenu, ou dette nationale
au 11 Janvier 1762.*

ECHIQUEUR.

ART.

1. Annuités à long terme, pour restant de la somme originairement fournie, & non souscrite, à la Compagnie du Sud. . .
2. Annuités à vie, avec bénéfice aux survivans, pour somme fournie originairement.
3. Annuités pour deux ou trois vies restantes de ce qui a cessé par mort. . .
4. Billets faits pour intérêts d'autres.

TOTAL. . . .

CAPITAUX.			INTÉRÊTS.		
liv. ster.	l.	d.	liv. ster.	l.	d.
1,836,275	17	10 $\frac{3}{4}$	131,203	12	8
108,100			7,567		
76,005	14	10 $\frac{3}{4}$	10,804	8	
2,200					
2,022,581	12	9 $\frac{1}{2}$	149,574		8

(a) Les taxes de la guerre de 1756 ont regagné le pair & fourni des excédens en peu d'années, à l'exception de celles de 1758, dont la disproportion était trop grande, & sur lesquelles il est toujours resté un déficit de cinquante mille liv. sterl. environ.

B iv

ART.	CAPITAUX.			INTÉRÊTS.		
	liv. ster.	l.	d.	liv. ster.	l.	d.
<i>De l'autre part. . . .</i>	2,022,581	12	9 $\frac{1}{2}$	149,574		8
COMPAGNIE DES INDES.						
5. Par deux actes de la neuvième année de Guillaume III, & deux autres des sixième & neuvième années de la Reine Anne, à trois pour $\frac{3}{4}$	3,200,000			96,000		
6. Annuités à 3 p. $\frac{3}{4}$ de 1744, sur le surplus des droits sur les petits vins, esprits & liqueurs fortes. . . .	1,000,000			30,000		
BANQUE.						
7. Son fonds originaire à 3 pour $\frac{3}{4}$, 1743.	3,200,000			96,000		
8. Pour supprimer des billets de l'Echiquier de la troisième année de George I ^{er}	500,000			17,500		
9. Acheté de la Compagnie du Sud.	4,000,000			140,000		
10. Annuités à 3 p. $\frac{3}{4}$ sur les charbons, &c.	1,750,000			52,500		
11. Annuités à 3 p. $\frac{3}{4}$ sur le surplus du fonds de la loterie de 1714.	1,250,000			37,500		
TOTAL. . . .	16,922,581	12	9 $\frac{1}{2}$	619,074		8

ART.	CAPITAUX.			INTÉRÊTS.		
	liv. ster.	l.	d.	liv. ster.	l.	d.
<i>Montant ci-contre. . .</i>	16,922,581	12	9	619,074		8
12. Annuités à 3 pour $\frac{0}{100}$ de 1746, sur les permis- sions du détail des li- queurs fortes.	986,800			29,604		
13. Annuités à 3 pour cent des 25, 28, 29, 31, & 32 années de George II, sur le fonds d'amor- tissement, les pensions, &c. 21,627,821 5 1 $\frac{1}{4}$	33,627,821	5	1 $\frac{1}{4}$			
14. An. à 3 pour cent, de 1761, sur les droits addition. de la forte biere. . . 11,400,000 0 0				908,834	12	4 $\frac{1}{2}$
15. An. à 3 p. cent, de 1761, en loterie, sur le même fonds. 600,000 0 0						
16. Annuités à 3 pour $\frac{0}{100}$ de la 25 ^e année de Georges II, sur le fonds d'amortisse- ment.	17,701,323	16	4	531,039		
17. Annuités à 3 $\frac{1}{2}$ de la 29 ^e année de Georges II, sur le fonds d'amortif- sement.	1,500,000			52,500		
18. Annuités à 3 $\frac{1}{2}$ de la 31 ^e année de Georges II, sur les droits d'offices, pensions, &c.	4,500,000			157,500		
TOTAL.	74,238,526	14	2 $\frac{1}{4}$	2,298,551	13	$\frac{1}{2}$

ART.	CAPITAUX.			INTÉRÊTS.		
	liv. ster.	l.	d.	liv. ster.	l.	d.
<i>De l'autre part.</i>	74,238,526	14	2 $\frac{1}{2}$	2,288,551	13	$\frac{1}{4}$
19. Ann. à 4 pour cent, de 1760, sur le droit additionnel sur la dreche, la somme de 8,000,000	8,240,000			329,600		
20. Ann. à 4 pour cent, le capital additionn. de 3 pour cent en billets de loterie, sur les 8,000,000 de 1760. 240,000						
21. Ann. à 4 p. $\frac{0}{100}$ pendant 19 ans, avec ann. de 1 p. $\frac{0}{100}$ pendant 98 ans. . . .						
	12,000,000			600,008		
<i>N. B.</i> Ce dernier intérêt, au bout de 19 ans, a été réduit à 3 p. $\frac{0}{100}$.						
COMPAGNIE DU SUD.						
22. Son capital & annuités de la 9 ^e année de Geor- ges I ^{er}	25,025,309	13	11 $\frac{1}{2}$	894,199	13	2 $\frac{1}{2}$
23. Ann. à 3 p. $\frac{0}{100}$, de 1751, sur le fonds d'amort. .	2,100,000			63,000		
<i>Tot. de la dette nat. en 1762.</i>	122,603,836	8	2	4,175,359	6	2 $\frac{3}{4}$
ANNUITÉS VIAGERES.						
24. Annuité de 9 sch. pour une vie, par billet aux Souscrivans, de 100 liv. sterl. dans la loterie de 1745, montant en 1762, à				18,812	15	
<i>TOTAL.</i>				4,194,171	1	2 $\frac{3}{4}$

ART.	liv. ster.	l.	d.
<i>Montant ci-contre.</i>	4,194,172	1	2 $\frac{3}{4}$
25. Annuité de 18 sch. pour une vie , par billet aux Soufcri- vans , de 100 liv. sterl. dans la loterie de 1746 , montant en 1762 , à	38,216	15	
26. Annuité de 26 sch. 6 d. pour une vie , aux Soufcrivans de 100 liv. dans les 3 pour $\frac{2}{5}$ éta- blis en 1757 , montant en 1762 , à	32,937		
27. Annuité de 22 sch. 6 d. pour 99 ans , aux Soufcrivans de 100 liv. ster. aux 3 pour $\frac{2}{5}$ de 1761.	128,250	2	6
<i>Autres articles de dépenses annuelles.</i>	4,393,575	18	8 $\frac{3}{4}$
28. La liste civile de Sa Majesté.	800,000	3	
29. Au Duc de Cumberland , de- puis la 19 ^e de Georges II. .	25,000		
30. Frais de régie des annuités.	47,272	18	11
31. Gratifications de la sortie des grains.	120,000		
32. Dépense ordinaire des postes.	28,900		
33. Frais de la levée des taxes. .	720,000		
34. Sherifs de la Principauté de Galles.	4,000		
<i>Total des dépenses en 1762. .</i>	6,138,748	19	5 $\frac{3}{4}$

BALANCE.

	liv. ster.	l.	d.
Les dépenses annuelles en 1762, montaient donc à	6,138,748	19	5 $\frac{3}{4}$
Et les dépenses allouées pour le service de 1702 à	18,299,153	18	11
	24,437,902	18	4 $\frac{3}{4}$
Les revenus ne produisaient que.	9,350,290	8	4
L'excédent était donc en dépenses de	15,087,692	10	$\frac{3}{4}$
Le Parlement, en conséquence, porta l'emprunt qu'il fit en 1763, à.	14,500,000		
Ce qui réduisait la différence à.	587,692	10	$\frac{3}{4}$
Cet emprunt aurait été porté à la somme de 14,858,678 liv. ster. si l'on n'eût pas trouvé en épargne à l'Echiquier.	358,678		
Qui réduisent l'excédent à	239,014	10	$\frac{3}{4}$

Somme trop modique, dans une aussi vaste partie, pour ne pas convaincre que les tableaux que nous venons d'exposer approchent, autant qu'il est possible, de l'exactitude qu'on peut y désirer.

CHAPITRE IV.

Emploi en 1762, de la caisse d'amortissement, à-peu-près semblable à celui qu'on en a fait en temps de guerre depuis son origine.

ART.	l. st.	l.	d.
1. A la Banque pour douze mois d'intérêts des annuités souscrites à 3 pour $\frac{0}{100}$, & leur régie jusqu'au 5 Juillet.	645,547	—	8

ART.	liv. ster.	l.	d.
<i>Montant ci-contre</i>	645,547		
2. A la même pour douze mois d'intérêts des annuités à 3 p. $\frac{6}{10}$, & leur régie jusqu'au 10 Oc- tobre 1762.	538,996	14	
3. A la même pour douze mois d'intérêts des annuités à 3 $\frac{1}{2}$ p. $\frac{6}{10}$, & leur régie jusqu'au 5 Juillet.	60,543	15	
4. A la même pour six mois d'in- térêts jusqu'au 5 Juillet, & régie des annuités pour em- prunts faits en 1760 & 1762.	467,117	10	
5. A la même pour régie des an- nuités de 1758.	2,818	10	
6. A la Compagnie du Sud, pour douze mois échus le 5 Juillet, des annuités de 1751, & leur régie.	64,181	5	
7. Pris à caisse pour les annuités à une vie de la 30 ^e année de Georges II.	32,812	10	
8. Pour remplir le déficit trouvé le 5 Juillet dans les droits sur les offices, pensions, maisons & fenêtres.	48,891	14	11
9. A l'Huissier de l'Echiquier près Sa Majesté.	52	14	7
10. Pour remplir le déficit du droit			
TOTAL.	1,860,961	13	6

ART.	liv. ster.	l.	d.
<i>Montant de l'autre part. . .</i>	1,860,961	3	6
unis en 1760 sur la forte biere & laile.	26,710		
11. Pour la circulation des billets de l'Echiquier.	6,229	7	5
12. Pour liquider la somme de 1,762,000 liv. ster. du service de l'année 1761.	995,160	14	7
<i>Total de l'emploi. . .</i>	2,889,161	15	6

Ces notions générales suffisamment détaillées, permettent d'épargner, pour la suite, l'ennui inséparable des calculs volumineux; on se contentera donc de conduire, par une déduction abrégée, mais claire & précise, à la connoissance de la situation actuelle des Finances d'Angleterre, jusqu'en 1776. Nous continuerons depuis cette année, dans laquelle a commencé la guerre, le tableau des Emprunts, de leurs Intérêts & des Taxes qui y sont affectées jusqu'en 1783 inclusivement.

CHAPITRE IV.

ON a vu qu'en 1762, temps de la guerre, la dette nationale montait à. . . liv. ster. . 122,103,836 8 2 $\frac{1}{4}$

des Finances de l'Angleterre. 31

Montant ci-contre. . . . 122,103,836 8 2 $\frac{1}{4}$

Et l'on n'a point dû être étonné de ce qu'en 1763 , à la conclusion de cette guerre, la partie de cette dette, qui était fondée , montât à la somme de 138,402,601 0 0

Et celle non-fondée, dont on ôte 2,000,000 , comme indemnité pour les dépenses accidentelles que demandent les deux premières années qui suivent la paix, montait à. . . . 8,000,000 0 0

Par conséquent , à la conclusion de la guerre , en 1763 , la dette nationale était de liv. ster. 146,402,601 0 0

A Noël 1773 , la dette fondée, en y comprenant les annuités longues & à vie , le million emprunté sur les 6 d. de la liste civile, montoit à. 131,299,375

La dette non fondée qui consistoit en billets de l'é- chiquier, pour 1,000,000 A la Compa- gnie des Indes.. 1,400,000 Dette de la Marine. 1,049,371 Liste civile. . . 800,000	}	5,049,371
--	---	-----------

Ainsi à Noël 1773 , la dette générale fondée & non-fondée , ne montait qu'à. 136,348,746 0 0

Il est donc évident qu'après dix ans de paix , on avait payé la somme de. 10,053,855 0 0

liv. ster. s. d.
Montant de l'autre part. 10,053,855 0 0

Mais cette déduction n'avait pas été
 entièrement prise sur le revenu nation-
 nal, la plupart des sommes y employées
 venaient des articles suivants, qui pro-
 venant de la guerre, semblaient desti-
 nées à diminuer la dette qu'elle avoit
 occasionnée. SAVOIR ;

Produit des prises sur		
les Français.	815,500	
Epargnes sur l'armée.	964,755	
Résidu du Lord Chatham.	216,222	
Balance des prisonniers		
Français.	670,000	
Ventes de terres dans		
les Isles cédées.	70,000	
De la Compagnie des		
Indes.	800,000	4,496,477 0 0
Gain public par indem-		
nité, d'un schelin par livre		
de thé.	700,000	
De la Banque, pour re-		
nouveler sa Chartre.	110,000	
D'escompte à 10 p. $\frac{2}{10}$		
sur les quinze cents mille		
livres payées en 1772.	150,000	

Ce qu'on a donc pris sur le revenu
 national pour diminuer la dette, pen-
 dant onze ans d'une paix profonde &
 d'un commerce florissant, ne montait
 qu'à la somme de. 5,557,378 0 0

Mais

Mais il faut observer que les dépenses avaient été augmentées pendant plusieurs années, par les préparatifs de guerre contre l'Espagne & la France, au sujet des îles *Falkland* ou Malouines.

Si la diminution des capitaux était pour ainsi dire insensible, celle des intérêts ne l'était pas moins. En effet, les annuités payables en 1763, mon-

taient à 4,900,000 liv. st.

Et celles au compte de
l'Etat, à Noël 1773, à 4,600,000

L'intérêt n'était donc
diminué que de 300,000

Il paraît inutile de suivre ces détails pour les années 1774 & 1775, puisque ce qu'on prétend y avoir éteint de la dette nationale se trouve plus que balancé par les emprunts que l'on a faits pendant ces années pour subvenir aux besoins annuels occasionnés par les troubles de l'Amérique septentrionale. Cependant, pour ne pas faire croire que notre silence soit affecté, on va succinctement en exposer le tableau.

C

La dette payée pendant les années 1774 & 1775, consiste par année en un million de 3 pour cent à 38, ce qui fait, pour les deux années deux millions à 88

pour cent, ou. 1,760,000 liv. ster.

Dettes contractées sans y avoir

pourvu.

Nouveaux bills de l'É-
chiquier. 250,000

Dépenses extraordinai-
res pour l'artillerie. . . 190,423

Intérêts de la dette non-
fondée, & régie de la lo-
terie pour deux ans. . . 200,000

Augmentation de la
dette de la marine, y com-
pris 200,000 liv. ster. ac-
cordées en 1774. . . . 849,208

Dépenses extraordinai-
res de l'armée. 582,628

2,072,259 liv. ster.

Par conséquent la nouvelle dette contractée en 1774 & 1775, excède les payemens faits pendant ces années sur l'ancienne, de. 312,259 liv. ster.

Mais il n'est pas moins vrai qu'à cette époque, la dette fondée s'est trouvée réduite à 129,299,375 liv. ster. sauf à pourvoir à la dette non fondée, qui alors montait à 7,121,630 liv. ster.

Le produit de toutes les taxes, y compris celles des terres & de la dreche, montait en 1775, à 10,150,000 liv. ster.

Ce fut alors que Lord North trouva le moyen de persuader à l'Angleterre qu'une armée à peine capable de traverser en corps trente lieues de pays, allait aux extrémités de la terre, faire en une seule campagne la conquête de treize Provinces. Cette erreur a causé une augmentation de quatre-vingt-un millions dans la dette nationale.

C H A P I T R E V I.

EMPRUNTS depuis la guerre de l'Amérique & pendant celle de la France, de l'Espagne & de la Hollande, avec les impôts appropriés au paiement des annuités de ces Emprunts.

	Ans.	Capitaux.	Intérêts.	Impôts y affectés.	Produit de ces Impôts.
N°. 94	1776	2,000,000	64,000	1°. Taxe de 20 fch. sur les voitures à quatre roues. 2°. Taxe de cinq guinées sur les carrosses de stage. 3°. Taxe d'un fch. sur chaque feuille d'écrits. 4°. Taxe d'un demi-penny sur les gazettes & papiers nouvelles. 5°. Droit de six pences sur chaque jeu de cartes, & de deux fch. six pences sur les dez.	liv. ster. 73,000
TOTAL. . .		2,000,000	64,000		73,000

C ij

	Ans.	Capitaux.	Intérêts.	Impôts y affectés.	Produit de ces Impôts.
<i>D. Part.</i>		2,000,000	64,000	1°. Taxe d'une guinée sur chaque domestique mâle.	liv. ster. 73,000
N°. 95.	1777	5,000,000	225,000	2°. Droit additionnel sur les verres. 3°. Droit sur les enchérissmens & les objets vendus à l'en-	242,000
				can.	
				1°. Nouveau droit sur les maisons.	
N°. 96.	1778	6,000,000	330,000	2°. Droit additionnel de huit guinées par tonneau de vins de France.	336,558
				3°. Droit additionnel de quatre guinées par tonneau sur les autres vins.	
				1°. Droit additionnel de 5 pour $\frac{0}{100}$ sur le produit de l'excise.	
N°. 97.	1779	7,000,000	472,000	2°. Taxe d'un penny par mille sur les chevaux de poste.	378,000
				3°. Droit addition-	
TOTAL. . .		20,000,000	1,091,000		1,039,558

	Ans.	Capitaux.	Intérêts.	Impôts y affectés.	Produit de ces Impôts.
<i>Ci-contre.</i>		20,000,000	1,091,000	nel de 5 pour $\frac{0}{0}$ sur les batistes.	liv. ster. 1,039,558
				1°. Droit additionnel de 6 pences par boisseau sur la drecche.	
				2°. Droit additionnel d'un penny par gallon sur les petits vins.	
				3°. Droit additionnel de 3 pences sur les esprits, & d'un schel. sur le rhum & l'eau-de-vie.	
N°. 98.	1780	12,000,000	696,000	4°. Droit additionnel de 4 liv. ster. sur chaque tonneau de vin de Portugal, & de 8 liv. ster. par tonneau de vins de France.	701,666
				5°. Droit additionnel de 4 schel. par chaldron sur le charbon de terre.	
				6. Droit additionnel d'un sch. 10 pences par boisseau de fel.	
TOTAL. . .		32,000,000	1,787,000		1,731,214

	Ans.	Capitaux.	Intérêts.	Impôts y affectés.	Produit de ces Impôts.
<i>D. par.</i>		32,000,000	1,787,000	7°. Taxe sur la recette des legs. 8°. Taxe sur les re- neuts de café. 9°. Droit de 6 pen- ces sur les avis infé- rés dans les gazettes.	1,731,214
N°. 99.	1781	21,000,000 pour avoir 12 millions comptant.	660,000	1°. Nouveau droit additionnel de 5 p. $\frac{2}{100}$ sur les droits payés à l'excise. 2°. Droit addition- nel d'un penny trois farthings par livre de tabac. 3°. Droit addition- nel de 4 sch. 8 pences par quintal de sucre. 4°. Droit addition- nel sur le papier & les almanachs.	704,000
				liv. ster. 1°. Droit ré- tabli sur la biere, ci. . . 42,000 2°. Permif- sion de vendre	
TOTAL. . .		53,000,000	2,447,000	4,2000	2,435,214

	Ans.	Capitaux.	Intérêts.	Impôts y affectés.	Produit de ces Impôts.
<i>Ci-contre.</i>		53,000,000	2,447,000	liv. ster. 42,000	2,435,214
				du thé, ci. 48,755	
				3°. Droit sur le savon, ci. 104,500	
				4°. Droit addit. sur le tabac, ci. . 141,330	
				5°. Droit addition. sur l'eau-de-vie, ci. 6,000	
				6°. Droit addit. sur le sel. 60,000	
N°. 100.	1782	20,250,000 Pour avoir 13,500,000 comptant.	793,000	7°. Droit addit. sur les sels empl. en médecine, ci. 6,000	
				8°. Timbre sur les assurances des maisons & meubles, ci. 100,000	
				9°. Timbre sur les lettres-de-CHAN-	
TOTAL. . .		73,250,000	3,240,000	508,555	2,435,214

Civ

Tableau historique

Ans.	Capitaux.	Intérêts.	Impôts y affectés.	Produit de ces Impôts.
<i>D. part.</i>	73,250,000	3,230,000	liv. ster.	2,435,214
			<i>D. part.</i> . . . 508,555	
			ge tirées d'une place sur l'autre dans l'intérieur du Royaume, ci.	50,000
			10°. Droit sur les billers de spectacle, ci.	30,000
			11°. Droit sur le roulage ou transport par terre, ci. . . .	60,000
			12°. Droit sur le transport par eau sur les rivières & canaux, ci.	163,000
			13°. Droit sur les caboteurs ou navires côtiers, ci.	12,000
				825,555
TOTAL.	73,250,000	3,230,000		825,555
				3,260,769

R É S U L T A T.

DETTE NATIONALE.

Au mois de Janvier 1776 , la dette nationale fondée , montait à
 129,299,375 liv. ster. ci. 129,299,375 liv. ster.
 Et la dette non-fondée , à 7,121,630 liv. ster.

Emprunts de la guerre de l'Amérique , depuis 1776 jusqu'en 1783. . 73,250,000

Par conséquent la dette nationale
 fondée montrait à. 202,549,375

Et la dette non-fondée à 34,867,377 liv. ster. S A V O I R :

Dette de la Marine au 31 Décembre 1782 , y compris les transports , ci. . . . 14,207,415 l. st.

Dépenses des troupes , auxquelles il n'avait pas été pourvu. . 3,616,795.

Dépenses de l'artillerie auxquelles il n'avait pas été pourvu , & autres dettes de l'artillerie 1,724,503

Emprunté de la Banque. 2,000,000

21,648,713

42 *Tableau historique*

Montant de l'autre part. . . . 202,549,375 liv. ster.

D'autre part. . . . 21,648,713 l. st.

Billets de l'Echiquier non acquittés. 3,300,000

Dû à la Banque, en avance sur la taxe foncière. 4,918,664

Dépenses de guerre pour 1783, & reliquat du service, évalués. 5,000,000

34,867,377

Pour commuer une partie de cette dette, on a emprunté en Mars 1783. 12,000,000

Pour lesquels on a donné douze millions d'actions à 3 p. $\frac{0}{100}$, & trois millions à 4 p. $\frac{0}{100}$ & une annuité de 80 mille liv. ster. pour 77 ans, ci. 15,000,000 liv. ster.

Ce qui fait monter la dette fondée à. 217,549,375 liv. ster.

Et réduit la dette non-fondée à. . . . 22,867,377 l. st.

Les deux dettes jointes ensemble montent à 240,416,652 liv. ster. somme à-peu-près égale à *cinq milliards quatre cents seize millions roubles*.

TAXES ET IMPOSTS.

NET produit de la taxe des terres & de celle de la dèche. 2,450,000 liv. ster.

Les anciennes taxes ont produit en 1775 , 8,300,000 livres. On peut donc les évaluer , année commune , déduction faite des frais de régie , à (a). 8,000,000

L'évaluation des nouvelles taxes imposées depuis 1776 jusqu'en 1783 , pour faire face aux intérêts des emprunts faits dans les mêmes années , monte à 3,332,057 liv. ster. mais il faut déduire les frais de régie & les déficits présumables (b) ; ce qui réduit la juste évaluation à. 2,900,000

TOTAL. 13,350,000

(a) Le Docteur Price n'évalue leur produit présumable qu'à 7,130,000 liv. ster. en quoi il y a lieu de croire qu'il se trompe , puisqu'elles ont toujours produit au-delà depuis 1776 , ainsi qu'il est facile de le vérifier par les excédens qui sont entrés au fonds d'amortissement.

(b) Il y a eu jusqu'à présent un déficit considérable sur le produit de ces nouvelles taxes , mais la consommation & le commerce devant augmenter pendant la paix , il y a lieu de croire qu'elles deviendront suffisantes pour payer les intérêts auxquels elles ont été affectées , & jusqu'alors le *Sinking Fund* qui va toujours augmentant par les progrès du commerce & des richesses , & l'extinction des annuités à temps & à vie , y subviendra facilement.

<i>Montant de l'autre part. . . .</i>	13,350,000 liv. ster.
Produit présumable des impôts affectés à l'emprunt de 1783.	580,000

Totalité de l'évaluation du revenu national résultant des taxes & impôts en Angleterre (a).	} 13,930,000 liv. ster.

On a imprimé à Londres depuis que ceci est écrit, un Mémoire du Docteur Price, par lequel il conclut de ce déficit momentané, qu'il faut que le Gouvernement Britannique porte le revenu national à quinze millions sterling, en établissant de nouveaux impôts, & faisant de nouveaux emprunts, & propose à ce sujet un nouveau système, en portant le taux de l'intérêt des stocks (actions), de trois pour cent à quatre.

Je pense que cette innovation aurait beaucoup d'inconvéniens, & apporterait de grands changemens dans la circulation des effets.

(a) L'Angleterre ouvrant en 1784, un emprunt suffisant pour éteindre la totalité de la dette non fondée, la totalité des impôts, après cette opération, excédera, quatorze millions cinq cents mille livres sterling.



D É P E N S E S.

I N T É R Ê T S A N N U E L S.

A NNUITÉS antérieures à 1776, & leurs frais de régie.	4,220,000 liv. ster.
Annuités de 1776, 1777, 78, 79, 80, 81 & 82, & leurs frais.	3,247,598
Annuités de l'emprunt de 1783, & frais.	521,120
<i>Total des Annuités.</i>	<u>8,035,718 liv. ster.</u>

Etat du revenu libre de l'Angleterre.

En déduisant la somme de 8,35,718 liv. ster. de 13,930,000 liv. ster. il en résulte que le revenu national non approprié n'est que de. 5,894,282 liv. ster.

Les dépenses du Gouvernement pendant la paix, celles de la Marine, portées à un juste milieu, & les accidens imprévus, ne peuvent être estimés, année commune, à moins de. 3,800,000 l. st.

A quoi il faut ajouter pour la liste civile.

900

4,700,000

Donc la balance en faveur du revenu, n'est que de. 1,194,282 liv. ster.

En ajoutant à ce faible résidu le produit précaire d'une loterie, on y verrait difficilement les moyens de rembourser annuellement, pendant la paix, plus d'un million d'annuités à quatre pour cent, à moins qu'une grande augmentation de commerce & de consommation, n'occasionnât un accroissement considérable & imprévu dans le produit des taxes, & par conséquent dans le fonds d'amortissement.

Telle est la situation actuelle des Finances de l'Angleterre, situation qui ne saurait être contestée par les gens éclairés de ce Royaume.

Tout ce qu'on annoncerait de plus favorable ou de plus fâcheux ne pourrait être suggéré que par les intérêts personnels & l'esprit de parti.



LE Tableau des Finances de l'Angleterre peut donner lieu à une infinité d'observations & de remarques ; mais je me bornerai à en indiquer un petit nombre.

I.

La dette nationale montant dans sa totalité à deux cents quarante millions sterl. paraît être portée très-loin , & ne pouvoir plus être augmentée sans danger.

Tous les emprunts faits depuis Guillaume III jusqu'en 1776 , ont servi à écarter la puissance & la richesse des Anglais ; ils ont tourné au profit de l'Etat & des particuliers , & en occasionnant des taxes , ils ont fourni à chacun le moyen de les payer , sans peine & sans murmure ; mais les emprunts faits depuis 1776 , n'ont produit aucun autre avantage à la Nation , que de prouver l'immensité de ses ressources & l'étendue de son courage. Les Anglais ont ajouté à leur gloire , mais le Royaume se trouve grevé d'une nouvelle dette , &

furchargé de taxes additionnelles pour en payer les intérêts, & ils ont perdu leur souveraineté sur les treize Provinces de l'Amérique Septentrionale, & leur commerce a souffert par cet événement une diminution considérable. Encore une faute, le crédit national ne pourrait-il pas s'écrouler ?

I I.

La puissance & le crédit de l'Angleterre ne peuvent donc se soutenir désormais que par un gouvernement pour ainsi dire infailible dans ses mesures. Un mauvais Roi, un Parlement corrompu, suffisent pour écraser à jamais ce Royaume. Il n'en est pas de même des Puissances territoriales, telles que la France & l'Espagne, qui peuvent se maintenir malgré les abus & les erreurs de leur administration.

Il paraît que le terme moyen auquel la dette nationale de l'Angleterre devrait être réduite pour ramener sa plus grande prospérité, est cent millions sterling, & neuf millions sterling d'impôts, y compris la
taxe

taxe des terres & de la dreche ; dont trois millions cinq cents mille liv. sterling pour payer l'intérêt des cent millions auxquels la dette fondée se trouverait réduite , quatre millions pour entretenir le service public , la marine & l'armée sur un pied respectable , quinze cents mille livres sterl. pour le fonds d'amortissement & les dépenses imprévues ; mais pour parvenir à ce point , il faudrait : 1°. que l'Angleterre réduisît en temps de paix les dépenses du service & l'entretien de sa marine à trois millions , & que la taxe des terres & celle de la dreche réunies au bénéfice d'une loterie , produisissent annuellement cette somme. 2°. Qu'elle fut pendant vingt ans se maintenir en paix , & se borner à augmenter par la progression de son commerce & de son activité , la consommation de ses matières , & par conséquent le produit des impôts. 3°. Que pendant ce long période la totalité du fonds d'amortissement & de ses accroissemens éventuels , fût employée à sa véritable destination , qui est la réduction de la dette nationale.

D

III.

Le peuple du Royaume de France se croit accablé par les impôts, & se persuade qu'il y a moins de taxes en Angleterre qu'en France. Quelques lecteurs verront sans doute avec étonnement la longue énumération que nous avons été obligés d'en faire. Qu'ils apprennent (si toutefois ce peut être une consolation) qu'il existe à proportion beaucoup plus d'impôts en Angleterre qu'en France (a).

Cependant en Angleterre le journalier de la campagne est vêtu de bon drap, mange tous les jours de la viande & de bons alimens, & porte sur son visage un air de prospérité, tandis que dans une assez grande partie de la France, il est presque nud, ou couvert de haillons, & ne se nourrit de viande fraîche qu'aux grands jours de l'an-

(a) Je dis à proportion, parce qu'il n'y a en Angleterre que six millions d'hommes, & en France il y en a vingt millions, dont à la vérité dix-huit millions sont tout-à-fait misérables, & douze cents mille dans la médiocrité rigoureuse; six cents mille vivent dans l'aisance & deux cents mille sont puissans.

née. Dans les villes , l'ouvrier , le manoeuvre gagne de quoi entretenir sa famille , lit les nouvelles & prend part aux événemens publics ; en France , il est presque toujours misérable & tremblant. Cette différence vient de la maniere dont les impôts sont répartis. En Angleterre , plus on est riche , plus on paye , personne n'est exempt ni privilégié ; les choses de premiere nécessité ne sont point taxées , ou le sont très-peu , les objets de luxe le sont beaucoup ; par exemple , les vins de France , les cartes , les dés , les marchandises de fabrique étrangere , les laquais , les carosses , tous les impôts sont sur les jouissances & la consommation , aucun sur l'existence & le travail. Celui qui consomme le plus est celui qui paye davantage. En France , presque toutes les taxes portent entièrement sur la classe laborieuse & pauvre ; c'est elle qui paye la taille & les autres impôts. En Auvergne , les payfans sont obligés de venir travailler à Paris pendant l'hiver , aux ouvrages les plus vils & les plus pénibles , afin que retournant chez eux au

D ij

temps des fruits & de la moisson, ils puissent rapporter de quoi payer les impôts. Les impôts d'une province à l'autre oppriment le commerce & l'industrie nationale. Les objets taxés sont presque tous des objets de nécessité. Ce n'est pas le plus riche consommateur qui paye le plus, on semble au contraire l'avoir consulté dans la répartition des taxes, afin de les rejeter presque toutes sur ceux qui n'ont pas le moyen d'en payer. A cela se joignent les corvées, le service personnel & des vexations héréditaires, plus cruelles que tout le reste. Voilà ce qui cause la misère d'un peuple & l'énergie de l'autre, quoique celui-ci supporte, à proportion, des impôts plus considérables.

IV.

D'habiles spéculateurs d'Angleterre & de Hollande prétendent qu'il serait nuisible au peuple Britannique que la dette nationale fût entièrement acquittée, & qu'elle fût même réduite au-dessous de cent millions sterling. Cette dette est, selon eux,

une grande source de richesses. Le détail de leurs calculs est intéressant & curieux, mais il m'entraînerait au-delà des bornes que je me suis prescrites. J'en parlerai dans un ouvrage particulier sur les Finances ; où j'expliquerai l'agiotage des fonds d'Angleterre, & en général la nature du crédit public ; la théorie générale du commerce de Banque & le système particulier de la banque d'Angleterre, & enfin les avantages que les Puissances territoriales auraient sur les nations qui ne sont que commerçantes, pour établir un crédit public, en supposant une égalité de lumières & de loix dans ces différens Gouvernemens.

*OBSERVATIONS additionnelles sur les
Finances de l'Angleterre.*

A la fin de l'année 1782, la Nation Anglaise fut alarmée & de la rapidité avec laquelle la dette s'était accrue, & des dépenses qu'il fallait faire pour continuer la guerre.

D ii j

On remarquait ;

1°. Que la forme des emprunts faits en augmentant le capital de la dette , afin de payer un intérêt annuel moins fort , était propre à discréditer la Nation , & ne laissait , pour ainsi dire , aux prêteurs aucun espoir de remboursement.

2°. Qu'il s'était introduit de grands abus dans la manière de recevoir les soumissions des prêteurs , & dans les primes & autres avantages qu'on leur accordait pour les engager à prêter ; qu'enfin les emprunts publics étaient devenus à la fois un objet de monopole en faveur de quelques protégés , & un moyen de corruption entre les mains des Ministres.

3°. Qu'il y avait un déficit très-considérable sur l'évaluation des taxes que Lord North avait proposées , & qui avaient été établies pour faire face aux annuités des emprunts contractés depuis 1776 jusqu'en 1782 inclusivement.

4°. Que les anciennes taxes avaient diminué de produit , à cause des entraves que la guerre avait apportées dans les

différentes branches du commerce, & qui avaient multiplié & accumulé les anticipations faites sur les rentrées (a) du fond d'amortissement.

5°. Que l'extraordinaire de la guerre & les dettes de la marine & de l'artillerie avaient été portés à un degré allarmant, & occasionnaient une dette non fondée, qui mettait les Ministres à portée d'agir & de se procurer des ressources d'argent d'une manière inconstitutionnelle & sans l'aveu du Parlement.

Frappés de ces divers inconvénients, Lord Shelburne & ceux qui avaient succédé à Lord North & à ses Collegues dans l'administration, voulurent concourir avec la Chambre des Communes à y apporter des remèdes. Il fut nommé un Comité pour vérifier le montant des diverses sommes levées par annuités & formant les subsides accordés au Roi depuis le 5 Janvier 1776 jusqu'au 5 Avril 1782, le montant de l'intérêt annuel des sommes empruntées,

(a) The growing produce, of the Sinking Fund.

le produit des taxes imposées pour payer cet intérêt, & enfin les déficits qui se trouvaient dans le produit de ces taxes.

Ce Comité, sous la direction du Lord Shelburne, compulsa les registres des Receveurs & ceux de l'Echiquier, interrogea les principaux Employés, & dressa un rapport qui, par son authenticité, sa précision & sa clarté, est un chef-d'œuvre de finances dont on ne pourrait trouver aucun autre exemple, & dont voici le résultat.

Il fut avéré.

1°. Que le déficit qui s'était trouvé sur l'évaluation des taxes affectées à l'emprunt de 1777, montait en cinq années finissant au 5 Janvier 1782,

à	486,372	5	4 $\frac{1}{2}$
-------------	---------	---	-----------------

Sur celles de 1778 jusqu'à la même époque, à	879,910	1	10
--	---------	---	----

Sur celles de 1779 jusqu'à la même époque, à	454,124	13	1 $\frac{1}{4}$
--	---------	----	-----------------

Sur celles de 1780 jusqu'à la même époque, à	367,762	4	6 $\frac{1}{2}$
--	---------	---	-----------------

Sur celles de 1781, à	417,634	13	4
---------------------------------	---------	----	---

<i>Total des déficits éprouvés jusqu'alors.</i>	2,605,803	18	2 $\frac{1}{4}$
---	-----------	----	-----------------

Sur quoi il faut déduire pour le produit des remises ou escomptes que l'on avait coutume d'accorder aux Marchands

Ci-contre. 2,605,803 18 2 $\frac{1}{4}$
 sur les droits qu'ils payoient à la douane,
 & dont la suppression faisoit partie du
 bill d'emprunt du 5 Avril 1781. . . . 167,000

Il reste. 2,772,803 18 2 $\frac{1}{4}$

Qu'en conséquence les emprunts & les subside en résultans s'étaient trouvés insuffisans pour subvenir aux besoins prévus, parce qu'il avait fallu y ajouter chaque année de quoi remplir le déficit des taxes imposées l'année précédente ; que de-là étoit provenue l'impossibilité de faire face aux dettes des divers départemens, & l'accumulation d'une dette non fondée, très-considérable ; le fond d'amortissement ni la taxe des terres & celle de la dreche n'ayant pu suffire aux charges dont on les grevait par anticipation.

2°. Que les anciennes taxes avaient elles-mêmes souffert une réduction par la diminution ou la perte de plusieurs branches de commerce, à tel point que, dans l'espace d'une seule année, le fond d'amortissement, composé du résidu de ces taxes, avait baissé de 3,000,000 ster. à 2,600,000 l. ster.

3°. Que le déficit éprouvé sur les nou-

velles taxes provenait de deux causes ; savoir , de ce que l'intérêt des sommes empruntées commençait à courir six mois avant que la perception des taxes pût avoir lieu , & de l'insuffisance du produit de plusieurs de ces taxes.

4°. Que cependant plusieurs des nouvelles taxes avaient regagné le pair dans l'année lors courante 1782 , & que celles imposées en 1776 , produisaient un surplus de 24,000 liv. sterl. en sorte qu'en 1782 il ne s'était trouvé sur la masse de toutes les taxes imposées depuis la guerre , qu'un déficit de 395,931 l. 17 s. qui résultait presque entièrement des taxes de 1781 , dont la perception n'était point encore en vigueur (a).

	Capitaux.			Intérêts & Régie.		
	l.	s.	d.	l.	s.	d.
la dette fondée de l'Angle- terre se réduisait à	123,964,500	7	2 $\frac{1}{2}$			
Coûtant pour l'intérêt an- nuel & les frais de régie.				4,411,826	11	7 $\frac{1}{2}$
Et qu'au 5 Janvier 1782 , elle s'élevait à	177,052,428	18	8			
Dont l'intérêt annuel & les frais de régie coûtaient.				6,688,186	10	5
Accroissement en six ans.	53,087,928	11	5 $\frac{1}{2}$	2,276,359	18	9 $\frac{1}{2}$

(1) Report of the Committee , &c. p. 8 & 9.

6°. Que, dans ces annuités, étaient comprises différentes sommes accordées pour supplément d'intérêt, lesquelles s'éteindraient avec le temps, & n'avaient aucun capital fixe; que ces différens supplémens montaient ensemble à 1,126,621 l. 2 s. 2 d. $\frac{1}{2}$ & consistaient en annuités à longs termes ou viagères.

7°. Que la dette non fondée montait à 23,184,254 l. 1 s. 2 d. $\frac{1}{2}$ sans y comprendre une grande quantité de dettes & fournitures pour la marine & l'armée, dont on n'avait point encore fait la liquidation, & les trois millions d'anticipation votés par le Parlement. Le Comité observa que, dans la dette non fondée, il se trouvait 9,941,988 l. 4 s. 8 d. en bills de l'échiquier, dont l'arrièvement provenait des déficits & des retards dans le payement de la taxe des terres & de celle de la dreche.

8°. Que la guerre de l'Amérique avait coûté en six années plus de cent millions sterling, dont plus de vingt millions avaient été dépensés sans l'autorité du Parlement,

sous prétexte de services imprévus, tels que primes d'engagemens & hautes payes de Matelots & Soldats, navires de transports, &c. &c. ainsi qu'il résultait & des états tenus par les Trésoriers, & des dettes subsistantes, & qu'il en résultait le grand inconvénient de ne pas savoir ni déterminer jusqu'où pouvoient aller les dépenses de la guerre.

D'après tous ces faits qui annonçaient un embarras réel dans les finances de la Nation, & un épuisement sensible dans les diverses branches de perception & de commerce, l'Angleterre desira la paix, & se détermina à entrer en traité avec les Puissances belligérantes. Il est probable que ce Royaume n'aurait pu continuer longtemps de si grands efforts sans être entièrement ruiné : les annuités de 3 pour cent étaient tombées à 54; mais aussi-tôt que les négociations de paix furent entamées, elles remonterent à 68, c'est-à-dire, à 8 au-delà du pair de 5 pour cent.

On criait de tous côtés que l'Angleterre allait être entraînée dans une banqueroute

qui n'eut jamais d'égale , & qu'il était impossible d'éviter , parce que les taxes étaient insuffisantes pour faire face aux intérêts des emprunts ; on observait , avec une apparence de fondement , que cette Nation ne pouvait réparer les breches faites à son commerce par l'affranchissement de l'Amérique septentrionale , que la diminution du commerce & de la consommation perpétuerait le déficit des taxes , & qu'il faudrait en venir à une réduction forcée d'intérêts qui enlèverait pour jamais à ce Royaume la puissance qu'il tire du colosse fragile de son crédit public.

Mais le Commerçant, l'homme d'affaires, le Capitaliste éclairé ne s'effrayèrent point des déclamations du vulgaire ; soumettant tout à la justesse du calcul contre lequel la persuasion & l'éloquence ne peuvent rien , ils savaient qu'il restait à l'Angleterre deux leviers capables de remuer le monde , la banque qui multiplie le numéraire , & le représente au même instant en cent lieux différents ; le fonds d'amortissement qui est à la fois & la base & le gage de la confiance

publique. Tant que ces deux leviers existeront, la Nation Anglaise ne perdra ni son activité ni son industrie; les maisons de commerce de l'Amérique Septentrionale ne seront habitées que par les Agens ou les Associés des Négocians de Londres; les manufactures fleuriront plus que jamais; de nouvelles branches de commerce s'ouvriront; les taxes donneront de l'excédent, & faciliteront les remboursemens ou la réduction volontaire, soit des intérêts, soit des capitaux fictifs accordés par supplément dans les emprunts onéreux de 1779, 80 & 81; enfin les annuités à temps s'éteindront & contribueront à la libération de l'Etat.

Mais si l'Angleterre doit être encore heureuse & florissante, elle ne peut plus porter d'ombrage à des Peuples voisins; elle est dans l'impuissance de recommencer la guerre. L'ordre & l'économie, voilà ses ressources.

La France est à tous égards dans une situation bien plus avantageuse. Sa fertilité & sa population, la variété & la qualité

supérieure des productions de son sol lui assurent la prépondérance sur toutes les autres Nations de l'Europe. Il ne faut pas de grands efforts d'industrie & d'activité pour augmenter son commerce ; toutes les branches sont, pour ainsi dire, naissantes, & susceptibles d'accroissement & d'amélioration. Le bas Peuple est chargé d'impôts ; mais la première & la seconde classe sont en état de fournir de grandes ressources. Les revenus de l'Etat sont immenses, & peuvent s'accroître sans recourir à des taxes onéreuses ; leur perception est coûteuse & embarrassée, & leur régime désordonné ; mais quelques jours de bonne administration suffisent pour y remédier. Le crédit public vient de naître ; mais il se soutiendra & prendra de grandes forces, si l'on ne s'écarte point de ces deux principes : payer à jour fixe tout capital qui ne porte point de rente, ainsi que les intérêts ou rentes de tout capital consolidé ; employer l'excédent des revenus, & celui qui proviendra de l'extinction des rentes, au remboursement de tous effets royaux précédemment suspendus.

A l'égard des suppressions & des réformes partielles auxquelles on s'est peut-être trop livré jusqu'à présent, elles produisent peu d'utilité réelle & consomment trop de temps. Il faut que la tige d'un arbre ait pris de la consistance avant que l'on s'occupe à en diriger les rameaux.

ETAT de toutes les taxes & impositions existantes en Angleterre dans l'année 1782, avec la date de leur établissement, & leur net produit dans le cours de ladite année.

N°.		TAXE des terres à 4 shel- lings par livre sterling de leur revenu.	1. ft. s. d.		
		Taxe de la dreche.	700,000		
1.	31 Juil. 1716.	Droits sur les vins.	58,289	18	10 $\frac{1}{2}$
2.		Sur le tabac.	99,647	15	7 $\frac{1}{2}$
3.		Sur les marchandises des Indes orientales.	122,279	14	3 $\frac{1}{2}$
4.		Sur les nageoires de baleine.	28	9	
5.	24 Juil. 1714.	Quinze pour cent sur les mous- selines.			
6.	29 Sept. 1715.	Droit de 25 l. ft. par tonneau de vin de France.	14,329	1	5 $\frac{1}{2}$
7.	8 Mars 1716.	Droit additionnel.	85,936	15	11 $\frac{1}{2}$
T O T A L.			3,330,511	14	4

8.

N°.

l. st. f. d.

Ci-contre. 3,327,512 15 2 $\frac{1}{2}$

8.	10 Juin 1712.	Droit de la dixième année de la Reine Anne, sur le savon.	198,382	2	11	
9.	20 Sept. 1710.	Sur les charbons.	156,837	6	3	$\frac{1}{2}$
10.	31 Juil. 1712.	Demi-subsides.	106,510	17	10	$\frac{1}{2}$
11.	24 Juin 1714.	Sur les couleurs & les épiceries.		2	9	$\frac{1}{2}$
12.	24 Juin 1714.	Sur le café.	11,215	5	6	
13.	5 Avril 1759.	Droit additionnel sur le café.	927			
14.	24 Juin 1724.	Droit sur le chocolat.	1,510			
15.	5 Avril 1759.	Droit addit. sur le chocolat.	685			
16.	24 Juin 1745.	Droit sur le thé.	348,165	5	1	
17.	6 Févr. 1709.	Sur le poivre & les raisins.	31,638	4		
18.	24 Juin 1711.	Droit de la 9 ^e année de la Reine Anne, sur les cuirs.	128,597	16	10	
19.	10 Juin 1712.	Droit additionnel sur les cuirs, l'empois, &c. 10 ^e année de la Reine Anne.	3,096	7	4	$\frac{1}{2}$
20.		Droit additionnel d'excise sur les cuirs, même date.	74,781			
21.	31 Juil. 1712.	Demi-subside.	106,510	17	11	
22.	31 Juil. 1716.	Imposition additionnelle sur toutes marchandises.	79,806	13	10	$\frac{1}{2}$
23.	8 Mars 1711.	Deux tiers de subside additionn.	98,315	15	10	
24.	8 Mars 1710.	Droits sur les marchandises exportées.	31,794	10	11	
25.	<i>Idem.</i>	Droits sur le charbon.	103,550	12	9	
26.	2 Août 1714.	Charbons exportés.	3,481	14	5	$\frac{1}{2}$
27.	2 Mars 1719.	Droits sur le charbon.	89,552	15	7	
28.	5 Juil. 1757.	Sur l'exportation du charbon.	5,388	2		$\frac{1}{2}$
29.	1 Juin 1765.	Sur l'exportation du charbon & marchandises des Indes orientales.	21,239	6	7	$\frac{1}{2}$
T O T A L.			4,930,505	13		$\frac{1}{2}$

E

N ^o .			l.	st.	d.
		<i>De l'autre part.</i>	4,930,505	13	$\frac{1}{2}$
30.	2 Août 1714.	Droit addit. sur le savon, de la 12 ^e année de la Reine Anne.	144,248	5	$9\frac{1}{2}$
31.	17 Mai 1697.	Droit additionnel d'excise par ann. de 1706.	154,355		
32.	25 Déc. 1705.	Droit de 3,700 liv. sterl. par semaine sur l'excise.	185,000		
33.		Les deux septiemes de 9 den. de l'excise.	44,101	8	7
34.		Les cinq septiemes du même droit.	110,253		
35.	25 Mars 1710.	Trois deniers addit. d'excise.	51,383		
36.	10 Juin 1712.	Droit additionn. sur les métaux & l'empois.	28,912		
37.	25 Juin 1737.	Sur les sirops & douceurs.	10,937		1
38.		Excise des 99 ans.	154,355		
39.		Droit de 700 liv. sterl. par semaine sur le produit de la poste aux lettres.	35,000		
40.	25 Mars 1711.	Droit sur les chandelles.	88,692		
41.	1 Mai 1715.	Droit additionnel sur les chan- delles.	88,600	8	9
42.	<i>Idem.</i>	Droit sur le houblon.	112,653		
43.	1 Mai 1745.	Droits sur les brevets d'appren- tissage.	5,069	11	5
44.	10 Juin 1712.	Droits d'étampe sur les gazettes & papiers publics.	41,903	7	4
45.	31 Juil. 1710.	Droit sur le papier.	31,865	17	5
46.	24 Juin 1711.	Sur le papier, cartes & dez, 9 ^e année de la Reine Anne.	15,214	19	4
47.	10 Juin 1712.	Sur les polices d'assurance.	7,174	5	4
T O T A L.			6,240,223	17	1

N ^o .			l. s. d.		
		<i>Ci-contre.</i>	6,240,323	17	1
48.	1 Juin 1765.	Droit additionnel sur les affu- rances.	1,865	16	
49.	1731.	Droit additionnel sur le papier.	35,383		10
50.	1714.	Droit sur les loteries.	14,134	10	6
51.	29 Sept. 1736.	Droit sur l'eau-de-vie.	301,140	11	2 $\frac{1}{2}$
52.	21 Av. 1760. } 1 Juil. 1766. }	Droit additionnel sur l'eau-de- vie.	86,658		
53.	21 Janv. 1762.	<i>Idem.</i>	16,184		
54.	29 Sept. 1736.	Droit sur les vins inférieurs.	12,979		
55.	25 Mars 1743.	Droit additionnel sur les mêmes vins.	13,735		
56.	25 Mars 1746.	<i>Idem.</i>	7,404		
57.	1 Juil. 1751.	<i>Idem.</i>	19,991		
58.	21 Avril 1760.	<i>Idem.</i>	77,355		
59.	21 Janv. 1762.	<i>Idem.</i>	15,300		
60.	29 Sept. 1736.	Droit additionn. sur les esprits & liqueurs fabriqués dans la Grande-Bretagne.	24,870		
61.	25 Mars 1743.	<i>Idem.</i>	27,103		4
62.	25 Mars 1746.	<i>Idem.</i>	13,633		
63.	1 Juil. 1751.	<i>Idem.</i>	40,375		
64.	21 Avril 1760.	<i>Idem.</i>	139,844		
65.	21 Jany. 1762.	<i>Idem.</i>	27,622		
66.	25 Mar. 1743. } Id. 1752. }	Droit sur les permissions de détailler les liqueurs fortes.	70,923	4	
67.	25 Mars 1744.	Droit sur les vins.	52,204	13	4 $\frac{1}{2}$
68.	31 Mars 1763.	Droit additionn. sur les vins.	53,248	2	3 $\frac{1}{2}$
69.	25 Mars 1746.	Droit sur les verres.			
70.	25 Mars 1747.	Sur les carrosses.	95,577	12	6
71.	1 Mars 1747.	Droit additionn. de pondage.	222,371	18	11 $\frac{1}{2}$
T O T A L.			7,610,826	7	8

E ij

N ^o .			l.	ft.	d.
		<i>D'autre part.</i>	7,610,826	7	8
72.	5 Avril 1759.	Droit additionnel de pondage.	160,399	6	5
73.	24 Juin 1750.	Droit de timbre.	2,864	1	11
74.	5 Juin 1757.	Droit additionnel sur le papier.	71,481	4	9
75.	1759.	<i>Idem.</i>	19,443	6	2
76.	1762.	<i>Idem.</i>	426	14	5
77.	1765.	<i>Idem.</i>	966	11	3
78.	29 Sept. 1715.	Sur la vente des draps étrangers.	435		10
79.	5 Juil. 1756.	Sur la vaisselle d'argent.			
80.	15 Avril 1756.	Droit additionnel sur les cartes & les dez.	18,369	14	7
81.	1756.	Droit sur les permissions de vendre de la bière.	56,617	9	4
82.	5 Juil. 1757.	Sur les permissions de vendre du vin.	18,374	5	4
83.	5 Juil. 1758.	Sur les permissions de vendre de la vaisselle d'argent.	6,687	11	9
84.	5 Avril 1759.	Sur le sel.	232,180	14	3
85.	8 Févr. 1760.	Droit additionnel sur la dreche.	354,188		
86.	24 Janv. 1761.	Droit de 3 schelings addition- nels d'excise sur la bière.	490,676		
87.	29 Sept. 1764.	Sur les sucres.	885	15	5
88.	24 Juin 1763.	Sur la gomme du Sénégal.			
89.	<i>Id.</i> 1765. 1774. }	Droit additionn. sur la gomme.	75	8	11
90.	5 Juil. 1766.	Droit sur le cidre.	15,708		
91.	1 Août 1766.	Droit sur les foies travaillées aux Indes.	4,419		
92.	<i>Idem.</i>	Sur les sucres & sur les batistes.	818		1
93.	<i>Idem.</i>	Sur les crêpes de deuil, &c.	4,000		
94.	<i>Idem.</i>	Sur les melasses, sirops, &c.	170	2	2
T O T A L			8,150,012	15	4

des Finances de l'Angleterre.

69

N ^o .			l.	fl.	d.
		<i>Ci-contre.</i>	9,050,012	15	10
95.	1 Août 1767.	Sur les toiles grossières, &c. . .	3,106	5	6
96.	<i>Idem.</i>	Sur les cannavas & linons. . .	5,825	4	2 $\frac{1}{2}$
97.	1772.	Sur l'exportation du riz. . .	1	11	1
98.	1773.	Droit additionnel sur les riz. . .	7	1	4 $\frac{1}{2}$
99.		Droit de marque sur les eaux- de-vie.	243		8 $\frac{1}{2}$
100.		Sur les vins.	4,150	19	6 $\frac{1}{2}$
101.	25 Mars 1725.	Sur les marchandises de peu de valeur importées en Angle- terre.	124	5	1
102.	25 Mars 1725.	Sur les pommes importées. . .	2	5	4
103.	29 Sept. 1715.	Droit de 4 $\frac{1}{2}$ pour $\frac{2}{5}$ sur les plantations.	16,005	15	8
104.	23 Juin 1710.	Droit sur les Colporteurs & Gazetiers.	4,098	13	4
105.	1 Août 1711.	Sur les fiacres.	11,022	17	10
106.		Sur les chaîses de poste. . .			
107.		Sur les prémices ou annates. . .	4,371	4	7 $\frac{1}{2}$
108.		Dîme du Clergé.	9,890		3
109.	14 Juil. 1724.	6 deniers pour livre sur les pensions.	39,060		
110.	1 Août 1767.	Droit sur l'exportation du riz. . .	0	0	0
111.	5 Avril 1758.	Escomptes sur les salaires des Employés.	28,261	12	3 $\frac{1}{2}$
112.	25 Mars 1747.	Droit sur les maisons & les fenêtres.		0	0
113.	5 Avril 1758.	<i>Idem.</i>		0	0
114.	5 Avril 1762.	Droit sur les fenêtres.		0	0
115.	10 Oct. 1766.	Sur les maisons & fenêtres. . .	401,270	19	3
116.		Dispense de milice dans l'île de Wight.		0	0
T O T A L. ,			9,577,354	11	10

E iiij

N ^o .			l.	ft.	f.	d.
		<i>D'autre part.</i>	9,577,354	11	10	
117.	25 Oct. 1760.	Subside additionnel.	286,245	6	1	
118.	Même date.	Droit sur les successions.	266,524	1	6	
119.		Sur les faïsses.	69,039	19	4	$\frac{1}{2}$
120.		Offres des Sherifs.	558	19		
121.		Sur la poste aux lettres.	50,000			
122.		Sur les lanternes & fanaux.	0	0	0	
123.		Sur le greffe des aliénations.	1,427	16		
124.		Sur les confiscations & for- faitures.	587	12	1	$\frac{1}{2}$
125.		Rente des mines d'alun.	960			
126.		Sur les compositions de métaux.		3	4	
127.		Transports des baux à ferme.	2,500			
128.		Droit sur les sucres, antérieur à 1764.	466	4	1	$\frac{1}{2}$
129.	1 Août 1764.	Sur les papiers & les verres im- portés de l'Amérique en Angleterre.		0	0	0
130.	1715.	Droits énumérés.		0	0	0
131.	24 Juin 1714.	Droit additionnel sur les épi- ceries.	138	17	4	
132.		Contribution du Comté de Nottingham pour être dis- pensé de milice.		0	0	0
133.		Contribution du Comté d'Ox- ford pour le même objet.		0	0	0
134.	5 Juil. 1776.	Droit addit. sur les carosses.	22,801			
135.		Droit additionnel de timbre.	54,775			
136.	1752.	Droit sur la gomme du Sénégal.	6	19	7	$\frac{1}{2}$
137.	5 Juil. 1776.	Droit additionnel sur les cartes & les dez.	8,075	7	1	
T O T A L.			10,341,563	10		$\frac{1}{2}$

N ^o .			l.	ft.	s.	d.
		<i>Ci-contre.</i>	10,341,563	10		$\frac{1}{2}$
138.		Octroi.	0	0	0	
139.	5 Juil. 1777.	Droit additionnel de timbre.	42,530	10	5	
140.	Même date.	{ Droit sur les verres.	82,922	3	6	
		{ Sur les encheres.	39,385			
		{ Sur les Domestiques mâles.	34,300	19		$\frac{1}{2}$
141.	1 Juin 1720.	Droit sur l'argenterie travaillée.	0	0	0	
142.		Rum de Terre-Neuve.	0	0	0	
143.	5 Avril 1778.	Droit additionnel sur les vins.	51,937	7	3	$\frac{1}{2}$
144.	5 Avril 1779.	Droit additionnel de 5 pour $\frac{0}{0}$ sur les douanes.	140,036	15	11	$\frac{1}{2}$
145.	2 Août 1779.	Droit additionnel de timbre.	21,146	13	3	
146.	6 Juil. 1780.	Droit sur la vente du thé.	8,088			
147.		Droit additionnel sur l'empois.	23,008	2	8	
148.	5 Juil. 1780.	Sur les sirops & douceurs.	5,471			
149.	30 Mai 1780.	Sur l'eau-de-vie.	71,747			
150.	Même date.	Sur les vins inférieurs.	12,809			
151.		Sur les liqueurs fortes fabri- quées en Angleterre.	22,083			
152.	10 Mai 1780.	Sur les vins.	49,441	5	9	$\frac{1}{2}$
153.	1 Juin 1780.	Droit additionnel de timbre.	11,243	3	3	
154.	10 Mai 1780.	Droit additionnel sur le sel.	58,044	19	3	$\frac{1}{2}$
155.	30 Mai 1780.	Sur la dreche.	332,507	5	7	
156.	5 Avril 1779.	Droit additionnel de 5 & de 15 pour $\frac{0}{0}$ sur l'excise.	152,623			
157.	1780.	Droit de 15 pour $\frac{0}{0}$	42,937			
158.		Droit sur les chevaux de poste.	0	0	0	
159.	1 Août 1780.	Droit additionnel sur les che- vaux de poste.	92,638	3	6	
160.	1780.	Droit additionnel de 5 pour $\frac{0}{0}$ sur les douanes.	234	14	4	$\frac{1}{2}$
T O T A L.			11,616,698	18		

E iv

N ^o .				l.	st.	s.	d.
		<i>D'autre part.</i>		11,616,698	18	0	
161.		1780. Droit sur la laine & le coton.		6,307	13	11	$\frac{1}{2}$
162.	1 Jany.	1781. Droit additionnel sur le tabac.		16,242	14	9	$\frac{2}{1}$
163.		<i>Houfes per baux.</i>					
164.	5 Juil.	1778. Droit addit. sur les maisons.		114,097	9	11	$\frac{1}{2}$
165.	5 Avril	1781. Sur le tabac & les sucres.		276,513	10	10	$\frac{1}{2}$
166.	24 Juin	1781. Droit sur le ver de gris.		1	16		
167.	5 Juil.	1781. Sur le cacao brut.		4,651			
168.		1781. Droit additionnel sur le même.		2,256			
169.		1781. Taxe additionnelle de 5 pour $\frac{0}{0}$					
		de l'excise.		81,558			
170.	21 Mai	1781. Taxe additionnelle sur les					
		Domestiques mâles.		55,604			
171.	24 Juin	1781. Droit sur les almanachs.		1,499			
172.		Droit de 1747 sur les maisons					
		& les fenêtres.		519	11	11	$\frac{1}{2}$

TOTAL du net produit en 1782 des impôts alors existans dans le Royaume d'Angleterre. . . . 12,195,949 16 4 $\frac{1}{2}$

En ajoutant le montant des taxes affectées aux emprunts de 1782 & de 1783, & celles qu'il faudra établir pour éteindre la dette non fondée, dont il reste encore environ 25 millions au 1^{er}. Janvier 1784, on verra que le Peuple de l'Angleterre supporte incomparablement plus de taxes qu'aucun autre Peuple.

Cet état démontre qu'indépendamment du déficit ou de l'insuffisance des nouvelles taxes, le produit des anciennes avoit con-

fidéramblement diminué ; ce qui fournissait la preuve d'une diminution proportionnée dans le commerce, les manufactures & les consommations. Par exemple ;

Le droit sur les vins, formant le premier article, avait produit en 1776, 84,119 l. 11 f. 7 d., & en 1782, il se réduisait à 58,289 l. 18 f. 10 d. $\frac{1}{2}$; ce qui prouve un tiers de différence sur la consommation des vins dans l'intervalle de six années. Le droit de 15 pour $\frac{\circ}{\circ}$ sur les mouffelines, porté au cinquieme article, & qui n'a rien produit en 1782, avait monté en 1776 à 9,432 l. 13 f. 5 d. $\frac{1}{2}$.

Le droit de 1745 sur les thés, qui s'élevait en 1780 à 594,806 liv. était tombé dans une seule année à 348,165 l. 5 f. 1 d.

Le droit sur l'argenterie, qui produisait en 1776 près de 12000 l. st. s'était réduit à rien.

Les droits de 1765, sur la gomme, s'étaient réduits en six ans de 5,000 l. st. à zéro, par la conquête que les Français avaient faite du Sénégal.

Presque toutes les branches d'impositions

avaient souffert depuis la guerre, & il n'y avait point de victoire qui pût balancer ce désavantage.

La paix seule pouvait ramener le pair & sauver la Nation. L'état futur du net produit des impositions, comparé avec les charges auxquelles ces impositions doivent subvenir, sera le thermometre qui marquera l'instant où l'Angleterre pourra entreprendre ou soutenir de nouvelles guerres; mais cet instant est encore éloigné.

ETAT de la dette fondée de l'Angleterre au 5 Janvier 1782, avec l'intérêt annuel & les frais de régie.

CET Etat est traduit du rapport dressé par le Comité de la Chambre des Communes, nommé pour approfondir l'état de la Nation au commencement de l'année 1783.

ECHIQUIER.

N°.

1. Annuités à long terme, étant le reste de la somme originairement fournie à la compagnie de la mer du Sud.

CAPITAUX de la dette.			INTÉRÊT annuel.			FRAIS de régie.		
l.	s.	d.	l.	s.	d.	l.	s.	d.
1,836,275	17	10 $\frac{1}{2}$	131,203	12	8	5,250		

N°.	CAPITAUX de la dette.			INTÉRÊT annuel.			FRAIS de régie.		
	l.	£.	d.	l.	£.	d.	l.	£.	d.
<i>Ci-contre.</i> . . .	1,836,275	17	10 $\frac{1}{2}$	131,203	12	8	5,250		
2. Annuités à vie & bénéfices de survie, étant le reste de la somme originairement fournie. . . .	15,442	17	1 $\frac{1}{2}$	1,081					
3. Annuités pour deux ou trois vies restantes de ce qui a été éteint par la mort.	67,255	8	2 $\frac{1}{2}$	8,207	12				
4. Bills de l'échiquier faits pour remplacer les intérêts des anciens bills. .	2,200								
5. Annuités à vie, avec bénéfices de survie, accordées par acte de la 5 ^e . année de George II, étant la somme originairement fournie. . .	18,000			540					
COMPAGNIE DES INDES.	1,937,174	3	2 $\frac{1}{2}$	141,032	4	8	5,250		
6. Par deux actes du Parlement de la 9 ^e année de Guillaume III, & deux autres actes de la 6 ^e & de la 9 ^e année de la Reine Anne, il a été emprunté à 3 pour cent par an. .	3,200,000			96,000			1,285	14	4
7. Annuités à 3 pour cent par an créées en 1744, & affectées sur la taxe des vins inférieurs, esprits & liqueurs fortes. . .	1,000,000			30,000			401	15	8
TOTAL.	6,139,174	3	2 $\frac{1}{2}$	267,032	4	8	6,937	10	

N ^o .	CAPITAUX de la dette.			INTÉRÊT annuel.			FRAIS de régie.		
	l.	l.	d.	l.	l.	d.	l.	l.	d.
<i>D'autre part.</i> . . .	6,139,174	3	2 $\frac{1}{2}$	267,032	4	8	6,937	10	
BANQUE D'ANGLETERRE.									
8. Pour son fonds primitif à 3 pour cent par an. .	3,200,000			100,000					
9. Pour racheter les bills de l'échiquier de la 3 ^e année de Georges II. . . .	500,000			15,000					
10. Acquis de la Compagnie de la mer du Sud. . .	4,000,000			120,000			1,898	3	5
11. Annuités à 3 pour cent par an, affectées sur le sur- plus du fonds de la lote- rie de 1714.	1,250,000			37,500					
12. Annuités à 3 pour cent an, affectées sur la taxe du charbon depuis 1719.	1,750,000			52,500					
13. Annuités à 3 pour cent sur le droit de vendre des liqueurs fortes, imposé en 1746.	986,000			29,600					
14. Annuités à 3 pour cent, affectées sur le <i>Sinking- Fund</i> par les actes de la 25, 28, 29, 32 & 33 ^e . années du regne de George II.	39,920,924	1	9 $\frac{1}{2}$						
15. Annuités à 3 pour cent sur les offices & pensions, & sur les maisons & les fe- nêtres, par actes de la 31 ^e année de George II & de de la 6 ^e . de George III.	480,772	3	3 $\frac{1}{2}$						
TOTAL.	58,226,870	8	3 $\frac{1}{2}$	621,632	9	8	8,835	13	5

N ^o .	CAPITAUX de la dette.			INTÉRÊT annuel.			FRAIS de régie.		
	l.	f.	d.	l.	f.	d.	l.	f.	d.
<i>Ci-contre.</i>	58,226,870	8	3 $\frac{1}{2}$	621,632	4	8	8,835	13	5
16. Annuités à 3 pour cent sur la taxe des maisons inhabi- tées, & les droits addi- tionnels des vins & vi- naigres par acte de la 18 ^e année de George III. . .	6,000,000								
17. Annuités à 3 pour cent sur les chevaux de poste, le subside addition. le droit addit. d'excise, & le droit addit. de timbre, par acte de la 19 ^e année de George III. . .	7,000,000								
18. Annuités à 3 pour cent par an en vertu d'un acte de la 21 ^e année de George II, portant emprunt de 12,000,000 l. avec 50 pour cent du capital, le tout chargé sur le fonds d'amortissement. . .	18,000,000								
19. Annuités à 3 pour cent, consolidées par divers actes de la 28 ^e année de George II, & surchar- gées sur le fond d'amor- tissement.	37,340,073	16	4	1,120,202	4	3	21,003	15	9 $\frac{1}{2}$
20. Annuités à 3 pour cent par an sur les offices & pen- sions par acte de la 31 ^e année de George II, &									
TOTAL.	92,566,944	4	7 $\frac{1}{2}$	2,76,3713	2	5	59,722	2	9 $\frac{1}{2}$

N ^o .	CAPITAUX de la dette.			INTÉRÊT annuel.			FRAIS de régie.		
	l.	f.	d.	l.	f.	d.	l.	f.	d.
<i>Dautre part.</i>	92,566,944	4	7 $\frac{1}{2}$	2,763,713	6	8	59,522	2	9 $\frac{1}{2}$
droit des maisons & des fenêtres, par acte de la 6 ^e année de George III.	4,500,000			157,500			2,531	5	
21. Annuités à 4 p. cent pour dix ans, à compter du 5 Avril 1777, sur le fonds d'amortissement, par acte de la dix-septième année de George III.	5,000,000								
22. Ann. à 4 p. cent pour sept ans & demi, à compter du 5 Janv. 1780, affec- tées sur la taxe addit. de la dreche & autres droits, par acte de la 20 ^e année de George III.	12,000,000			800,000			9,562	10	
23. Annuités à 4 p. cent accor- dées aux souscripteurs de l'emprunt de 12 millions pour le service de 1781, par acte de la 21 ^e année de George III.	3,000,000								
<i>Annuités à vie ou à termes, accordées lors des emprunts pour supplément d'intérêts.</i>									
Annuit. accordées aux souf- cripteurs de l'emprunt de 1745. réduites par mort à 13,104 l. 5 f.									
Aux souscripteurs de la lote-									
TOTAL	151,066,944	4	7 $\frac{1}{2}$	4,841,385	6	8	71,815	17	9 $\frac{1}{2}$

	CAPITAUX			INTÉRÊT			FRAIS		
	de la dette.			annuel.			de régie.		
	l.	£.	d.	l.	£.	d.	l.	£.	d.
<i>Ci-contre.</i>	151,066,944	4	7 $\frac{1}{2}$	4,841,385	6	8	71,815	17	9 $\frac{1}{2}$
rie de 1746, réduites par mort									
à. 24,400 l. 10 f.									
Aux souscripteurs de la lo-									
terie de 1757, réduites par									
mort à. 27,069 l.									
Annuités de 99 ans aux									
souscripteurs de l'emprunt de									
1761. . . 130,53 l. 10 f. 3 d.									
Annuités d'un p. cent pour									
98 ans aux souscripteurs de									
1762. . . 121,687 l. 10 f.									
Annuités de demi pour cent									
pour dix ans accordées aux									
souscripteurs de l'emprunt de									
1777. . . 25,351 l. 11 f. 3 d.									
Annuités de trente ans ou à									
vie, aux souscripteurs de l'em-									
prunt de six millions en 1778									
ci. 152,069 l. 6 f.									
Annuités de 29 ans aux									
souscripteurs de l'emprunt de									
1779. . . 266,116 l. 12 f. 2 d.									
Annuités de 80 ans aux									
souscripteurs de l'emprunt de									
1780. . 220,558 l. 11 f. 10 d.									
Lesquelles annuit. accroissent									
l'intérêt annuel, mais ne									
peuvent être ajoutées au capi-									
tal de la dette nationale, ci	967,751	15	—	12,587	1	6 $\frac{1}{2}$
TOTAL.	151,066,844	4	7 $\frac{1}{2}$	5,809,137	1	8	84,402	18	3

	CAPITAUX de la dette.			INTÉRÊT annuel.			FRAIS de régie.		
	l.	ſ.	d.	l.	ſ.	d.	l.	ſ.	d.
<i>D'autre part.</i>	151,066,944	4	7 $\frac{1}{2}$	5,809,137	1	8	84,402	18	3
COMPAGNIE DE LA MER DU SUD.									
Son fonds originaire conso- lidé par acte de la neuvieme année de George I ^{er}	24,065,084	13	11 $\frac{1}{2}$	721,952	10	9	14,022	3	2
Annuités à 3 pour cent de l'emprunt de 1751, affectées sur le fond d'amortissement.	1,919,600			57,588			1,079	15	6
T O T A L	177,051,628	18	7	6,588,677	12	5	99,504	18	

Il faut ajouter à ces sommes les 19,500 l. consolidées pour obtenir douze millions en 1782 ; les quinze millions donnés pour obtenir 12 millions en 1783 , & l'emprunt qui sera fait en 1784 pour éteindre les 25 millions de la dette non fondée ; ce qui fera monter la totalité de la dette nationale à environ deux cents quarante millions sterl. & l'intérêt annuel, en y joignant les frais de régie , à huit millions quatre cents mille livres sterling ou environ.

F I N.

DE L'IMPRIMERIE DE COUTURIER, 1784.

